

LES CAHIERS DE L'INSTITUT

Dossier



Suzanne Bureau



André Babin

CAHIER N° 53
2^e Trimestre 2015



Suzanne Bureau dans son passage à niveau de Lyre à côté de Lucienne, sa belle-fille, également garde-barrière, [1946-1949].

Parcours et engagements voix militantes et singulières

Suzanne Bureau
Militante syndicale et politique
page 4



Suzanne Bureau
Résistante
page 8



Suzanne Bureau
Témoignage
page 10



Jacques Bureau
Avoir 17 ans dans la résistance
page 31



Le «Grand Babin»
Parcours d'André Babin
page 37



Sommaire

Edito Patrick Chamaret

page 3

Suzanne Bureau, militante syndicale et politique résistante durant l'occupation allemande

page 4

- Résistante : le témoignage de son fils Jacques
- Son témoignage enregistré

page 8

page 10

Jacques Bureau - Avoir 17 ans dans la résistance

page 31

Le «Grand Babin»

page 37

- Le jeune résistant ; le cheminot ; le militant ; le retraité

Morceaux choisis

page 51

- Jean Boyer ; Charles Trenet ; Michel Boujut

Rédaction :

IHS CGT Cheminots.

Conception :

PAO CGT fédération des cheminots

Impression :

Rivet

Photos couverture et pages intérieures : « Sources photos et documents de ce cahier : archives familiales Bureau ; archives familiales Babin ; ihs CGT des cheminots ; syndicat CGT des cheminots de Sotteville.

263, rue de Paris - case 546 - 93515 Montreuil Cedex

Tél. 01 55 82 84 40 - Fax 01 48 57 10 36 - ihs@cheminotcgt.fr

Les cahiers de l'Institut - ISSN : 2101-3721

Dans le cadre de la réforme du collège soutenu par le gouvernement, le programme d'histoire a fait débat même s'il est de l'autorité du conseil supérieur des programmes. Tous les anciens ministres de l'éducation, de Bayrou à Ferry, pas Jules mais Luc, en passant par Lang et Chatel... ont essayé de ramener leurs réformes passées pour légitimer leurs critiques. Mélangeant clairement la science historique avec la morale politique, à droite et à l'extrême droite, on a cru y voir un enseignement de l'histoire de l'islam prenant le pas sur celui de la chrétienté. Les partisans du « roman national » ont dénoncé de leur côté une histoire « repentance », qui préférerait mettre en valeur la traite négrière ou la colonisation que les Lumières.

Cela renvoie à une conception de l'histoire qui ne serait plus un outil de lucidité. Or la lucidité n'est pas une question de choix entre repentance ou culpabilité. Il s'agit juste de reconnaître la pluralité de l'histoire de France et de ceux qui en ont été les acteurs.

Si le Panthéon accueille depuis le 27 mai des figures de la Résistance, notamment féminine, on peut s'interroger sur la sélectivité qui a écarté une sensibilité politique importante de la Résistance. Vous lirez dans ce cahier deux biographies de militants de notre organisation et de cette sensibilité qui ont consacré leurs engagements à la défense des revendications des cheminotes et cheminots, puis le moment venu se sont investis dans la résistance contre l'occupant nazi, puis ont ensuite continué leurs engagements.

Une biographie, du grec ancien bios « la vie » et graphein « écrire », est un écrit qui a pour objet l'histoire d'une vie particulière. Et elles sont véritablement particulières celles de Suzanne Bureau, qui nous a quitté le 25 avril 1985 à l'âge de 80 ans et d'André Babin toujours parmi nous qui vient de fêter ses 94 ans.

Si nous sommes guéris à tout jamais du culte du génie ou de la personnalité, il est impérieux de garder la mémoire de ces êtres exemplaires. Nous ne nous lasserons jamais de rappeler les parcours de nos camarades résistants pour la grandeur morale et civique de leurs engagements.

Patrick Chamaret - Président

SUZANNE BUREAU

Militante syndicale

Résistante durant l'Occupation allemande

Biographie - Sources : Archives familiales



Passage à niveau de Saint-Germain-en-Laye (Yvelines), [1949-1960].

4 février 1905 : naissance de Suzanne Perrio à Mainvilliers (Eure et Loir). Son père était ouvrier temporaire sur les voies des chemins de fer de l'Etat et il devait compléter ses revenus en étant journalier dans les fermes. Sa mère était garde barrières auxiliaire à la Butte au Clerc près de Bailleau l'Evêque en Eure et Loir.

6 juin 1925 : Se marie à Paris 17^e avec James Bureau qui était entré au Réseau de l'Etat le 26 mai 1924 en tant que cantonnier de la Voie aux Batignolles (Paris Saint-Lazare).

10 décembre 1925 : naissance de Jacques, James à Paris 8^e. Il deviendra, lui aussi, cheminot et syndicaliste.

23 avril 1928 : naissance d'un deuxième garçon, Gérard, Serge à St-Crespin (Seine-Maritime).

4 février 1928 : entrée de Suzanne aux chemins de fer de l'Etat en tant que garde barrières à Longueville sur Scie (Seine Maritime), est commissionnée un an après, le 8 février 1929. Elle a occupé 6 passages à niveau différents : Longueville (Seine-Maritime) : 1928 ; Levesville (Eure et Loir) : 1930 ; Aulnay (Eure et Loir) : 1932 ; Vernouillet (Eure et Loir) : 1934 ; La Neuve-Lyre (Eure) : 1946 ; Saint-Germain-en-Laye (Les Yvelines), PN 10 : 1949

Très tôt elle prend des responsabilités syndicales à Aulnay, Vernouillet et St-Germain. Elle est déléguée d'arrondissement puis responsable syndicale des gardes barrières auprès du directeur pour la catégorie 20 (gardes barrières). Devient membre du Conseil National de la Fédération.

Elle aurait bénéficié de l'influence de son beau-père Etienne Bureau qui eut un engagement syndical et politique dans le milieu agricole de 1911 à 1940.

Dès 1941 : elle s'engage dans la Résistance, distribue des tracts, prête son logement de garde-barrières pour des réunions clandestines.

22 avril 1942 : la police française se présente au domicile de Suzanne Bureau pour l'arrêter. Elle se sauve par la fenêtre de son passage à niveau. Dès lors, sa vie bascule dans la clandestinité.

Avril-mai 1942 : agent de liaison et organise les collectifs féminins dans la Somme sous les ordres de Maria Rabaté.

Avril 1943 : est agent de liaison en Bretagne et Normandie sous les ordres d'Auguste Delaune (alias Raoul) aux FTPF ; à la même date, est nommée sous-lieutenant FFI par René Camphin (alias, colonel Baudoin).

15 janvier 1944 : son activité de résistante est interrompue : elle est hospitalisée à l'Hôpital privé de chirurgie et d'obstétrique, 219, rue Vercingétorix à Paris. Elle y reste jusqu'à la fin du mois de mai de la même année.

Avril 1945 : Elle est élue maire de la commune de Vernouillet près de Dreux à la Libération .

3 février 1960 : elle prend sa retraite et quitte son dernier passage à niveau de St-Germain en Laye (Yvelines) et s'installe à Senarmont, commune de Bailleau L'Evêque d'où elle était originaire.

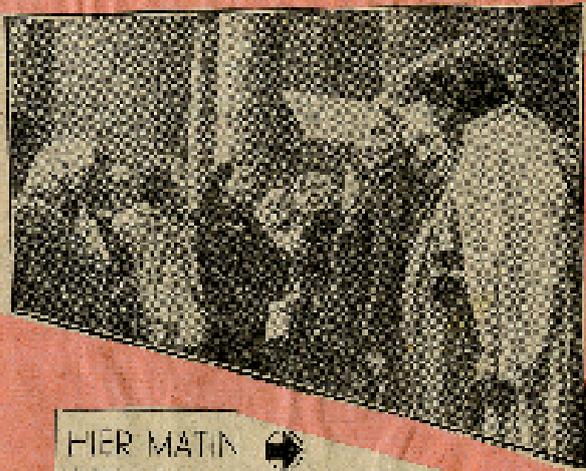
25 avril 1985 : décès à Chartres des suites de la pleurésie contractée pendant sa période de résistance.

et politique.

nde (1939-1945)



Suzanne Bureau : photo d'identité, 1943.



BIER MATIN
1.500 femmes de cheminots
de 1939-1945
à la direction de la S.N.C.F.
et à l'Assemblée Nationale
 le 10 octobre 1943.

Journée Internationale
Des femmes

8 Mars 1944

Voilà revendications des gardes barrières
 à l'occasion du 8 mars.

Chaque année le salin - sort du
 lieu entre mes traits de fait que
 nous nous beaucoup de difficulté
 pour nous rencontrer. Tout nous le
 même chose nous nous y intéress
 et est difficile à réaliser. Les conditions
 de travail nos droits, nos exigences
 car il n'est pas simple et je suis sans
 autre plus pourquoi.
 Depuis que notre chemin est en marche
 à ce à être en air, que est il, passe ?
 et est passé la grande guerre à l'arrêt
 de la guerre et si peut continuer les salaires

Les revendications générales - sont
 à ordre général mais il nous
 appartient à nous en salaires
 et revendications particulières.
 par exemple :
 pour de barrières occidentales la
 ou il n'y en a pas.
 inférieurs des premières. Le ou il est
 nécessaire que ce soit fait
 plancher en un ou deux états
 ou encore les heures et compléments
 de travail correspondant être avec
 le même l'existence de barrières
 à nos à ceux qui revendications.
 qui seront - tous mis à un chef
 d'ant. et des organisations syndicales

Je demande évidemment
 établir les revendications
 pour les camarades payannes.
 Pour nous employer dans ce
 cadre - je demande
 nous aussi qui elles se
 réalisent pour de leur
 être de leur et la paix
 dans les esprits de
 Français Français

Je suis intimement d'accord
 avec mes camarades garde -
 Barrières pour les revendications
 faire nous un excellent
 et enfin pour le bon être
 de tous et pour la paix
 des monde entier

U. Fournier

Extraits du cahier des revendications des garde-barrières de Suzanne Bureau, 1953-1954.

Une rue de Vernouillet portera le nom de Suzanne Bureau

Le conseil municipal a surtout évoqué la prochaine rentrée scolaire après avoir traité diverses questions d'environnement

Il y avait séance de conseil vendredi soir à la mairie de Vernouillet avec, à l'ordre du jour, un dossier de travaux, des questions foncières et des problèmes de scolarisation. Mais avant d'entamer véritablement la séance de travail, le maire Maurice Legendre, a d'abord tenu à rendre hommage à l'un de ses prédécesseurs, Suzanne Bureau, qui s'est éteinte tout récemment à l'âge de 82 ans. Gardé-barrière de son état, Suzanne Bureau fut en effet maire de Vernouillet de 1945 à 1947 et la première femme à exercer une telle fonction dans la région. Mais les habitants se souviennent surtout de sa vie vouée d'abord au militantisme et ensuite à la Résistance où elle aura plus d'une fois pris les risques les plus graves.

Comme l'a souligné M. Legendre, avant de demander à ses collègues d'observer une minute de silence, « Surz » Suzanne Bureau a toujours su allier le courage et le dévouement en même temps que la gentillesse et la simplicité de cœur ». C'est à l'unanimité que le conseil a décidé de dédier une prochaine rue de Vernouillet à sa mémoire.

Vente de l'ancienne mare, rue Henri-Dupont

M. Garnier, artisan menuisier, a proposé à la commune l'acquisition de l'ancienne mare rue Henri-Dupont, à des fins de stockage. Compte tenu que cette mare n'intéressait pas les voisins immédiats et qu'elle ne faisait pas jusqu'à présent l'objet d'un entretien régulier, le conseil municipal a donné son accord pour une cession au prix de 50 F la mètre carré. Il sera cependant conseillé à

l'acquéreur de mettre en place une haie vive afin de dissimuler tout dépôt de bois.

Les terrains annexes des Grands-Prés

Le conseil a ensuite examiné le dossier d'aménagement des terrains annexes des Grands-Prés. Le projet général avait d'ailleurs été approuvé en septembre 1983 et les services départementaux de l'Équipement avait alors été chargés de l'élaboration du dossier. Ce qui est aujourd'hui chose faite.

Rappelons qu'il s'agit en l'occurrence d'un ensemble sportif qui se situera juste derrière le terrain d'honneur des Grands-Prés, chemin de Volhard. Le dossier prévoit la réalisation d'un terrain tout temps stabilisé de 117 m sur 74, sur lequel seront tracés un terrain de 105 m par 65 et deux terrains de 70 m sur 47,40 m. Il est prévu ultérieurement la création de parkings.

Le conseil a donc donné son accord pour ce projet et les services de l'Équipement vont procéder maintenant à l'appel d'offres des entreprises. Il ne faut en effet pas tarder, sous risque de perdre les subventions qui ont été accordées pour la réalisation de l'opération. Cela ne signifie pas pour autant que les travaux démarreront immédiatement.

La prochaine rentrée scolaire

Après une réunion avec la commission des affaires scolaires, Claude Dufois a fait part à ses collègues, vendredi soir, des suggestions et décisions qui ont été arrêtées.

Le glissement d'une classe de l'école Louis-Pergaud vers Jules-Vailés justifié par les effectifs a été entériné par le conseil municipal. Il a cependant tenu à émettre la réserve que ce poste soit à nouveau ouvert à Louis-Pergaud dès qu'une augmentation des effectifs le justifiera.

On s'est aperçu qu'avec les nouvelles constructions en cours, à la Maison-Blanche et aux Grandes-Vauvettes, l'école Georges-Brassens (du bourg) serait bientôt dans l'incapacité de recevoir, faute de place, les nouveaux élèves arrivants. Il faut donc envisager un transfert vers l'école Victor-Hugo (Vais-Morins) et donc une modification du périmètre scolaire puisque jusqu'à présent la Maison-Blanche et le secteur des Grandes-Vauvettes relevait du groupe scolaire Georges-Brassens (bourg).

Selon Claude Dufois, quand l'ensemble des Grandes-Vauvettes sera terminé, il est probable qu'il faudra songer à la construction d'un nouveau groupe scolaire.

La journée du maire, journée supplémentaire de congé scolaire dont la date est laissée à l'appréciation de la municipalité par l'académie, reste arrêtée au lundi de la Saint-Denis. L'idée cependant a été évoquée de la fixer à l'Ascension puisqu'il s'avère que de nombreuses entreprises « faisant le pont » les parents souhaiteraient pouvoir jouir de ce week-end prolongé en toute tranquillité et garder leurs enfants avec eux. Il y a cependant du pour et du contre. Il faut notamment songer aux problèmes du transport scolaire, aux familles qui ont des enfants sur Dreux et Vernouillet et qui se verraient ainsi « imposer deux journées du maire à des dates différentes ». Le débat se poursuivra par une enquête.

La question de la scolarisation des enfants des communes extérieures sera étudiée plus tard et

éventuellement posée pour la rentrée 1986.

En fin de séance, un problème de demande de permis de construire a été évoqué. Des habitants de la rue du Commandant-Lherminier s'opposent en effet à un projet d'aménagement de combles présenté par un des riverains. Question de voisinage toujours difficile à résoudre. La doctrine du maire en cette matière est simple : le dossier est instruit par les services de l'Équipement, suffisamment compétents en la matière, et s'il apparaît que la demande est conforme aux règles d'urbanisme il délivrera le permis. On ne voit pas d'ailleurs comment il pourrait faire autrement sans risquer d'être attaqué devant le tribunal administratif. C'est sur cette péripétie que s'est achevée la réunion.

REPUBLIQUE DU CENTRE

13 mai 85

Suzanne Bureau, il y a 45 ans entrant dans la clandestinité...

Ancien maire de Vernouillet, la militante communiste est le symbole de ces femmes qui ont joué un rôle pendant la guerre. Une rue porte désormais son nom.

Six femmes faites compagnons de la Libération, quatre mille titulaires de la médaille militaire, autant de la médaille de la Résistance. On oublie trop souvent que les femmes ont joué un rôle important pendant la dernière guerre mondiale.

Pour pallier cette carence, la commission départementale d'information historique a choisi

parmi les commémorations de l'année de rendre hommage à l'une de ces femmes : Suzanne Bureau, entrée dans la Résistance en 1942, une militante communiste de Vernouillet qui deviendra maire de cette commune à la Libération.

Samedi, de nombreuses personnalités s'étaient déplacées à Vernouillet pour assister à l'inauguration de la « rue Suzanne-Bureau », cette voie qui relie le passage à niveau où elle a vécu de nombreuses années, au nouveau quartier vernouillais des « Grandes-Vauvettes » (l'ancien chemin du presbytère).

Vernouillet accueillant en ce week-end le congrès national des Déportés du travail, une délégation des congressistes, dont le

président Jean-Louis Forest, a participé aux cérémonies.

« Courageuse garde-barrière... »

M. Claude Belot, sous-préfet représentant le préfet Destandau ; Francoise Gaspard, député ; Jean Cauchon, sénateur ; André Lebat, Jean Lelièvre et François Huwart, conseillers régionaux ; Maurice Legendre, Robert Bizard, conseillers généraux ; les élus de Vernouillet, M. Yves Monnard, commissaire de police ; l'adjudant-chef L'Hôte, commandant la compagnie de gendarmerie ; le lieutenant Spizzuzza et l'adjudant Lechal de l'escadron 5/4 de la gendarmerie mobile ; le chef de bataillon Cayuela, commandant le centre de transmission de Favières ; l'adjudant-chef Harraut, commandant la brigade de gendarmerie de Dreux ; Mme Madeleine Boudot, responsable du centre d'information des droits de la femme ; M. Pierre Barre, secrétaire départemental du Parti communiste, et la famille de Mme Suzanne Bureau, etc., se sont rendus en cortège jusqu'au cimetière pour fleurir le monument aux Morts, puis jusqu'au passage à niveau situé au-dessus de l'église Saint-Sulpice. C'est là qu'a été dévoilée la plaque qui perpétuera le souvenir de la résistante vernouillaise.



La plaque est dévoilée par MM. Maurice Legendre et Claude Belot en présence de M. Jacques Bureau.

Maurice Legendre retraça la vie de Suzanne Bureau, « la courageuse garde-barrière du P.N. 59 de Vernouillet ». Elle adhéra au Parti communiste français dans les années 30. En juillet 1934, elle fait partie du comité local des femmes contre la guerre et le fascisme. En 1936, elle organise la solidarité avec les Républicains espagnols. Au printemps 1942, elle entre dans la clandestinité jusqu'à la Libération. En 1943, elle passe aux F.T.P.F. (franc-tireurs et partisans français). Pen-

dant cette période, elle échappe de nombreuses fois à des contrôles alors qu'elle achemine du matériel pour les groupes de la Résistance.

À la Libération, elle est élue maire de Vernouillet. C'est elle qui installe le baraquement qui servit de salle des fêtes, et lança l'idée d'une école aux Corvées. En 1947, elle est mutée à Saint-Germain-en-Laye ; elle quitte donc notre région. Elle se sacrifie alors au syndicalisme.



La famille Bureau en compagnie de Maurice Legendre réunie autour de la plaque « rue Suzanne-Bureau ».

Les femmes dans la Résistance Suzanne Bureau, maire de Vernouillet à la libération donne son nom à une rue

Elle était garde-barrière au PN 59 de Vernouillet, et au lendemain de la libération de 1945-1947 fut élue maire de la commune. Suzanne Bureau, une magnifique figure de la résistance. Une rue proche des rues Lucien Dupuis et Pierre Joseph ces deux grands résistants, commémorera désormais sa mémoire. Elle est située non loin de sa maison dont elle dut s'enfuir en hâte, en avril 1942, traquée par la police, pour entrer dans la clandestinité.

Militante communiste, dans les années 30, elle adhéra dès juillet 1934 au comité local des femmes contre la guerre et le fascisme, solidaire deux ans plus tard de l'Espagne républicaine.

Maurice Legendre, maire de Vernouillet, peu avant de dévoiler la plaque, rappela samedi après-midi l'itinéraire mouvementé de l'année de l'ombre. Distribution de tracts, collage d'affiches, Suzanne Bureau assure les liaisons à Amiens en relation avec Marie Rabaté responsable pour la zone nord.

À partir du mois de mai 1943, elle passe aux Francs-Tireurs et Partisans Français (FTP) et dirige les liaisons

et le comité interrégional de Bretagne. Les missions les plus dangereuses lui sont confiées (transport de poudre et d'explosifs). Elle manque un jour d'être arrêtée à la Gare Montparnasse alors qu'elle a transporté dans sa valise 45000 bons d'alimentation destinés aux maquis.

Gravement malade d'une pleurésie, elle sortira de la clandestinité à la libération pour accepter le mandat de maire, mandat qu'elle devra abandonner deux ans plus tard, ayant été nommée garde-barrière à Saint-Germain-en-Laye.

La gerbe déposée au pied de la plaque par la cellule de Vernouillet du PCF témoigne de l'estime que lui portent tous ceux qui l'ont connue.

Président de l'Union départementale des Anciens Combattants, M. Bernard Esausme cita en exemple la vie de Suzanne Bureau et de toutes ces femmes qui risquèrent leur vie pour la liberté de leur pays. Il rappela à cet égard, le sacrifice de Mme Bourgeois, une Luraysienne fusillée sous les yeux de sa fille en juin 1940 pour s'être opposée à la réquisition de son appartement.

Après avoir excusé M. Destandeu retenu par



ailleurs, M. Claude Belot sous-préfet rendit à son tout hommage à la résistante. Hommage particulièrement vibrant rendu aux femmes combattantes et aux trente huit millions de morts tombés lors de la dernière guerre. Les femmes de la

résistance (six d'entre elles devaient être faites compagnons de la libération par le général de Gaulle) telle Berthe Albré, inhumée au Mont Valérien, secoururent de toute leur âme à leur patrie et contribuèrent à la délivrance du joug de

l'occupant. Outre la famille de Suzanne Bureau, plusieurs personnalités parmi lesquelles MM. Taugourdeau, Président du Conseil Général, Cauchon Sénateur, Gaspard Député, Huwart Conseiller Général, Barre Secré-

taire Général, de la Fédération du P.C.F., Monard Commissaire, Rossignol Conseiller Municipal, élus de Vernouillet les représentants des autorités militaires participèrent à cette cérémonie qui devait clore le « Chant des Partisans ».

Suzanne Bureau, résistante

L'arrestation de Suzanne Bureau relatée par son fils aîné Jacques



La famille Bureau, sd. Au centre, les parents James et Suzanne. A gauche, Gérard, à droite, Jacques, leurs deux fils.

« Ce lundi 22 avril 1942, je revenais du camp d'aviation en fin d'après-midi ; en passant par la porte de la maisonnette, je sentis qu'il s'était passé quelque chose. Gérard était rentré de l'école, il était assis en face de Marcelle Baudran (la remplaçante du passage à niveau.)

- Maman n'est pas rentrée ?

- Ils sont venus l'arrêter, répondit Gérard

- Ils l'ont emmenée ?

- Ils ne l'ont pas eue ! Marcelle va te raconter, moi j'étais à l'école.

- Ce matin, ta mère était au marché comme tous les lundis, vers 9 heures, deux jeunes policiers frappent à la porte, dit Marcelle.

- Vous êtes Madame Bureau ? disent-ils

- Non je suis la remplaçante, Madame Bureau est de repos.

- Lorsqu'elle rentrera, dites-lui qu'il faut qu'elle se présente au commissariat.

- Les deux policiers partis, je ne tenais plus sur mes jambes, précisa Marcelle. Je décide d'avertir M. Laiguille, l'instituteur. Je ferme les barrières et descends en courant le raidillon.

M. Laiguille était en classe, j'entrouvre la porte et lui fais signe de venir.

- La police est venue pour arrêter Mme Bureau, elle est au marché.

M. Laiguille était instituteur à l'école 100 mètres plus bas ; il était également le secrétaire de mairie. Il avait averti ma mère : « Ils ont demandé des renseignements sur vous. »

- Jean est là ! Je vais lui dire de la retrouver et de l'avertir murmura M. Laiguille (Jean était son fils.)

- Je suis vite remontée ouvrir les barrières. Une heure plus tard, Jean était là, il a retrouvé ta mère, il me demande si les policiers sont partis ? Je lui réponds que oui. Ta mère avait dû le suivre par la voie car 5 minutes plus tard elle était là.

- Mme Baudran, je viens chercher mes papiers et une valise de vêtements et je pars !

- Vous partez où ?

- Je ne sais pas !

- Ils ne peuvent pas vous arrêter comme ça,

- Si, ils le peuvent.

Soudain, à travers la fenêtre, j'aperçois les deux policiers, dit Marcelle

- Mme Bureau, ils reviennent !

- J'étais plus tremblante qu'elle, dit Marcelle.

Ils étaient à la porte.

- Vous êtes Mme Bureau ?

- Oui !

- Vous allez nous suivre, le commissaire veut vous voir !
- Il faut que je prenne mes papiers et des vêtements de rechange !
- Il vaut mieux.

Votre mère passe dans sa chambre. Au bout d'un moment, l'un d'eux me dit :

- Voulez-vous voir si Mme Bureau est prête ?

Je frappe à la porte, personne ne répond. J'entrouvre la porte, je regarde : la pièce est vide.

- Elle n'est plus là, dis-je.

Les deux policiers se précipitent dans la chambre.

- Elle s'est sauvée par la fenêtre, dit le premier en voyant la fenêtre ouverte.

Marcelle se rassoit sur la chaise.

- J'en ai encore les jambes coupées !

Notre père arriva peu de temps après, Marcelle lui raconte en détail ce qu'elle venait de nous apprendre. A la suite de quoi, James dit à la remplaçante :

- Vous pouvez rentrer chez vous, je vais m'occuper des barrières.

Ils reviennent

Voilà trois jours que notre mère a sauté par la fenêtre. Marcelle est devenue la garde-barrières en titre. Où est notre mère ? Aujourd'hui, jeudi, Gérard n'a pas d'école. Je ne peux pas évacuer de ma tête le fait que des policiers français soient venus pour arrêter ma mère. Cette fois-ci, la réalité nous touche dans notre vie de tous les jours, c'est sûr, les choses ne seront plus comme avant. Ça me démange d'en parler à Dudule (mon copain au camp). Non ! Il ne faut pas. La journée me semble longue, je suis pressé de savoir s'il ne s'est rien passé à la maisonnette. Enfin, elle est finie cette journée !

Je demande à Marcelle :

- où est Gérard ?
- Il est dans sa chambre !

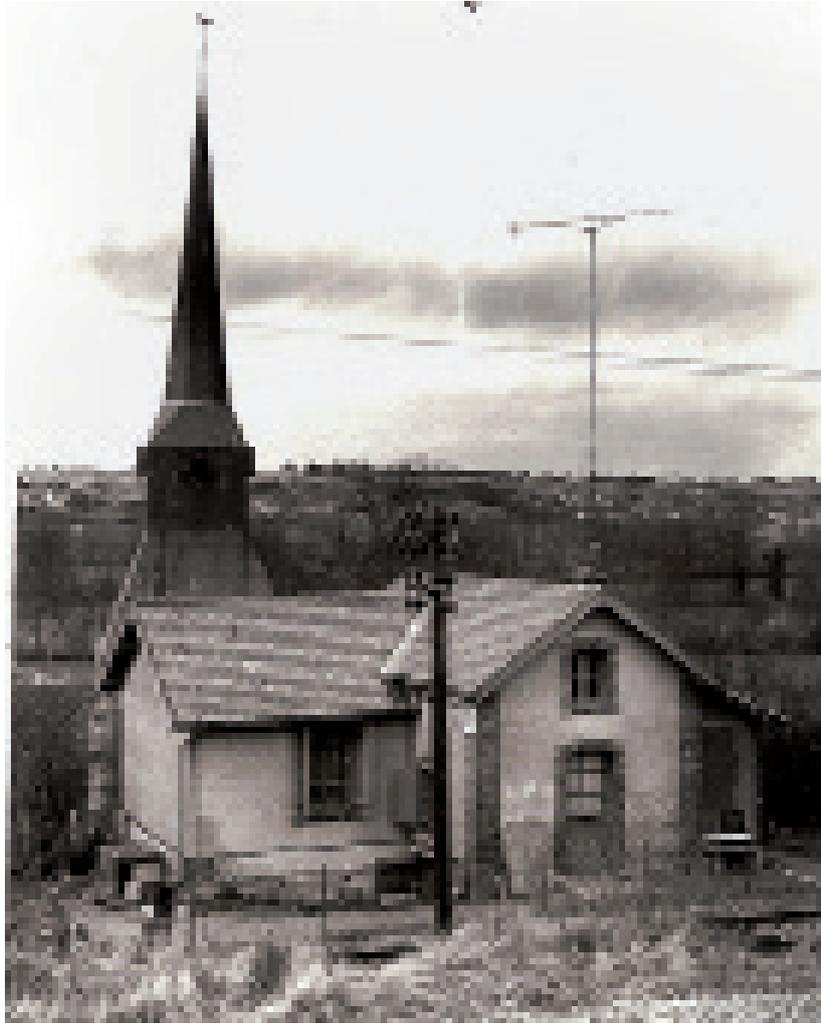
Marcelle a sa tête des mauvais jours, elle murmure :

- Ils sont revenus.
- Comment ça ?
- Demande à ton frère, il était là !

Gérard est sur le lit tout habillé.

- Marcelle me dit qu'ils sont revenus ?
- Oui, ils sont revenus !
- Et alors ?
- J'étais avec Marcelle lorsque j'ai aperçu une ombre qui regardait par la fenêtre.
- Mais c'est maman, ai-je crié à Marcelle.

Effectivement c'était elle qui revenait chercher des vêtements et ses papiers, tellement elle avait fait vite pour se sauver, elle n'avait rien emmené. Nous écoutons son récit lorsque Marcelle affolée nous dit :



Passage à niveau de Vernouillet, sd.

- Ils reviennent

En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, maman se sauve dans notre chambre. Marcelle, tremblant de tout son corps, me dit :

- S'ils me demandent où est ta mère ? Je ne pourrai pas me taire.

Alors, je l'ai prise par les épaules, explique Gérard et lui dit :

- Marcelle, si tu dis quelque chose, je te casse la gueule ! Ils étaient déjà à la porte.

- Mme Bureau n'est pas revenue ?

Je l'entendis répondre en tremblotant :

- Non, non

Heureusement que c'était de jeunes policiers.

- Après ils sont partis ?

- Oui ! Ils sont repartis aussitôt, maman a attendu un peu, puis elle est sortie de la chambre.

Marcelle était assise sur sa chaise, écroulée.

- Mme Bureau ! Ne refaites jamais ça !

- Mme Baudran, je ne vous ennuierai plus, je pars !

Maman fila dans sa chambre, rangea des vêtements dans une valise, rassembla ses papiers puis me dit au revoir.

- Tu embrasseras ton frère pour moi ! me dit-elle en m'embrassant. C'est dur tu sais !...

Témoignage

de Suzanne Bureau

enregistré en 1983 par Jean-Louis Le Briseau*

Après que tu aies sauté par la fenêtre de ta chambre, qu'as-tu fait ?



Suzanne Bureau sd.

« De la fenêtre, je suis tombée dans un parterre qui était là à un mètre plus bas puis il a fallu que je gagne la route deux mètres plus bas. J'ai arraché le grillage attaché au mur, je me suis appuyée sur notre tuyau d'égoût qui donnait sur la route ; ensuite j'ai descendu en courant le raidillon. En passant devant l'école, j'ai pris le temps de dire à M. Laiquille : « *Je me sauve* ». J'ai couru comme une folle dans la rue du village. Mon idée était de me réfugier chez les Debardat. Le jardin d'Adolphe aboutissait à la ligne Dreux-Chartres. Il fallait donc que

je gagne la voie, je franchis une grille au hasard, j'ai su plus tard que c'était chez un professeur, il était occupé à donner un cours à un élève, il faisait beau, sa porte était ouverte, il me vit passer, étonné, je lui dis simplement : « *Excusez-moi, je passe* ». Une chance, sa cour débouchait sur le talus de la voie sans être limitée par un grillage. J'escaladai le talus d'un seul trait et débouchais sur la voie, je la traversais. Là, les choses se compliquèrent, le jardin d'Adolphe était entouré d'un grillage. Personne en vue, je me pends au grillage pour l'abaisser, mais tenu par des piquets, il résiste. J'avais les doigts en sang. Je tirais de toutes mes forces, me pendais de tout mon poids. Enfin, une attache céda et je pus plier le grillage. Je l'enjambais, j'avais 36 ans à l'époque. Madame Debardat me voit arriver par l'escalier de sa cave comme un diable qui sort de sa boîte. Madame Debardat était membre de l'Union des Femmes Françaises, contre la guerre et le fascisme, elle était femme au foyer. Elle avait une fille Marcelle qui à l'époque devait avoir 17 ans et continuait ses études. Adolphe qui était roulant arriva le soir, il avait été mitraillé et avait dû s'arrêter sous un tunnel.

Alors ça y est ? dit-il en me voyant *Oni, ça y est.*

Qu'as-tu fait après ?

J'appris qu'ils avaient arrêté James, je décidais, en prenant toutes les précautions d'aller voir notre chef de district (Guillet) qui était un bon gars. En me voyant, il me dit :

- *D'où sortez-vous ?*

- *Je suis en fuite, mon mari a été arrêté ! Ils ne peuvent rien reprocher à James.*

J'arrivais à le convaincre d'aller voir le commissaire avec cet argument. *Les enfants doivent se demander où je suis ?* Dis-je à Adolphe. *Je vais aller les prévenir ce soir.* Je suis retournée voir Guillet, il me dit : « *J'ai dit au commissaire Housard que j'avais absolument besoin de mon agent, que c'était vous qui étiez en cause, pas votre mari. Il va le garder trois jours pour son entourage.* »

Gérard lui portait à manger au commissariat. Il y avait deux inspecteurs Bonnet et Pintard. Ils disaient à Gérard : « *Si tu ne nous dis pas où est ta mère, on t'enferme dans le cachot* », il avait 13 ans. Debardat était comme nous communiste, la planque chez lui n'était pas sûre. Ensuite, je suis donc allée chez Courat, un cheminot socialiste. Courat était chef d'équipe à la signalisation, il dit :

« *Si j'étais vous, j'irais au commissariat, ils ne peuvent pas vous faire grand-chose, vous n'êtes pas une voleuse.* »

Comme la plupart des socialistes, il ne se rendait pas compte de la situation dans laquelle nous étions. Il n'avait pas d'enfants, sa femme travaillait comme vendeuse à Dreux. Après, j'ai couché chez un contrôleur des contributions, sa femme était la sœur d'un des campeurs de chez Renault qui, en 36, avait campé à côté du passage à niveau, sur la place. Son frère était un militant communiste, on avait beaucoup discuté en 36, lorsqu'il avait campé. Il venait d'être fusillé lorsque je suis arrivée chez eux. C'est le contrôleur qui m'a dit :

« *Si vous partez, vous avez intérêt à prendre le train à Garnay, à Dreux vous êtes trop connue et la police surveille la gare.* »

*Enseignant et conseiller municipal à Dreux, passionné de l'histoire des militants en particulier des anciens résistants

Tu es donc partie ?

Pas encore, je n'avais toujours pas d'endroit où me rendre. Du contrôleur, je suis allée à Trappes chez une copine du parti. Je l'avais connue à Dreux. N'ayant toujours pas de vêtements ni de papiers, il fallait que je retourne au passage à niveau à Vernouillet. Lorsque la remplaçante m'a vue, elle me dit : *«Madame Bureau, ils viennent tous les jours, ils vont vous arrêter !»*

J'entre dix minutes prendre mes vêtements et je pars ! Jacques était au travail sur le camp d'aviation, mon deuxième fils Gérard n'était pas à l'école et surveillait notre fenêtre.

«Maman, les voilà» s'écria-t-il

Je n'eus pas le temps de filer dans la chambre des enfants. Derrière la porte j'entends Madame Baudran, la remplaçante, dire à Gérard : *«S'ils me demandent où est ta mère, je ne pourrai pas leur mentir.»*

J'entends Gérard dire avec colère : *«Si vous faites ça, je vous casse la gueule !»*

Je pensais : s'ils ouvrent la porte, je suis fichue.

«Madame Bureau n'est toujours pas revenue ?» demanda l'un des flics. J'entends une timide réponse, un chuchotement :

«Non, non»

«Qu'est-ce-qu'ils vont faire ?» Je les entends dire :

«Si vous avez des nouvelles, vous nous prévenez !»

Lorsqu'ils sont partis, je trouve la remplaçante assise dans un état de nervosité extrême.

- Madame Bureau, ne refaites jamais ça !

- Madame Baudran, je pars !

Je jette quelques vêtements dans une valise avec mes papiers et je pars. J'embrasse mon fils et la remplaçante, les larmes aux yeux. Sur la ligne Dreux-Chartres, le premier arrêt était la halte de Garnay. Une simple halte en bois tenue par une garde-barrières. Combien de fois, j'étais intervenue, en tant que déléguée, pour qu'on lui paye la délivrance de billets au départ et la responsabilité du départ du train. Il s'agissait de Madame Gauthier. Le soir, j'ai couché chez elle et pris le train de 6h. C'était deux camarades qui faisaient le train, tous les deux syndiqué à la CGT : Aubry communiste et Ravanne socialiste. La nouvelle de ma fuite avait déjà fait le tour des militants. Aubry m'apprend que Madeleine Roussel, la secrétaire avant guerre de l'Union des Femmes contre la guerre et le fascisme était arrêtée. Madeleine était célibataire et travaillait à la

mairie de Dreux. Le maire Maurice Viollette avait été remplacé par un maire mis en place par Vichy et ce dernier y était sans doute pour quelque chose.

Où vas-tu aller Suzanne ?

«Je ne sais pas !»

A Chartres, les deux gars descendirent de leur locomotive pour me dire adieu.

Ils étaient en larmes. Il y a un train pour Le Mans qui part tout de suite me dit Aubry. J'avais ma carte de circulation, je saute dans le train. J'atterris au Mans chez des cheminots que nous avions connus à la fête de L'huma. Lorsque j'ai été arrêtée, j'avais eu l'idée d'écrire à une institutrice de Chérisy que j'avais connue à l'Union des Femmes. Elle était mariée à un Tunisien du nom de Chakroum. Elle faisait partie d'un réseau de résistance. Je lui avais écrit pour l'avertir que j'avais l'idée de me réfugier chez un gars de la voie qui avait travaillé avec James autrefois sur le « boyau » : un dénommé Lepre marié à une garde-barrières à Saulnières sur la ligne Dreux-Chartres. Bretons tous les deux, ils avaient demandé à se rapprocher de leur village de naissance. Elle avait pris un passage à niveau à l'Hermitage, à quelques kilomètres de Rennes. Elle nous avait envoyé son adresse, on s'écrivait à l'occasion du nouvel an.

Pour quelles raisons as-tu été longtemps à trouver un contact ?

Je militais à Dreux syndicalement et politiquement. Les camarades que je connaissais étaient à Dreux et avaient été arrêtés les uns après les autres. J'ai donc eu l'idée d'écrire à la camarade Chakroum qui n'était pas arrêtée. Le contact s'est opéré par elle.

Tu es donc arrivée chez Lepre

Ces gens ne pouvaient être suspectés. Lepre était un bon camarade, syndiqué, sans opinions politiques bien arrêtées. Elle, était une brave femme, croyante jusqu'au fétichisme, ne comprenant rien aux événements. Pour régler ses problèmes, elle s'en remettait à Dieu. Ma décision avait été prise rapidement, je n'avais pas eu le temps de leur écrire. J'arrivais en fin de matinée à leur passage : Lepre était au chantier, sa femme était seule.

«Je jette quelques vêtements dans une valise avec mes papiers et je pars. J'embrasse mon fil et la remplaçante les larmes aux yeux»

«Pour une surprise, c'est une surprise !»

Je n'ai pas eu le courage de lui expliquer sur le champ mes problèmes, j'ai eu peur qu'elle ne comprenne pas, qu'au mot police, elle me prenne pour une dangereuse femme à héberger.

«James n'est pas avec vous ?»

J'inventais n'importe quoi, elle savait que mes parents étaient bretons. *«Il fallait que je vienne à Rennes, pour une question d'héritage»*

- Vous allez bien rester quelque temps ?

Si j'avais su ! j'espérais n'être que quelques jours, un camarade allait bientôt venir me chercher.

- Justement, il me manque des certificats, il faut que j'écrive si cela ne vous gêne pas ?

- Au contraire Suzanne, c'est malheureux que James ne soit pas venu avec vous.

- Il n'a plus de congé.

Et Lepre ?

Lorsqu'il arriva, il était pas mal fatigué. *«Ah Suzanne, tu es là !»* Il me sauta au cou. On se connaissait assez peu, avec sa femme. C'est surtout lui que je connaissais. Dans l'équipe comme avec les autres gars, on se tutoyait, il plaisantait, je plaisantais. M^{me} Lepre était ignorante de ces coutumes. Vouvoyée par les gars, elle était même d'une timidité maladive. Je décidais de mettre Lepre au courant de ma situation. Il ne fut pas plus surpris.

«Peut-être qu'il vaut mieux ne pas en parler à Marie ?» Lui dis je, croyant partir dans deux jours. *«je n'en parlerai pas, pas plus au chantier ! D'accord !»*

Les jours s'ajoutaient aux jours, il devenait de plus en plus difficile de justifier ma présence. Marie ne comprenait pas que mon mari ne soit pas là ni que je reste seule sans mes enfants.

«Ils vont s'ennuyer sans vous ?»

Marie était garde-barrières, elle savait que l'on ne peut pas s'absenter comme ça. Ça devenait intenable, je décidais de lui dire la vérité avec tout le danger que ça comportait.

Tu lui as tout dit ?

«Marie, j'ai quelque chose à vous confier !» Elle s'approcha étonnée. *«Ce que je vais vous dire, Marie, il ne faudra en parler à personne !»*

- Même pas à Fernand ?

- Il sait déjà.

Je vis tout de suite que je n'aurais pas dû m'y prendre comme ça.

- Fernand est au courant de votre secret et pas moi, quel est donc ce secret ?

Je présageais qu'elle aurait du mal à comprendre.

- Marie, je vous ai menti. Je ne suis pas venue pour un héritage. La police est venue pour m'arrêter, je me suis sauvée.

Elle blanchit, me regarda longuement, ne comprenant pas. Je sentis qu'il fallait que je commence par le début : lui faire un petit cours de politique.

- Vous vous souvenez, Marie, que j'étais déléguée des garde-barrières ?

- Oui, qu'est-ce que ça à voir ?

- On a perdu la guerre, les Allemands sont arrivés, Pétain a pris le pouvoir, on arrête les gens qui sont au syndicat CGT et au parti communiste, la police française est venue pour m'arrêter.

Je faisais le plus court possible, sans détailler la réalité. Je ne lui expliquais même pas qu'avant l'arrivée des Allemands, on arrêtait déjà les militants du parti communiste et ceux de la CGT.

- Qu'est-ce que vous me racontez là M^{me} Bureau ? Pétain, le vainqueur de Verdun, est là pour nous défendre contre les Allemands.

Çà n'allait pas être simple, je décidais de revenir à l'essentiel.

- Toujours est-il que je me suis sauvée, c'est pour cela que je suis chez vous !

- Vous vous rendez compte dans quelle situation vous me mettez ?

- Oui, je me rends compte. Le passage était à barrières fermées, je vis un tombereau qui attendait. *«Je vais aller ouvrir,»* dis-je pour changer l'ambiance.

Tu étais dans une drôle de situation

Je décidais d'aller dans ma chambre méditer sur ma situation. Le soir, j'entendis Fernand arriver, je décidais de sortir de mon antre afin d'être présente, elle faisait part à son mari de ce que je lui avais confié. Fernand était fatigué.

- Alors, tu savais qu'elle s'était sauvée de chez elle ? Fernand, malgré son sentiment de lassitude, se souvenait qu'il ne devait rien dire.

- Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

- Fernand, je lui ai tout dit !

Allez faire comprendre quelque chose à quelqu'un de si arc-bouté dans son silence !

- C'est pas le mieux que t'as fait ! Dit-il. Alors débuta une scène de ménage.

- Avec tes communistes et ta CGT, va donc les rejoindre !

- *Toi ! La punaise de sacristie, avec ton curé, Suzanne est plus intéressante que toi !*
 - *Je vais vous faire arrêter tous les deux !*

Je n'en pouvais plus, je décidais de retourner dans ma chambre sans manger. Je somnolais lorsque des éclats de voix me réveillèrent, le couple discutait violemment. Le lendemain matin, je me réveillais mal à l'aise, le souvenir de la soirée me revint aussitôt. Dans l'immédiat, je ne pouvais que rester sous leur toit si personne ne venait me chercher. Dans quel état vais-je trouver Marie ? La journée va être longue. J'attendis encore un peu, puis je décidais de sortir de ma chambre. Je trouvais Marie gentille.

- *Vous avez bien dormi,*
 - *Très bien Marie !*

Il n'était pas question que je lui parle du bruit qu'ils avaient fait hier soir. Fernand était parti, je ne parlais pas de lui.

- *Fernand était dans un état hier soir ; dans le coup je n'ai pas été au lait hier soir !* me dit-elle
 - *Où allez-vous au lait ?*
 - *A la ferme au bout du chemin*
 - *Je vais y aller, Marie !*

Elle ne refusa pas ma proposition, et pour cause, elle ne pouvait quitter ses barrières. La ferme n'était pas loin.

- *Vous êtes du coin, Madame ?* Me demanda la fermière

Qu'est-ce qu'il fallait répondre ?

- *Je suis une amie de Madame Lepre*
 - *Vous êtes là pour longtemps ?*
 - *Quelques jours.*

Comment t'en es-tu sortie ?

En réalité, je commençais à me poser des questions. Si personne ne venait, il faudrait que je trouve un autre gîte. Voilà déjà une semaine que je suis là et toujours rien. Ça m'a fait du bien de sortir, je me sens ragail-lardie. La journée a passé, nous avons parlé de choses et d'autres avec Marie. Je lui ai confié que j'avais été baptisée, fait ma première communion et que je m'étais mariée à l'église. Cela a eu l'air de la rassurer.

- *Marie, j'ai été élevée dans un passage à niveau !*
 - *Alors, votre mère était garde-barrières ?*
 - *Oui, C'était un passage à niveau dans un chemin de terre qui donnait dans les champs.*

Je l'aidais à faire la cuisine, à mettre la table ; aujourd'hui j'ai eu le droit aux barrières. Ce soir, Fernand semble plus reposé, il raisonne et cela m'intéresse ;

- *Qu'est-ce que disent les gars sur le tas ?*
 - *Ils attendent avec impatience que les Américains débarquent !*
 - *Ils ne parlent pas des Russes ?*
 - *Si, pour dire que les Américains débarqués, ça aiderait les Russes !*

Je m'étais aperçue de la jalousie de Marie. Ce soir-là, je voyais Fernand.

- *Alors, tu me dis vous maintenant ?*

Les jours passaient, certains soirs je vivais une situation infernale. Je craignais de plus en plus que Marie me dénonce. Je n'y tenais plus. Je ne vais plus vous ennuyer longtemps : je pars demain. Elle me sauta au cou :

- *Non Madame Bureau, ne partez pas !*

Lepre, dans sa fatigue, disait :

- *Tu vois, avec ta jalousie, Suzanne va partir*

J'en étais là de ma situation lorsqu'on frappa à la porte. Marie alla ouvrir. J'entends :

- *Madame Bureau est là ?*

- *Oui ! Madame Bureau, c'est pour vous !*

Je pense ; « C'est une voix de femme ; si c'était la police, ce serait une voix d'homme. Je me lève, jette un œil à travers les vitres. Je ne connais pas cette femme. Je sors.

- *Je suis Denise Ginollin, je viens te chercher !*

J'attendais ça depuis si longtemps, je tombe dans ses bras, j'éclate en sanglots. Je lui dis :

- *Si tu savais ! Si tu savais !*

- *Tu prépares ta valise !*

Je me dirigeais vers la chambre, la valise n'était pas longue à faire. Je préparais une somme d'argent qui, d'après moi, devait correspondre largement aux frais d'hébergement. Marie avait fait entrer Denise. Lorsque je sortis de la chambre, Denise se leva.

- *J'emmène votre pensionnaire !* Dit-elle

- *Vous allez bien manger avant !* Dit Fernand

Je posais l'argent sur la table et dit : *Je m'excuse pour l'ennui que je vous ai créé, Marie !*

Elle me sauta au cou en sanglotant et me dit :

- *Toutes les méchancetés que je vous ai dites, je ne les pensais pas*

Reprends ton argent, Suzanne ! Dit Fernand

- *Non, je connais la paye d'un gars de la voie et d'une garde-barrières*

Fernand vint m'embrasser et nous partîmes.

- *Où m'emmènes-tu ?* Demandais-je à Denise Ginollin

- *Maria Rabaté m'attend dans la Somme !*

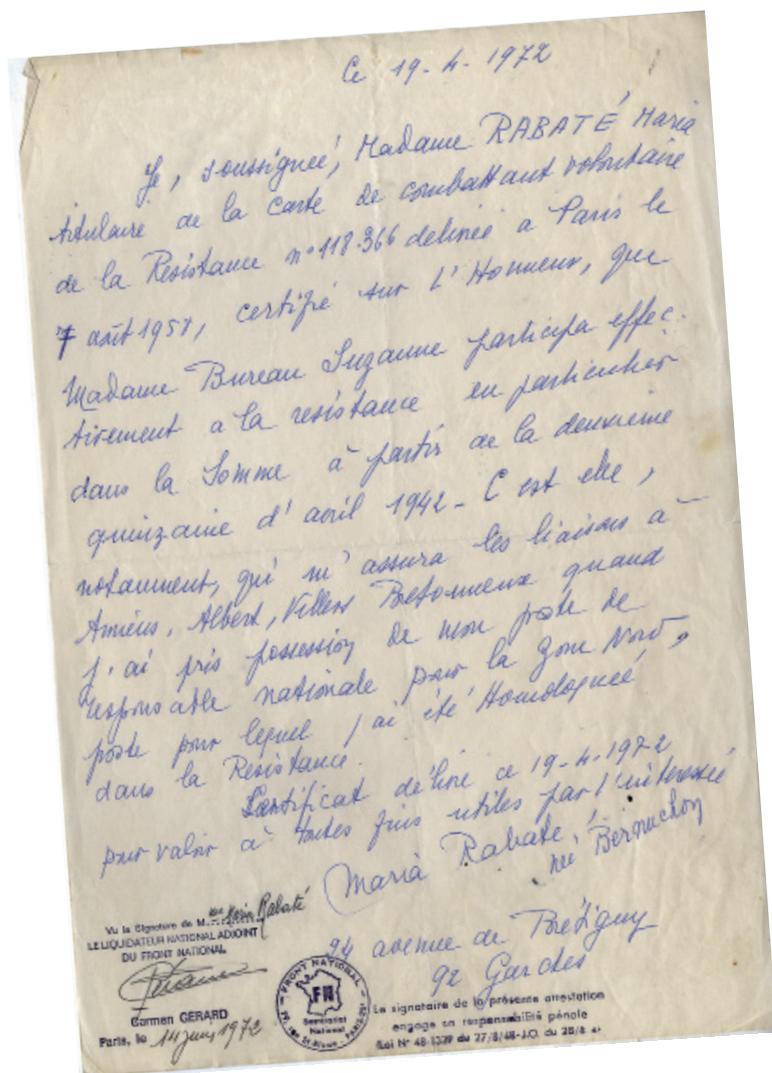
Nous sommes au début de mai 1942.

«Ta période de résistante dans la Somme de mai 1942 à avril 1943 : nom de code Irène»

On n'était qu'une poignée à passer dans l'illégalité. Bien souvent, les résistants ne partaient que lorsqu'ils allaient être arrêtés. Mais le climat de méfiance, de souffrance a dressé le peuple contre l'occupant. C'est pourquoi les recrutements sont devenus plus importants.

L'Organisation

Maria Rabaté savait que Delaune était à tel endroit. On glissait sur le canal de la Somme. C'est Auguste Delaune qui nous donnait des ordres et qui nous apportait les tracts et ce qu'il y avait à distribuer.



Lettre de Maria Rabaté attestant de l'engagement de Suzanne Bureau dans la Résistance, 19 avril 1972.

Comment était-ce réparti ?

En réalité, c'est les femmes qui portaient ce qu'il y avait de plus dangereux. J'ai voyagé dans des wagons où il y avait des boches. J'avais dans ma valise des grenades, j'étais très à l'aise, je savais que j'étais en sécurité dans le train.

Comment cela se passait-il ?

Les trains, la nuit ; étaient pris d'assaut. A Paris, il fallait une fiche d'admission mais nous n'étions pas à Paris tout le temps. Il fallait prendre ses fiches à l'avance. Il fallait se débrouiller pour prendre le train. Voici comment je faisais : Les Allemands avaient un wagon réservé pour eux. Si au départ le wagon n'était pas pris par des Allemands, on ouvrait le wagon pour tout le monde et s'ils n'occupaient que la moitié de la voiture, ils nous laissaient prendre les places vacantes.

Moi, j'avais ma carte des chemins de fer, je ne m'en étais jamais séparée. Tous les cheminots avaient leur carte avec, en plus, un « ausweis » dessus. Je leur montrais l'« ausweis » et ajoutais « Arbeit », ils répondaient « Come, come ». Allez, embarquez la valise, les grenades !

A Amiens, quand je pense que je passais devant la citadelle où étaient enfermés tant de résistants ! Hélas, notre pauvre copain Albert Bessières de Dreux avait été arrêté avant que je parte de Dreux le 22 avril 1942. Il a été fusillé le 30 avril 1942 à Amiens. C'est drôle, la vie, c'est mon ancien patron Level, chez qui j'ai commencé à travailler à Paris, qui a bombardé la citadelle. Il s'était engagé dans l'aviation (il était passé à Londres avec de Gaulle). Un tas de copains étaient dans cette citadelle. Du bon boulot qu'il a fait : il n'y a pas eu de dégâts humains. Il était anticommuniste, il était devenu gaulliste. Figure-toi que plus tard, à la télé, justement, je vis une émission où l'on raconte l'histoire du bombardement de la citadelle d'Amiens. C'est comme cela que j'ai su qui l'avait fait. Il est mort depuis, il n'était pas tellement vieux.

Et pour te loger ?

A Amiens, je n'ai pas eu tellement de problèmes. Si ! Il ya eu Marie Guyer, le restaurant où j'étais hébergée. Marie était une gaulliste acharnée et anticommuniste. Elle m'hébergeait tout de même et savait qui j'étais. Je lui disais : « Marie,

vous n'êtes pas assez prudente, vous allez vous faire prendre, vous donnez une fausse carte à des gens que vous ne connaissez pas. Il va venir un flic un jour pour vous en demander une !

Un jour, je vois un gars qui demandait de la bière. Je pense en moi « il a une tête de flic ». à l'époque, ils avaient une silhouette spéciale. Je file à la cuisine et dis à Marie Guyer :

«Vous voyez la tête de ce gars-là? C'est un flic !»
Ce jour-là, elle s'est méfiée mais elle était d'une imprudence incroyable. Elle s'est fait arrêter avec des cartes sur elle. Elle n'a pas eu le temps de les cacher. Elle a été déportée et s'en est sortie *«Ah, maintenant je comprends»*. Ce soir-là, Maria Rabaté m'attendait à mon retour.

- Nous allons nous séparer Irène !

J'appris cette information avec stupeur.

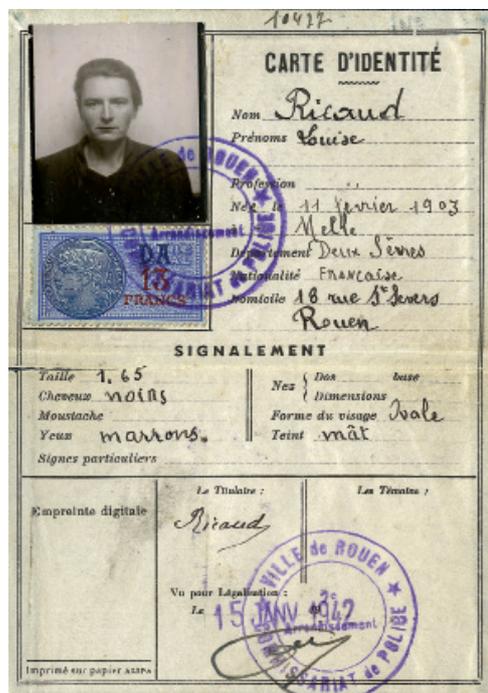
- L'Inter-régionale de Bretagne te réclame !

Dans ces situations de changement, on se pose toujours la question : est-ce que l'on veut se séparer de ma personne ?

- Tu sais, Denise a été arrêtée (le 27 janvier 1943). La branche armée a besoin d'un agent de liaison discipliné et courageux. Tant pour le n° 7 de Normandie que sur la région de Bretagne. Tu auras à faire montre de tes qualités d'agent de liaison.»

J'étais triste à l'idée de quitter Maria. On me donnait de nouvelles responsabilités mais l'idée de me retrouver en Bretagne ne me déplaisait pas. Après le Nord, l'Ouest, mes origines.

- Tu vas être accueillie par Raoul !



Faux-papiers de Suzanne Bureau, 15 janvier 1942.

Elle ne m'en dit pas plus. Durant la période de la Somme, Suzanne Bureau avait comme nom de code : Irène. Sa carte d'identité était établie au nom de Ricaud Louise, née le 11/02/1903 à Melle (Deux-Sèvres) et habitait 18, rue Saint-Sever à Rouen.

«Ta période de résistante à Nantes, d'avril 1943 à septembre 1943 : nom de code, Arlette.»

Faux papiers de Suzanne Bureau, 16 juillet 1943.



Quel était ton nom à Nantes ?

Je dois dire que je ne fis pas preuve d'imagination. Lorsque le camarade me posa la question, je lui donnais le nom de jeune fille de ma mère qui était décédée : Quilgars, Jeanne, Marie, née à Le Merzer (Côtes du Nord), domiciliée à Pleuzec dans les Côtes du Nord et exerçant la profession de ménagère. Je ne sortais pas de la famille, ce qui me permettait, selon moi, de répondre plus facilement à une interrogation. Je dus changer de coiffure, me faire photographier et je reçus une nouvelle carte d'identité. Mon nom de code devint Arlette. Je suis arrivée

à la gare de Nantes le 5 avril 1943, le rendez-vous étant à deux pas du jardin des plantes. Maria m'avait vaguement expliqué, si l'on peut dire. Le rendez-vous correspondait à l'arrivée de mon train. Si le train était manqué, en retard ou supprimé, le rendez-vous était remis au lendemain, à la même heure.

Pourquoi dis-tu « si on peut dire » ?

Tu dois te douter que je suis passée par un tas de souricières avant d'être présentée à ce camarade. En plus, je m'attendais à être présentée à Raoul, alias Auguste Delaune.

Je comprends

Maria Rabaté m'avait sans doute décrite. A partir de là, le sésame s'est ouvert. La première question, toujours la même :

- *Tu me connais,*
- *Non, je ne te connais pas*
- *Tu sais pourquoi tu es à Nantes.*
- *Maria m'a simplement dit que j'allais tenir un poste de responsable.*
- *Tu appartiens dorénavant au mouvement des Francs Tireurs et Partisans Français (FTP), Etat-major du groupe Tillon.*
- *Tu auras à diriger le service des agents de liaison entre l'état-major de l'Inter-région de Bretagne et le comité national militaire des FTP à Paris, un endroit tenu secret, c'est-à-dire ce qu'on attend de toi !*
- *Et pour dormir, je ne connais personne à Nantes.*
- *C'est pour cela et pour tes qualités que tu as été choisie.*

Ton entourage ?

Cette année-là, j'ai travaillé avec ce salaud d'André Rollin. Heureusement, j'avais retrouvé une copine, je l'avais connue dans un congrès, on la nommait Ninine. C'est chez elle que je suis restée le plus longtemps. Rollin était également accueilli chez elle. Quel salaud de l'avoir dénoncée aux boches ! Pourtant, elle lui mettait des petits plats de côté pour le soir quand il rentrait.

Il avait déclaré :

- *c'est là que je couchais, c'est là que j'avais mon revolver.*

Cynique ! Il faut être cynique et à la Libération, il ne fût même pas condamné à mort. Et dire que je n'ai pas pu aller à son procès !

Pour quelle raison ?

Lorsque son procès s'est ouvert, j'étais à Vernouillet. Je reçois une carte des camarades avec écrit dessus : Procès de Rollin, demain. Tu te rends compte : demain ! J'ai pris le train, je suis restée bloquée à Sainte-Gauburge, le train n'allait pas plus loin. Je serais montée sur une locomotive s'il avait fallu mais rien ne passait ! C'était après la libération de notre région, tout cela.

A part Rollin ?

Dans mes différentes rencontres, je fis la connaissance de Madame Lebreton, c'était en juillet 1943. Cette femme était au désespoir, elle m'expliqua que son mari, Marcel Lebreton, cheminot au dépôt

de St-Brieuc, venait d'être arrêté à Nantes le 9 juillet 1943. Il a tenté de s'évader et a été grièvement blessé. Elle venait de recevoir une lettre de son mari qui lui faisait savoir qu'un nommé Renard avait donné les noms des militants du dépôt de St-Brieuc. Son mari fut fusillé à Angers en septembre 1943. On avait des brigades pour faire sauter les trains, c'est là qu'ils ont été pris.

Et les autres ?

J'ai connu pas mal de copains de Nantes. J'ai connu aussi Marcel Poireau, c'était Auguste Delaune qui supervisait tout ça. Je l'avais connu à Amiens mais à Nantes je ne l'ai plus revu. Il travaillait avec les hommes et moi avec les femmes. Il s'était évadé du camp de Choiseul le 25 novembre 1941. C'était un homme véritable. J'ai été accueillie, si l'on peut dire, par le Colonel André qui était en réalité Albert Ouzoulias, membre du comité militaire national des FTP, auteur depuis de plusieurs ouvrages dont « Les Bataillons de la jeunesse ».

Tu connaissais Tillon ?

Pas du tout.

- *Dorénavant, tu seras armée ? Est-ce que tu t'es déjà servie d'une arme ?* Me demanda Albert Ouzoulias et il me glissa un revolver dans la main droite.

- *Oui !*

Devant mon air interrogateur, il me précisa :

- *Tu auras dans tes valises des documents secrets qui ne doivent en aucune manière passer à l'ennemi, des armes, des munitions, de fausses cartes, des tickets d'alimentation vrais ou faux. Toi ou ceux qui t'accompagneront ne devront pas se faire prendre. Te voilà seule, à ton compte !*

Pour aller à ma chambre, je devais franchir le pont Pirmil. Ce pont était très surveillé. J'attendais avec impatience ma fausse carte d'identité. J'avais mis mon revolver dans une petite poche à l'intérieur de ma veste. Un vrai petit bijou pour une femme ce revolver, vraiment discret dans ma poche. Dès la deuxième rencontre avec Albert, je fus chargée d'un travail de liaison avec le commandement militaire national des FTP. En même temps, je reçus ma nouvelle carte d'identité.

- *Tu connais bien Paris ?* Me demanda le colonel André.

- *C'est beaucoup dire, ma première place était avenue Foch. Une fois mariés, nous habitions rue Gauthey vers Clichy. Plus tard, comme déléguée, je me rendais à la fédération des cheminots, rue Baudin.*

- *A Montparnasse, tu attendras que la foule s'écoule pour être dans les derniers avec ta valise. N'oublie pas que tu te nommes Arlette ! Tu seras interpellée par un camarade par ce prénom. Tu transportes dans ta valise des documents de la plus haute importance. Je tiens à ce qu'ils arrivent à bon port.*

- *Ils arriveront !*

- *Bonne chance Arlette*

Les trains étaient de plus en plus bondés. L'essence était rare pour se ravitailler, on risquait moins par le train. Je commençais avec un incident en gare de Nantes. J'étais parvenue à faire une place pour ma valise dans le couloir du train. Celui-ci était proche du départ lorsqu'une mégère me poussa sa valise dans les jambes. Un homme, son mari je pense, lui murmura :

- *Chérie, fais attention !*

Je me maîtrisais une première fois. A la deuxième, je lui fis remarquer qu'elle poussait sa valise dans les jambes. Je n'eus le temps de ne rien voir : une gifle magistrale m'arriva sur la joue droite.

- *Excusez-la, ma femme est très nerveuse !* Me dit l'homme.

- *Alors, je vous en prie, calmez-la !*

Je ravalais ma colère, debout jusqu'à Paris. A part cet incident tout se passa bien, sauf la fatigue de voyager debout. Mes voyages, au départ de Nantes, se multipliaient - en particulier - sur les lignes secondaires de la Bretagne. Seule ou accompagnée, avec pour directives de protéger les deux. L'Inter représentait un réseau avec de nombreuses ramifications en Bretagne. Quelque temps après, André me dit :

- *Le colonel Baudoin veut te voir.*

Qui était le colonel Baudoin ?

Dans le civil, le colonel Baudouin était René Camphin, un camarade jeune et plein d'enthousiasme. Il appartenait à une famille qui a beaucoup donné pour la libération du pays, à travers la résistance communiste. Son frère Paul, né en 1923, dirigeant de la jeunesse communiste dans le Pas-de-Calais a été fusillé le 1^{er} novembre 1943. Son autre frère, Maurice avait été fusillé le 14 mars 1943. Ils étaient tous les deux sous les ordres de Charles Debarge, un ouvrier mineur que j'ai eu l'occasion de connaître lorsque j'étais avec Maria Rabaté. Membre du parti communiste, engagé dans la lutte armée dès 1940, officier FTTPF, organisateur de la résistance dans le Pas-de-Calais. Mort au combat le 2 septembre 1942.

Un rendez-vous fut pris. Je vis avec étonnement plusieurs camarades rassemblés. René Camphin était devant moi.

- *Ma chère Arlette !* Commença-t-il d'un air solennel, *ton engagement dans les Francs Tireurs et Partisans, partie intégrante des Forces Françaises de l'Intérieur (FFI), tes responsabilités dans l'accomplissement de tes fonctions d'agent de liaison entre l'Inter de Bretagne et le Commandement Militaire National ainsi que l'organisation des agents de liaison sous tes ordres, correspond au grade de sous-lieutenant FFI. Je te remets aujourd'hui la certification de ton nouveau grade comme officier de liaison.*

J'eus le droit d'être embrassée et applaudie par les camarades. Je continuais à agrandir mon réseau de volontaires pour distribuer tracts, journaux, brochures, affiches.

Tu m'as dit que Denise Ginollin avait été arrêtée ?

Oui, elle a été arrêtée le 26 janvier 1943 et déportée à Ravensbruck. Beaucoup plus tard, après la guerre, je devais recevoir, par un camarade de Nantes Carlos Hernandez, un récépissé en date du 26 ou 27 janvier 1943, indiquant que « Le SRMAN a procédé à l'arrestation d'une femme venue en liaison à Nantes, trouvée en possession de fausses pièces d'identité et d'une arme à feu chargée, prétendant se nommer en réalité Reydet, Denise, Eglantine, femme Ginollin, née le 30 juillet 1907 à Paris 12^e, sténodactylo, se disant sans domicile fixe. Cette personne est la « responsable interrégionale des femmes. »

Pour revenir sur ton travail clandestin :

Lors d'un voyage, le compartiment était plein à ras bord. J'étais arrivée de bonne heure pour avoir de la place, également pour éviter que la milice soit déjà en position de fouille. Le train n'étant pas à quai, je demandais à un cheminot sur quelle voie, il était garé. En attendant sa mise à quai, je me coulais dans un compartiment. Lorsque la rame vint à quai, on aurait pu croire un troupeau de moutons qui s'engouffrait. Ce jour-là, je transportais des armes dans ma valise d'un poids épouvantable à tel point qu'un monsieur galant la souleva pour la mettre dans le porte-bagages et me dit :

- *Elle est d'un poids votre valise !*

- *Qu'est-ce que vous transportez là-dedans ?*

- *Vous savez ce que c'est, on en met le plus possible !*

Répondis-je, espérant qu'il pensait au ravitaillement. Dans le couloir, les voyageurs s'accrochaient aux barres des fenêtres. Maintenant, ils envahissaient le compartiment. Une femme me

masquait la vue, elle s'efforçait de tenir la barre du filet pour tenir en équilibre. Tant bien que mal, nous arrivons en gare du Mans. Nombre de voyageurs descendirent. Une place se libéra pour moi.

- *Vous ne vous asseyez pas, Madame ?* Dis-je à la femme debout devant moi

- *Je descends à Chartres !*

Je ne compris pas très bien pourquoi elle ne profitait pas de l'aubaine. Au même moment, un soldat allemand entra dans le compartiment (J'ai déjà raconté qu'en 1923, j'étais bonne à tout faire chez les Dargenlieu, un officier de carrière. Lorsqu'il fut envoyé dans la Ruhr pour empêcher la révolte des ouvriers allemands, je suivis la famille là-bas. Ce séjour me permit d'apprendre pas mal de phrases échangées entre les domestiques, de comprendre pas mal de mots allemands.)

- *Entschuldigen sie mich* (Excusez-moi) !

Le silence lui répondit.

- *Die Leitung ist Besetzt ?* (C'est occupé) demanda-t-il en désignant la place vide.

On sentait qu'il voulait se faire accepter. Cela faisait sans doute partie de son éducation militaire de soldat en occupation. Apparemment, personne ne comprenait l'allemand. Je le voyais à peine derrière la femme restée debout. Il sortit le « *Pariser Zeitung* » et se mit à le lire. On arriva en gare de Chartres, la femme masquant le soldat descendit. Soudain, je vis le visage du militaire en face de moi, je le connais, je l'ai vu souvent, je ne peux pas me tromper. Pas de doute, c'est un canonier de la DCA au dessus du passage à niveau de Vernouillet. Il continuait à lire tranquillement, des voyageurs étaient montés mais je regrettais la femme qui masquait ma vue. Un homme était debout dans le compartiment mais je n'allais pas lui dire « Mettez-vous devant moi ». Ça y est, l'Allemand a relevé la tête, je tourne la mienne vers le couloir, je risque un œil. Il regarde dans ma direction, je baisse la tête et regarde mes chaussures ;

- *Wie geht ihnen*, (Comment allez-vous) ?

Il m'a reconnue, je le regarde sans répondre. Tous les regards se tournent vers moi. Qu'est-ce que je fais ? Répondre en français :

- *Monsieur, je ne vous connais pas.*

- *Sie, sprechen wenig deutsch ?* (Vous parlez un peu l'allemand ?)

Il ne va pas me laisser tranquille, ça devient idiot.

- *Ja ! Ein wenig* (Oui, un peu)

De nouveau, les yeux se tournent vers moi. Qui est cette femme qui parle allemand ? Une souris grise ou tout simplement une Allemande qui se promène.

- *Sie, sind allein ?* (Vous êtes seule) ?

- *In familie* (Dans famille)

- *Herr, nicht hier ?* (Monsieur pas ici ?)

- *Mir weg* (Moi partie)

Il secoua la tête pour signifier sa désapprobation. Pour changer de sujet, je lui demandais des nouvelles de ses collègues.

- *Weg Russland* (Parti Russie)

- *Und ihr* (Et vous) ?

- *Mauer atlantique* (Mur atlantique)

Il y eut un moment de silence puis il ajouta :

- *Nicht gut la guerre.*

Il prononça la guerre en français, il avait tellement entendu dire par des Français et des Françaises : « pas bon la guerre » Je pensais à ce peuple, lorsque j'étais à Cologne en 1923, qui manifestait contre la vie chère et le rationnement et la situation où nous étions maintenant. Je voyais cette affichette du parti : « A chacun son Boche ». J'en avais un en face de moi et j'avais mon révolver dans ma veste. Les voyageurs autour ne faisaient plus attention à nous. L'un avait son nez dans son journal de collaborateur qui ne voulait pas dire son nom « Je suis partout ». Une femme tricotait : elle avait dû trouver de la laine. Le gouvernement français avait déjà fait la sale besogne. Toujours fidèle à leur classe, « Le Martin » et « L'Oeuvre » de Marcel Déat paraissaient toujours. Avant guerre, je tombais parfois sur « L'Oeuvre ». J'aimais bien les articles de Geneviève Tabouis ou de Kerillis dans « L'Epoque ». Pourtant c'étaient des journaux de droite, ils nous avertissaient assez bien de ce qui allait nous arriver. L'Allemand s'était remis à lire. Maintenant, il y avait « la France socialiste », « l'Effort », « le Petit parisien ». Encore un qui avait choisi son camp. Lu par la classe ouvrière, il était précieux pour la bande de faussaires, « Je suis partout » se vantait d'être le grand hebdomadaire politique et littéraire. J'étais perdue dans mes rêves, on arrivait à Paris, je me levais pour descendre.

- *Wollen sie as ich ihr hilfe* (Voulez-vous que je vous aide) ?

Ma valise était vraiment très lourde avec ces armes.

- *Das wolen gutes* (Je veux bien)

- *Sie sein schweren* (Elle est lourde)

- *Ja* (Oui) !

J'étais passée devant lui, je venais de réfléchir que j'étais dans une situation vraiment inattendue. Je jetais un œil derrière moi, il me suivait. Quoi de plus sûr qu'un Allemand qui transporte ma valise d'armes. Plus on s'approchait de la sortie, plus le nombre de voyageurs grossissait. Les flics sont toujours au même endroit, en haut des marches de cette vieille gare Montparnasse. L'Allemand me suit toujours, il faut dire que je

fais tout pour qu'il garde la valise. Ça y est, nous sommes passés !

- *Ich danke Ihnen sehr* (Je vous remercie)

- *Auf wiedersehen Frau* (Au revoir Madame)

Je le vis disparaître dans la foule, il fallait que je gagne le métro, ses escaliers, ses couloirs sans fin et surtout l'encombrement et le poids de la valise. Une jeune femme était assise sur le strapontin de la plate-forme. A mon approche, elle se leva, c'est là que j'aperçus son étoile jaune. Jusqu'ici, je n'en avais encore jamais vue. Ce fut un choc. Nous étions à peu près du même âge. J'en étais sûre, elle s'était levée parce qu'elle était juive.

- *Asseyez-vous, Madame !*

Il n'y a pas de raison, restez assise.

Elle resta debout à côté de moi, mon geste l'avait rassurée. J'avais glissé ma valise en bordure des fauteuils.

- *Il y a longtemps Madame que vous portez cette étoile ?*

- *Il y a un an*

Elle regardait autour d'elle avant de me répondre.

- *Qui vous a affublé de cette étoile ?*

- *Le commissariat du quartier*

- *En somme, sans la police française, vous seriez inconnue !*

La femme juive était arrivée à sa station et descendit. C'est alors qu'un homme en civil s'approcha de moi et me dit :

- *Vous avez eu de la patience Madame !*

Dans ma situation, le mieux était de me taire, l'homme repartit dans son coin en grommelant. Encore deux stations. Mon contact était bien là comme prévu.

- *Arlette ?*

- *Oui, Arlette.*

J'étais libérée de ma valise... Mission accomplie. Je pouvais regarder les gens sans crainte.

Tu n'as pas eu des problèmes pour le retour ?

Le retour à Nantes se fit sans problème. Dans le train, je m'endormis. Quelques jours plus tard, le colonel André nous réunit. J'eus droit à un « *Ça s'est bien passé, Arlette ? Je vous ai réuni pour un événement d'importance. Depuis avril 43, est formé le Conseil National de la Résistance (CNR) . Cet organisme a été créé pour unifier les différents mouve-*

ments de la Résistance. Il est présidé par Jean Moulin qui représente le général de Gaulle en France. Le CNR regroupe huit mouvements : des représentants des syndicats CGT et CFDT, des partis politiques engagés dans la résistance. Avec le Comité Français de Libération Nationale du général de Gaulle à Alger, nous avons pour tâche d'organiser des Comités départementaux. Une charte a été élaborée. Les principales options pour l'avenir sont :

- *indépendance politique et économique de la France,*

- *châtier les collaborateurs,*

Rétablissement du suffrage universel, libertés politiques, réformes économiques à travers la nationalisation des grands moyens de production, des banques, planification.

Sur le plan social :

- *création de la sécurité sociale pour tous*

- *congés payés pour tous les travailleurs*

- *Pour les colonies : affirmation des droits politiques, économiques et sociaux des populations coloniales.*

Chacun ressentait l'importance d'un tel programme, nous n'étions pas là pour rien. Jean Moulin, je connais, il était le préfet de mon département, l'Eure et Loir.

Que deviens-tu dans tout cela ?

- *Arlette, j'ai quelque chose à te dire !*

Le colonel André s'était éloigné du groupe, je le suivais.

- *On a besoin de toi à Rennes, ils t'attendent ; à mon avis, ce serait bien que tu partes demain !*

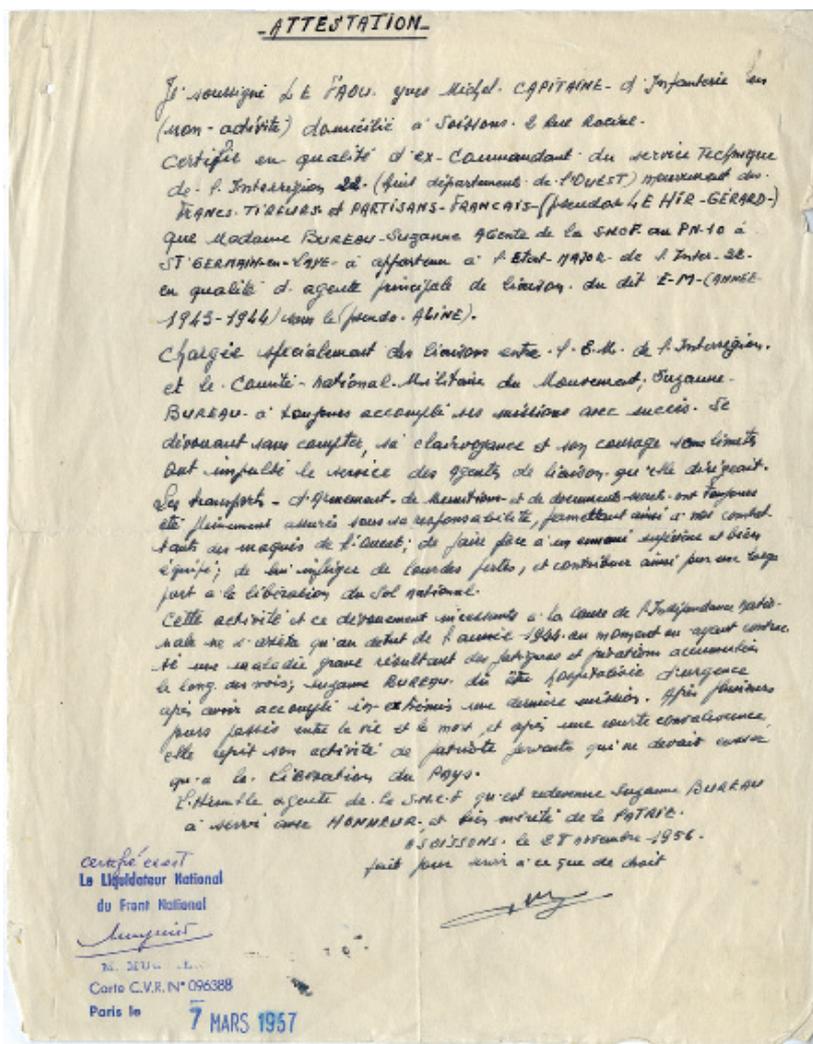
- *Demain, c'est à peine le temps de me préparer !*

Ce fut quand même un choc, je m'étais fait des relations, maintenant je connaissais le terrain dans le réseau de liaison : personne d'arrêté, c'était un bon point.

- *Rennes ! Répétais-je, étonnée*

- *Arlette, il ya deux raisons : la première, Rennes a besoin de toi pour organiser les femmes dans l'Inter-Bretagne qui est très vaste et les liaisons avec le Comité National FTPF à Paris. La deuxième, tu commences à être grillée dans le coin. Il est important pour nous tous, de changer d'air au bout d'un moment. Je n'ai pas eu le temps de faire mes adieux, certains ont dû me croire arrêtée.*

Ta période de résistante à Rennes : nom de code Aline



Attestation d'appartenance au mouvement des Francs-tireurs et partisans français (FTFP) signée Yves-Michel Le Faou, 7 mars 1957.

Au rendez-vous de Rennes, je fus accueillie par le Commandant Gérard Le Hir. En réalité, il s'agissait d'Yves-Michel Le Faou. Il faut bien comprendre que je ne sus la véritable identité de ces camarades que beaucoup plus tard. De même, il ne connaissait pas la mienne et ne cherchait pas à le savoir. J'étais Arlette. Bien entendu, il avait entendu parler de moi.

- *Mon Lieutenant !* me dit-il en souriant
- *A vos ordres, mon Commandant !*
- *A partir d'aujourd'hui, tu te nommeras Aline !* Il ne fût pas question de changer d'identité, donc pas de démarches administratives. Pour la société civile, j'étais toujours Jeanne-Marie Quilgars. A quelque chose près, il me répéta ce que le colonel André m'avait dit.
- *Tu appartiens désormais à l'Interrégional 22. Tu auras à diriger et à impulser le service des agents de liaison. Il s'agit de transport par tes agents et par toi, suivant ta décision, d'armement, munitions, documents secrets, cartes d'alimentation vers nos maquis. Tu superviseras huit départements de*

l'ouest. Tant sur la région n° 7 de Normandie que sur la Bretagne. Tu auras à te faire des relations, à fournir à la résistance des agents de liaison sûrs et courageux.. Tu auras à remettre debout un réseau qui a été éprouvé par les arrestations. Je n'ai pas à t'apprendre, tu vas te créer des amitiés nouvelles mais susciter aussi des trahisons. Il faudra déceler tout cela en temps.

Quelques jours plus tard, je rencontrais Raoul, c'était Auguste Delaune. Il n'y avait pas d'homme plus charmant, d'une gentillesse extrême. Grand sportif dans le civil, il continuait à s'entraîner lorsqu'il le pouvait. Certains lui reprochaient de ne pas prendre assez de précautions. Ce jour-là, je devais me rendre à Saint-Brieuc pour une rencontre. Je venais d'Auray, je voyais défiler les gares de Pontivy, Loudéac et soudain Quintin. C'est de cette gare que mon père partait pour gagner St-Brieuc et de là l'île Jersey pour effectuer entre autres l'arrachage des pommes de terre. Il partait de là également pour effectuer les binages en Beauce. C'était la gare la plus proche de Ploeu-sur-Lié où il était né.

A Rennes, comment cela s'est terminé ?

C'est au retour de cette mission que j'ai appris la triste nouvelle. Ils avaient arrêté Raoul et l'avaient fusillé. Raoul, Auguste Delaune, mon camarade, mon cher camarade, encore un de plus, combien va-t-il en rester ?

Rennes était mon dernier stage, je devins la remplaçante de Denise. Quand Denise Ginollin a été arrêtée, ils ont eu peur ; la liste s'allongeait et Denise arrêtée !

J'avais eu une explication avec Marcel Poireau, il avait une aventure avec une fille de la liaison, je lui avais dit le danger que cela représentait, il m'en a voulu, il m'a laissée dans le brouillard trois mois, j'étais perdue, isolée !

Je décidais de contacter Marcel Poireau, ce n'était pas normal qu'il m'abandonne comme ça. Je savais où le récupérer.

Il était, lui, le responsable du régional « Hommes ». Je savais que j'allais le trouver dans une maison ou dans l'autre. Je ne savais plus quoi faire, j'allais chez un copain puis chez un autre. Un jour, il arriva, il lui fallait des papiers spéciaux pour aller à la côte. Personne n'y allait, les Boches gardaient la côte dans leurs bunkers. Il me demanda de lui trouver ces papiers. En réalité, il

savait très bien que je ne pouvais le faire, c'était pour dire, je te donne quelque chose à faire. Une fois, il a été sérieusement ennuyé !

- *Est-ce que tu acceptes de faire une mission périlleuse ?* Me dit-il

- *Oui, bien sûr !*

- *Tu vas prendre le train pour Carnac, ensuite, tu vas prendre la route, tu rencontreras deux garçons.*

Il y avait un mot de passe ! Je ne me souviens plus lequel. Je rencontre deux gars sur la route, je leur donne le mot de passe. C'est là que j'ai connu Bergeon fils. Toute la famille Bergeon était dans la résistance, le père, la mère, le fils. Je connaissais le père qui se prénomrait Charles. Il me dit :

- *Il nous est arrivé un coup dur, Charles est mort ! On attendait un homme et c'est toi qui es là !*

- *Je ne sais pas pourquoi !*

C'est là que j'ai récupéré ces fameuses valises. Ils les ont cachées dans le bois. Le lendemain matin, ils me les ont ramenées en gare de Carnac. L'une des valises était énorme. C'est un monument cette valise ! En cours de route, elle s'est disloquée, j'ai eu l'idée d'aller voir des cheminots pour leur demander des cordes : *« J'ai une valise qui ne tient plus debout ! »* Je prenais le train de Carnac à Rennes. A Rennes, il y avait des copains qui m'attendaient.

C'est souvent que tu faisais ces transports ?

Pratiquement, tous les jours. Quand ce n'était pas à l'intérieur de la Bretagne, c'était Bretagne-Paris aller-retour. Tu sais, les places assises étaient chères avec tous les gens du marché noir qu'il y avait là-dedans..

Alors, tu faisais ton voyage debout ?

Tu te faisais esquinter avec les sacs à dos, tu sais, les sacs à dos avec plein de ferraille !

L'armature

Ils se faisaient de la place, tu recevais ça dans les côtes.

Tu avais des nouvelles de ton mari ?

Je le voyais très rarement, j'ai été neuf mois sans le voir. C'est une copine qui m'a dit :

- *C'est anormal que tu ne vois pas ton mari !*

- *On m'a défendu de le voir !*

- *Dis donc ! Ces petits rigolos, ceux qui te disent ça, je suis sûre que parmi eux il y en a qui voient leur femme.*

C'est à Rennes que j'ai vu James. J'arrive au train convenu. Il n'y était pas. Il n'avait pas pu prendre le train à Paris, tellement, il était plein. Il m'a raconté comment ça se passait. Les gens, lorsqu'ils montaient, poussaient la portière et la barricadaient avec leurs bagages pour ne pas que les autres montent. Il y avait un gendarme qui était dans la même situation que lui. Il avait sauté la balustrade du quai pour arriver là. Il avait beau être gendarme, personne n'ouvrait. A eux deux, à coup de pieds, ils ont quand même réussi à ouvrir.

Le transport devait être le plus gros problème ?

C'était mon rôle dans la résistance, le plus gros problème était quand même d'être arrêtée. Une autre fois, il fallait absolument que je passe. J'avais un rendez-vous à Paris. Il y avait des hommes qui attendaient sur le quai. Une vitre du train était ouverte. Je leur dis : *« Vous me faites la courte échelle ? »*. Ils me soulevèrent et je suis passée par le carreau ! Autrement, je ne pouvais pas monter, les gars rigolaient. A Rennes, je n'ai pas beaucoup couché chez les copains, ils étaient tellement bombardés, les gens portaient et louaient leurs chambres. Alors, je n'avais pas de mal à trouver une chambre.

Parles-moi un peu de ta vie à Rennes ?

Un jour, on était parti pour une tournée des maquis en Bretagne, pour leur porter des tracts, du tabac, des cartes de ravitaillement, des tickets. On était dans le train avec Michel qui remplaçait Delaune, mort de ses blessures et sous la torture en septembre 1943. Michel, hélas, ce n'était pas Auguste. Auguste Delaune, ça s'était un camarade ! Michel, je ne l'aimais pas beaucoup. Il avait créé qu'il fallait que je couche dans sa chambre. *« Parce que j'ai besoin de toi à tout instant. ! »* Disait-il. *« Le parti a donné des ordres. Tu ne dois pas savoir où je couche ! »* En vérité, il voulait que je sois sa boniche.

Tu as toujours appliqué ce principe ? Il n'y a qu'une seule fois. Delaune était encore de ce monde, où j'ai eu, non pas un mais deux copains à dormir avec moi. Ce jour-là, Auguste voulait me voir, il commence à me demander :

- *As-tu un grand lit ?*

- *Oui, pour une fois, j'ai un grand lit.*

- *J'ai deux gars-là, je ne sais pas où les coucher. Ce soir, tu ne peux pas m'en prendre un ? Lequel, tu choisis ?*
J'en ris encore. J'ai eu tout de suite un réflexe :
- *Je prends les deux !*

Dans ces deux-là, il y avait Michel. Heureusement, je ne l'ai pas pris tout seul. Cette nuit-là, c'est moi qui ai couché par terre !

Michel comment ? il s'appelait ton gars ?

Dumois, Michel Dumois. Il était de la Somme, il était divorcé et s'est marié à une institutrice. Je n'ai pas eu à lui dire ce que je pensais de lui, il a pris sa femme comme agent de liaison.

Qu'est-il devenu ? Michel est mort de sa belle mort mais l'autre gars qui était avec lui a été fusillé. Il y a des copains qu'on aime comme des frères et d'autres pour qui la sympathie ne passe pas.

Qu'est-ce que tu lui reprochais ?

Il était personnel. Lorsqu'on transportait du tabac, il commençait par se servir le premier. Il a manqué de me faire piquer. Les tickets venaient de la mairie de St-Malo et de St-Servan. On avait trois valises dont une, énorme. Alors, avec moi, j'avais pris une jeune copine (elle avait 18 ans et sortait d'usine, elle se prénomme Nadine). Heureusement que je lui dis dans le train :

«Nadine, on ne se connaît pas, si l'une ou l'autre est arrêtée, on ne se connaît pas, chacune se débrouille de son côté.»

Michel m'avait dit :

«Tu ne t'en fais pas, arrivée à Montparnasse, tu prends un porteur et tu le paies.»

Il y avait bien un porteur avec un wagonnet mais qui était accompagné d'un flic. 45 000 titres d'alimentation, je vois le danger, la poignée de la grosse valise qui casse ! Je me suis dit : « je suis obligée de la mettre sur le wagonnet » là où le flic surveillait.

- *Qui y a-t-il dans votre valise ?* me demande le flic. J'avais un vieux bon de transport qui avait été établi pour des haricots.

- *Il est périmé votre bon de transport ! Suivez-moi et prenez votre valise !*

Je ne peux pas la porter. Alors, il a pris la grosse valise et la met sur son épaule comme un fort des halles. Nadine, après avoir pris une valise dans le tas, était partie. Un voyageur vint vers moi affolé :

- *Madame, la jeune fille qui était avec vous s'est trompée, elle a pris ma valise !*

- *Mais Monsieur, cette jeune fille n'était pas avec moi. Regardez dans le tas, votre valise est certainement dedans.*

Nadine s'était cachée derrière un pilier.

- *J'ai tout vu*, me dit-elle plus tard.

Lorsque nous nous sommes revues, elle me dit :

- *Je me suis retrouvée sur les bords de la Seine lorsque je me suis aperçue que je m'étais trompée de valise. Je l'ai ouverte, il y avait du poulet, du beurre, du cochon. De dépit, j'ai tout jeté dans la Seine.*

Puis elle est retournée à Rennes et a dit à Michel que j'étais arrêtée. Elle n'avait pas vu la suite, elle en avait déduit que j'étais arrêtée.

Attention ! Quelqu'un arrêté, c'était quelqu'un susceptible de vendre les copains. Michel ne s'est quand même pas sauvé à ma vue.

- *Alors, tu n'es pas arrêtée,*

- *La preuve, je suis là !*

Comment s'est terminée ton affaire ?

Moi, j'étais toujours avec mes valises, le flic me dit :

- *Passez devant !*

- *Je ne sais pas où est votre commissariat !*

J'aurais bien voulu me sauver avec mes deux valises mais il y avait un barrage, des flics et une centaine de personnes qui faisaient la queue. Je m'empare de la deuxième valise et me sauve en courant, mes semelles de bois aux pieds. Le flic me suit, il gagne du terrain, je prends une décision, je lui jette ma valise dans les jambes. Il s'étale de tout son long sur la valise. A Montparnasse, il y avait deux escaliers pour descendre sur la place, un qui était éclairé et l'autre pas. Je m'enfile dans le non-éclairé, j'arrache le turban que j'avais sur la tête pour ne pas être reconnue. Je me disais : te voilà bien, quand tu vas voir Camphin, le patron. J'avais rendez-vous à deux heures avec lui, je n'étais pas fière du tout. Je me disais : « Comment vais-je lui expliquer cela ? » J'avais ma liaison à Paris, elle se nommait Aline également. On avait rendez-vous à la gare de Courbevoie. Lorsque j'arrivais auprès de Camphin, il était déjà prévenu par Aline.

- *C'est une perte énorme pour les camarades mais j'aime mieux encore ça, plutôt que tu te sois fait arrêter !* J'étais soulagé d'entendre cela.

- *Mais pourquoi t'ont-ils donné tout ça en une seule fois ? Ils auraient pu faire plusieurs voyages.*

C'était bien net, Michel s'était débarrassé. J'étais catastrophée à l'idée de tous les gars qui attendaient les cartes de pain pour manger. Le lendemain, les journaux affichaient de gros titres : « Les terroristes à l'ouvrage, 45 000 titres d'alimentation découverts à Paris dans des valises ». Ils avaient écrit que j'avais été arrêtée, c'était faux.

Qui as-tu connu d'autre ?

J'ai eu André Berjon, alias Auguste Aubert du Mans de mai à septembre 1943, commandant militaire FTPF en Bretagne. Tout jeune, il avait 22 ans. Il a continué l'armée, il a fait la guerre d'Algérie. Maintenant, il est lieutenant colonel. La classe 42 était pourchassée par les flics français. Un jour, il était poursuivi, il se sauvait avec son vélo, l'un des flics lui tire dessus, il est touché au bras. Le flic se penche sur lui. Berjon sort son revolver et le tue. Du beau travail !

d'un camp de prisonnier avec Pierre Georges, le fameux colonel Fabien qui tua un officier allemand le 21 août 1941.

Tu gardais secrète, ta planque ?

Un jour, Michel m'amène une copine malade, j'étais en colère.

- *Comment as-tu eu ma planque ?* Ma parole, il avait dû me suivre un jour. Pas de réponse ; je couche la fille sur le divan qui se trouvait là. Elle avait tellement froid qu'elle est venue se coucher avec moi. Elle claquait des dents. J'entendais ses boyaux qui criaient.

- *Dis donc, toi, tu n'as pas mangé ?*

- *Non, je n'ai pas mangé !*

- *Tu ne pouvais pas le dire ?*

J'avais justement des œufs ce jour-là.

Tu as toujours eu la responsabilité des femmes ?

Dans cette période, j'avais quitté les femmes. J'étais entrée aux FTPF et ils m'ont gardée. J'aime beaucoup travailler avec les FTP.

C'était à quelle date ?

En avril 1943

Tu n'avais pas peur d'être suivie ?

Une fois, j'ai eu peur d'être suivie. Il était plus prudent de ne pas arriver à la gare Montparnasse directement. Je descendais à Sèvres pour prendre une banlieue. Ce jour-là, j'allais à Argenteuil, je gagne Sèvres-rive-droite après être descendue rive gauche. Je suis arrivée à le perdre.

Je voyais une personne me regarder, j'allais rejoindre Camphin, mon patron. Une autre fois, je descendais à Versailles, j'avais deux valises. Cinq ou six arrivent sur le quai, il y avait une valise cachée au pied d'un chariot. Un des flics se dirige vers moi.

- *C'est à vous cette valise ?*

- *Non ce n'est pas à moi*

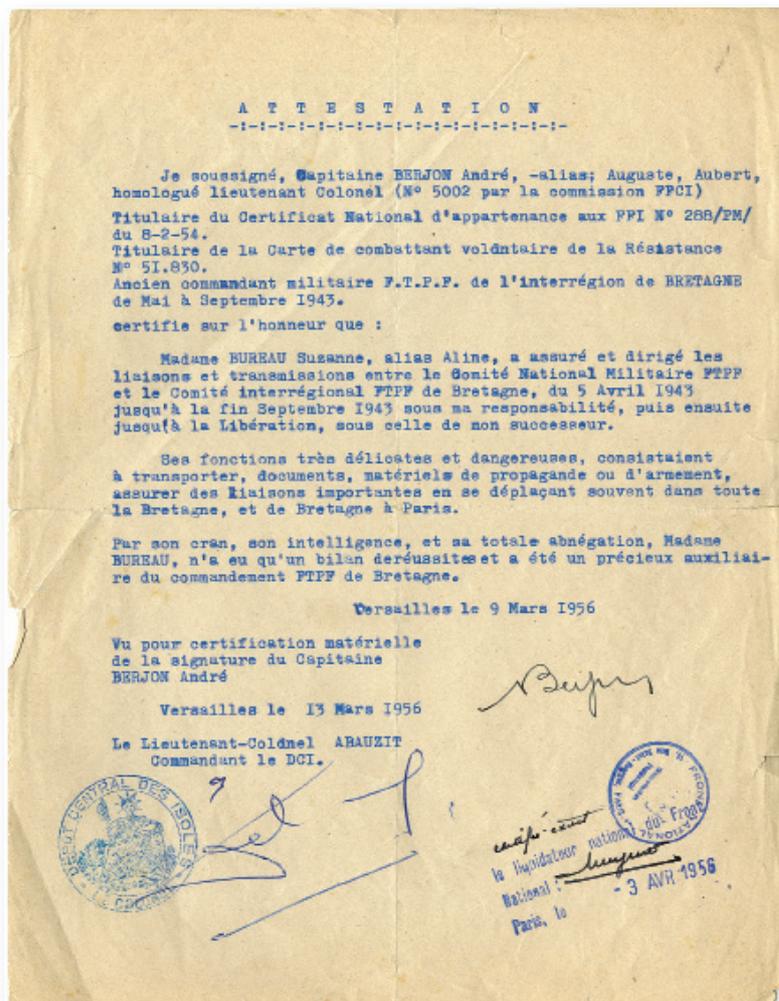
- *Qu'est-ce que vous avez dans vos valises ?*

- *Des chaussures à semelles de bois*

- *Des chaussures, à notre époque, c'est intéressant.*

- *Vous savez, ce sont des semelles de bois.*

Heureusement, il ne m'a pas fait ouvrir, c'était du tabac.



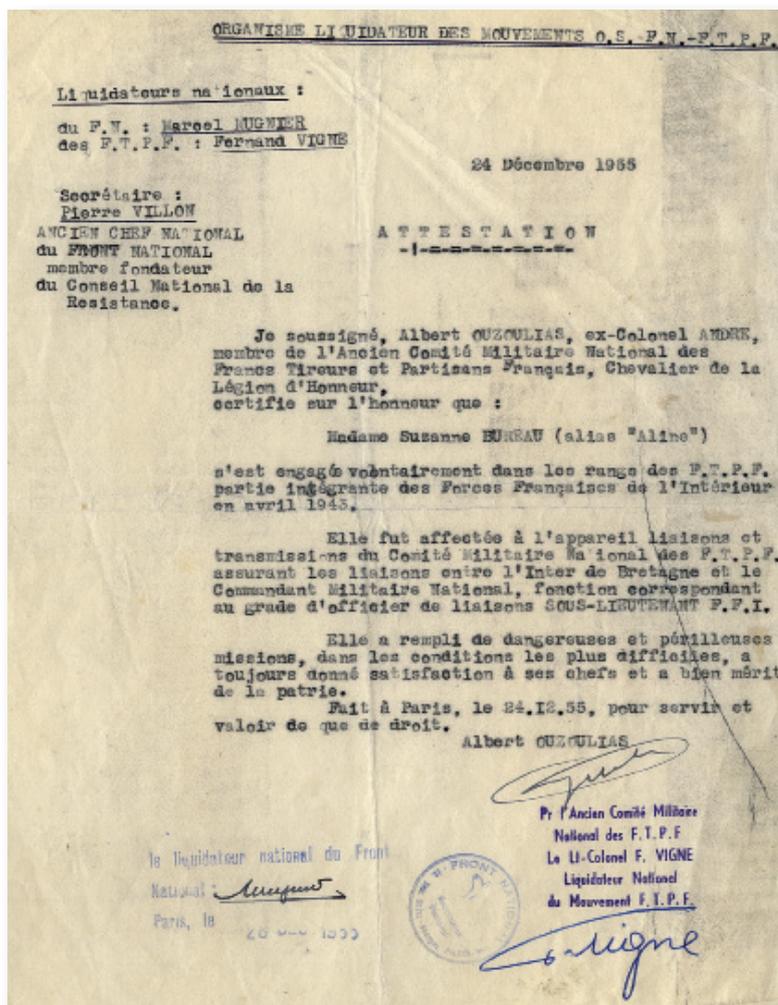
Attestation de résistance de Suzanne Bureau délivrée par le Capitaine André Berjon, 19 avril 1972.

Vous aviez des grades ?

Oui, nous avions des grades. J'ai été nommé sous-lieutenant en avril 1943 par René Camphin alias, colonel Baudoin. Le commandant du service technique de l'inter-région de Bretagne, n° 22 (8 départements de l'Ouest), c'était le capitaine d'infanterie Yves-Michel Le Faou alias, Gérard Le Hir.

C'était en quelle année ?

Dans les années 43-44. J'ai également été avec Ouzoulias alias le colonel André. Il s'était évadé



Attestation de participation à la Résistance de Suzanne Bureau délivrée par Albert Ouzoulias, 24 décembre 1955.

Tu m'avais vaguement parlé d'une histoire à Rennes ?

Oui, une histoire, toujours à Rennes, j'attendais l'heure du rendez-vous, je n'étais jamais en retard, pas en avance non plus. Parce qu'il ne fallait pas faire les cent pas dans le parc. Je n'étais pas à l'heure, alors je vais m'asseoir dans le parc. Je lisais un bouquin. Un type vient s'asseoir près de moi. Il sentait le flic à plein nez, avec de grandes godasses, le portrait du flic quoi, il ne pouvait pas passer inaperçu. Au bout d'un moment, il me dit :

- *Tiens ! On arrête quelqu'un !*
- Je ne bouge pas, je continue à lire.
- *Lorsqu'on arrête quelqu'un, qu'est-ce qu'on en fait ?*
- *Qu'est-ce qu'on en fait ? Je n'en sais rien. On l'emmène au commissariat de police, sans doute.*
- *Où est-il le commissariat de police ?*
- *Je l'ignore complètement !*
- *Alors, vous n'êtes pas d'ici ?*
- *Non !*
- *D'où êtes-vous ?*
- *Je suis de Paris, Monsieur !*

Ma fois, il m'a foutu la paix, j'ai continué à lire mon livre. C'est lui qui est parti le premier. J'ai attendu qu'il fiche le camp. Mon rendez-vous était à la poste. Je me disais en moi-même, tu peux toujours y aller, il y a longtemps que je t'ai démasqué.

Avant la libération, que s'est-il passé ?

Avant la libération de Paris, je devais descendre travailler avec Camphin. La copine qui devait travailler avec moi s'est fait arrêter. Lorsqu'un rendez-vous était manqué nous devions revenir à trois fois. Si la troisième fois, le contact n'était toujours pas là, c'était signe qu'il était arrêté. Il fallait prévenir tous les camarades pour qu'ils changent de planque. Effectivement, il était arrivé quelque chose. Elle m'avait dit :

- *J'ai une boîte à lettres à tel endroit. S'il m'arrive quelque chose, tu iras voir s'il y a quelque chose pour moi dans cette boîte.* Il y avait quelque chose.
- Il était question de moi. Camphin lui avait écrit : A ton prochain voyage, tu amènes Arlette à l'endroit que tu sais !
- Arlette, c'était moi !

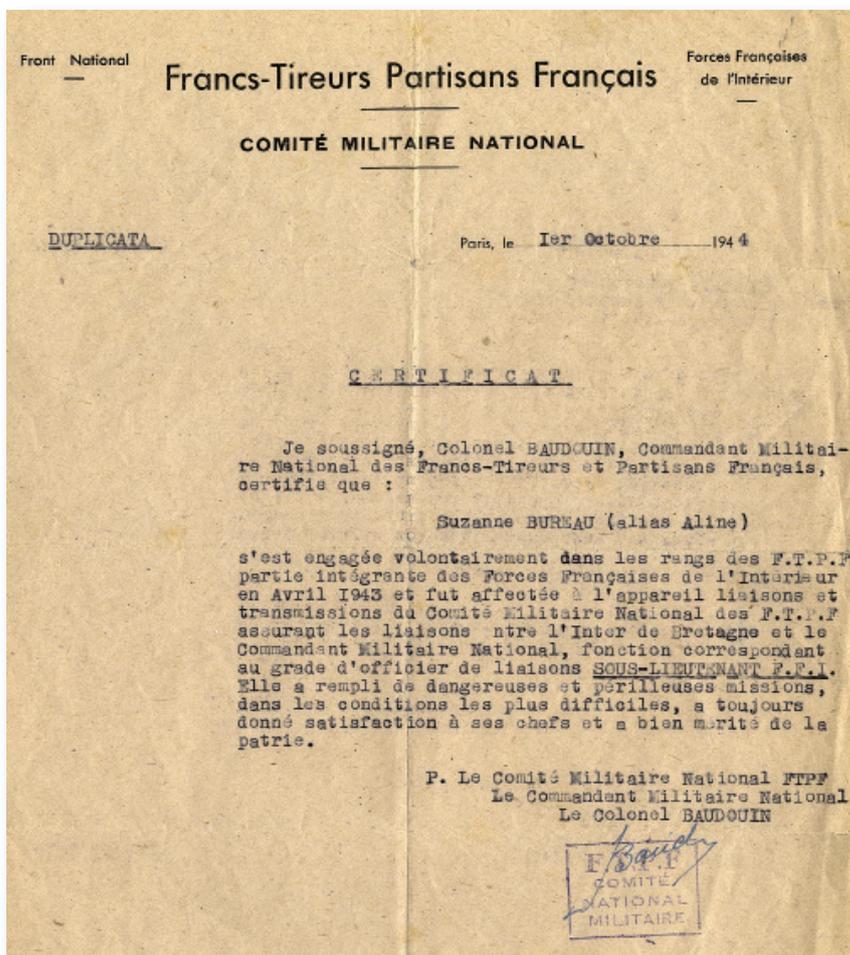
Tu as quand même revu Camphin ?

En coup de vent ; Camphin était un type formidable ! J'aurais aimé travaillé avec lui. Il était député communiste du Pas-de-Calais. Après guerre, il est mort asphyxié dans sa chambre. **Comment ça ?** Comme député, il avait droit à une chambre à Paris, il possédait un chauffage au gaz défectueux. Une nuit, il est mort !

Tu es tombée malade !

Je suis tombée malade gravement, une pleurésie. Je disais à Michel :

- *Ça ne va pas, il faut que je consulte un médecin.*
- *Je vais te donner l'adresse d'un médecin qui soigne les résistants.*
- Cette adresse, il ne me la donnait pas et moi j'avais toujours mal. C'était curieux, tout en étant malade, j'avais envie de manger.
- *Michel, si tu ne me donnes pas l'adresse de ton toubib, je vais en voir un autre !*
- Enfin, il me donne l'adresse et m'attend dans la salle du médecin qui me dit :
- *Pourquoi n'êtes-vous pas venue plus tôt me voir ?*
- Vous savez que vous avez une pleurésie ?*
- *Cela m'étonne, je n'ai pas de fièvre.*
- *Vous prenez votre fièvre ?*



Certificat d'appartenance au mouvement des Francs-tireurs et partisans français (FTFP), 1^{er} octobre 1944.

- Non, je n'ai pas de thermomètre.
- Vous avez certainement plus d'un litre d'eau dans les poumons.
- Alors Docteur, il faudra que je revienne vous voir ?
- Il n'en est pas question, vous allez vous coucher et c'est moi qui viendrai vous soigner.
- Docteur, je n'ai pas de chez-moi et je dois être à Paris ce soir !
- Il n'en est pas question, vous ne vous rendez pas compte !
- Mais il le faut Docteur !
- Moi, je vous dis que si vous allez à Paris, vous tombez sur le trottoir, on vous ramasse et on vous emmène où ?

Je commence à comprendre que je suis malade.

- Dans un rayon de 25 km je peux vous soigner mais je ne peux pas aller plus loin : je n'ai pas d'essence.

Je descends l'escalier et je raconte à Michel.

Qu'est-ce que je vais devenir ? J'ai deux mois d'arrêt et il faut que je me couche !

- A Paris, on a des hôpitaux où ils vont s'occuper de toi !

Paris ! Il veut peut-être se débarrasser de moi ? Je me traîne à Paris quand même, je suis de plus en plus fatiguée. Si je n'allais pas à Paris, la liaison était perdue. Je raconte ça à Camphin. Aline, sa secrétaire me dit :

- Je ne peux m'occuper de toi qu'à 23 heures ce soir. Tu m'attendras à la gare d'Argenteuil

Elle m'emmène chez une copine qui n'avait qu'un seul lit. Je prends ma fièvre : 41°. Aline va chercher une doctresse : c'est le Dr Vaugin qui est venu me soigner. Je suis allée aux WC, je suis restée dessus. Le Dr Vaugin travaillait dans une clinique à côté de la gare banlieue « Ouest ceinture ». C'était la clinique Vercingétorix où on opérât les tumeurs.

Moi, je n'avais pas de tumeur mais elle décida sa directrice à me prendre. Cette clinique n'était pas du tout adaptée pour soigner ma maladie. En arrivant, je vis écrit au fronton : « Hôpital privé de chirurgie et d'obstétrique » ; fondé en 1899 par le Docteur Camille Landais ; 219, rue Vercingétorix ; Paris - Téléphone : Vaugirard 17-54

J'avais juste sur moi ma fausse carte d'identité au nom de Jeanne-Marie Quilgars. Pas de

carte d'alimentation, pas de tickets ni d'assurance sociale. Je vais vous installer chambre 20, vous vous allongez tout de suite ! Je me déshabillais et m'enfonçais dans les draps. Combien de temps ai-je dormi ? Je ne vis pas Aline sortir. Un enfant qui pleurait me réveilla. Je souffrais terriblement des côtes. Je me suis mise à tousser, d'une toux sèche qui me raclait la gorge. Vous allez passer une radio, installez-vous dans le fauteuil roulant ! L'infirmière me mit une couverture sur les épaules, j'étais gelée. Au retour, je retrouvais mon lit avec plaisir. Une fois dans ma chambre, l'infirmière me posa la question fatidique :

Vous avez vos papiers ?

Je lui tendis ma fausse carte.

- Vous êtes ménagère, née le 4 février 1905 au Merzer, Côtes-du-Nord, vous êtes Française. Votre domicile est Plouezec. Je ne comprends pas très bien pourquoi n'avez-vous pas été à Rennes ?

J'ai de la famille à Paris.

- Vous avez votre carte d'alimentation ?
- On va me l'apporter
- Votre carte d'assurance sociale ?

Elle me fatiguait avec ses questions. Je grelottais, on était mi-janvier 1944, il faisait environ 10°

dans la pièce, là comme ailleurs, il y avait pénurie de chauffage.

- Il va falloir que vous mangiez un peu, voilà deux jours que vous dormez !

- Je n'ai pas faim, je suis fatiguée !

- Au moins, prenez de la soupe !

Elle mit une assiettée de soupe devant moi. J'entendis un train qui s'arrêtait à la gare d'Ouest- Ceinture, ça me fit plaisir d'entendre le train freiner. Madame Vaugin vint me voir :

- Votre radio marque une obscurité de la partie inférieure hémithorax, le sinus costo-diaphragmatique.

Vous avez du liquide dans les poumons !

Je ne pensais qu'à dormir, je rêvais que j'étais à Vernouillet, j'étendais du linge sur le fil que James m'avait installé en haut du talus. Gérard courait derrière Jacques et lui lançait des pierres. J'en reçus une sur le côté, je criais, je me réveillais sous la douleur, mon mal était réel.

Un homme était devant moi, bien tenu.

- Bonjour, Madame, je suis le comptable, je viens pour vos papiers.

Je voyais mon interlocuteur dans un brouillard

- Je n'ai toujours rien

- Pourquoi n'avez-vous pas vos papiers ?

- Vous n'êtes pas juive ?

- Non, je suis catholique

- Alors vous devriez avoir vos papiers !

- La patronne ne m'a pas déclarée, ce n'est pas obligatoire, vous savez !

- Votre carte d'alimentation, c'est obligatoire, si vous voulez que l'on vous donne à manger il vous faut des tickets et de l'argent.

Je fus sauvée par l'arrivée de la doctoresse qui, elle, savait qui j'étais !

- Vous n'avez jamais eu de typhoïde, de pneumonie ?

- Non !

- On vous a retiré 2 litres de liquide, - vous devez vous sentir mieux ?

- Oui mais je suis fatiguée

- Il faut vous efforcer à manger sinon vous n'allez pas tenir.

J'entendais le train qui montait ou descendait vers Montparnasse.

- M^{me} Quilgars, vous avez une visite !

Je reconnus Aline.

- Si tu savais comme je suis contente de te voir !

- Je t'ai apporté ta carte d'alimentation et des planches de tickets ainsi que de l'argent, je mets tout cela sous ton oreiller. Comment va ta santé ?

- Je suis fatiguée, hier ils m'ont fait une ponction, ils m'ont retiré du liquide.

- Tu as le bonjour de Raoul, il te souhaite une meilleure santé

- Tu lui transmettras mes amitiés

- Tu nous as fait peur !

- Quelles nouvelles ?

- J'en ai deux : les forces combattantes sont unies dans les Forces Françaises de l'Intérieur, les FFI. La deuxième, l'AS, l'armée secrète des gaullistes plus les FTPF sont sous le commandement unique du Général Koenig. Par contre, une mauvaise nouvelle : ils ont détruit le maquis des Glières.

- Je reviendrai te voir.

Elle avait dû voir que j'étais fatiguée.

- Il faudrait avertir ton mari !

Je lui donnais une enveloppe cachetée pour joindre James. Il n'y a que Camphin qui a le droit de savoir ton adresse officielle. Ils m'avaient donné une chance sur cent de vivre. James est venu me voir. Il a eu du mal à me reconnaître, il fut frappé par ma maigreur. Je ne mangeais plus depuis plusieurs jours. La directrice l'avait demandé de suite. Je ne sus la vérité que plus tard. En réalité, la doctoresse me croyait perdue. J'étais dans l'impossibilité de comprendre les mots. Le pauvre James partit comme il était venu ; il venait d'apprendre qu'il allait perdre sa femme !

- Vous n'avez pas encore mangé ?

Le mois de février est entamé. Il gèle dehors et il fait froid dans la chambre. Que font les copains actuellement, j'avais hâte de revoir Aline. Elle était sur Paris, c'était tout à fait différent pour les liaisons, le matériel, les renseignements. Dire que je devrais être avec Camphin, quel brave type, ça me regonflait d'avoir de ses nouvelles. J'aperçus une silhouette, Aline entra dans la salle où se trouvaient les lits.

- Comment ça va ?

- J'ai du liquide qui est revenu dans les poumons

- Tu es plus fatiguée que l'autre jour !

- Quelles sont les nouvelles ?

- Le groupe Manouchian a été exécuté au Mont Valérien, tu verrais, les murs de Paris sont recouverts de grandes affiches rouges qui les dénoncent comme terroristes, 23 d'entre eux viennent d'être fusillés.

J'ai aussi une autre nouvelle plus joyeuse: le général de Gaulle vient de signer une ordonnance octroyant le droit de vote aux femmes. Voici un extrait du projet de constitution : « sont électrices aux assemblées nationales : les Françaises âgées de vingt et un ans, jouissant de leurs droits civils et politiques. »

- Enfin ! Quand je pense qu'on n'a pas trouvé le moyen de donner le droit de vote aux femmes au moment du Front populaire ! dis-je

- Je reviendrai te voir dans un mois. Tu as de quoi gagner le mois de mars. Soigne-toi bien, les Russes ont repris l'avantage.

- *M^{me} Quilgars, je vais vous faire une ponction.*

J'avais toujours cette douleur sur le côté. Je regardais par la fenêtre, les bourgeons commençaient à sortir sur les branches des arbres. Je pensais : « je sortirai pour les beaux jours. »

- *M^{me} Quilgars, le liquide de votre épanchement est limpide ! Avez-vous toujours cette sensation de frottement lorsque vous respirez ?*

- *Un peu moins.*

- *Vous devriez commencer à reprendre des forces !*

Je ne me sers plus de mon fauteuil. Si seulement je pouvais sortir un peu...

- *La directrice vous demande !* dit l'infirmière

Que pouvait-elle bien me vouloir,

- *Bonjour, M^{me} Quilgars, je sais que ce n'est pas votre vrai nom ! Je pense qu'il y a un M. Quilgars quelque part ? Je voudrais bien le voir. Il n'est pas question que vous retourniez à votre domicile. Je dois voir votre mari.*

- *Je vous avouerai, que jusqu'ici, je n'y ai pas pensé !*

- *Il n'est pas question que vous repreniez votre vie clandestine !*

Cela me gêne beaucoup mais il faut être réaliste !

- *Vous avez un moyen pour toucher votre mari ?*

- *Ce n'est pas simple mais je vais essayer.*

Je me décidais d'écrire à James en passant par le camarade Debardat, pour le rassurer et lui dire qu'il vienne me voir, sans autres précisions. J'avais besoin de sa présence, je n'étais plus prise dans cette vie mouvementée, je pensais à James, je pensais aux enfants. Je n'oubliais pas pour autant les nombreux camarades, en particulier, ceux qui y étaient restés : depuis Semard de notre fédération des cheminots en passant par Bessière, Poulmarch de Vernouillet-Dreux. Le soleil de mai éclairait la chambre. Des bombes qui éclairaient au loin me sortirent de ma somnolence. C'est La Chapelle ! dit l'infirmière en passant.

J'ai été quatre longs mois à la clinique Vercingétorix, Ils m'ont demandé de me trouver un lieu de convalescence.

Je m'en suis sortie mais, quelques années plus tard, cela a tourné en tuberculose. Les médecins étaient formels ; ça venait de ma pleurésie.

Quand ils ont bombardé « La Chapelle », j'étais à la clinique Vercingétorix. Les murs tremblaient ; pourtant La Chapelle, c'était plus près de Montparnasse que de Ouest-Ceinture. Je n'y comprends rien du tout, avec ma fièvre en Bretagne, je me traînais malgré tout et quand je suis partie pour Paris, les copains m'ont payé le restaurant avec une bonne bouteille. J'ai mangé et j'ai bu comme si de rien n'était.

Comment Michel t'a remplacé ?

Il a pris sa femme pour me remplacer. Elle a été tuée par un tir allemand à la libération de Paris.

Denise Ginollin, tu as eu de ses nouvelles ?

Elle est revenue de déportation mais elle en est revenue cardiaque et en est morte.

Que sont devenus les Francs-Tireurs ?

Certains, comme moi, sont rentrés dans leurs foyers. D'autres ont vu leur titre de résistants homologués dans l'armée mais certains, comme Le Faou, ont vu leurs titres de combattants refusés par l'armée. Nombreux sont ceux qui ont été déportés ou fusillés. Moi, j'ai toujours su que je m'en sortais, pas mal abîmée, mais j'en suis sortie vivante.

Heureusement qu'ils t'ont trouvé cette clinique ! James, il est venu te chercher à la clinique ?

«Moi, j'ai toujours su que je m'en sortais, pas mal abîmée, mais j'en suis sortie vivante».

Il arriva à la fin du mois de mai. Il est descendu à Versailles, a pris un autre train de banlieue, est descendu à Clamart, est monté dans le train suivant, est descendu à Sèvres et a enfin pris un train pour Ouest-Ceinture.

- *Bonnet aurait eu du mal à me suivre !* dit-il

- *J'ai déjà préparé ma valise, elle n'est pas très lourde*

- *Autant que l'on parte tout de suite ?*

- *Attends, la directrice veut te voir !*

C'est dans de meilleures conditions que la dernière fois. Il faut que je règle ma dernière facture au comptable.

- *Il ne fait pas bon être malade !* dit James.

Quatre mois et demi de ma vie pour me soigner de cette pleurésie mais comment avais-je pu attraper ça ? La vie infernale que je menais sans doute. Je fis mes adieux au personnel et remerciais sincèrement la doctoresse et la directrice. Je me permis de les embrasser, je leur devais beaucoup. J'avais mon mari, James à mes côtés, j'eus une envie folle de l'embrasser !

- *Dis donc, ça va mieux toi !*

- *Oui, la vie est belle !*

Je franchis la grande porte, une bouffée d'air frais me fouetta le visage. J'étais comme saoulé d'air pur. Un train de banlieue passa sans s'arrê-

ter. Je me retournais une dernière fois pour voir au fronton : « Hôpital privé de chirurgie et d'obstétrique Vercingétorix. »

Pour ta convalescence ?

Je pensai aux Brouard, à sa femme Lucienne. C'était la sœur de Paul Chevallier, mon beau-frère. Elle ressemblait physiquement à Paul. Nous nous étions connus lorsqu'ils étaient fermiers à Levesville, le hameau au-dessus du passage à niveau de Saulnières. Depuis, ils avaient choisi d'être herbagers dans le Perche, à La Madeleine Bouvet, à côté de La Loupe. Ils avaient deux enfants : un garçon Robert (Paul, mon beau-frère, nous avait dit qu'il était contrôleur de train aux chemins de fer) et une fille, Denise, plus jeune, était à la ferme avec sa mère. Je vais leur écrire, pensais-je.

Qu'est-ce qu'ils vont être étonnés lorsqu'ils vont apprendre que je suis dans la clandestinité. Non ! Je ne vais pas leur écrire, je vais les surprendre. Ils sont peut-être pétainistes, non je ne crois pas. A Levesville, Brouard n'avait pas tellement d'opinion, c'était un brave homme de la terre, bon vivant. Dans le fond, on n'a jamais tellement parlé politique. Il tenait une petite ferme dans le Perche avec sa femme et sa fille. C'était de braves gens ; déjà, ils cachaient des réfractaires au STO. Là-bas, rapidement, j'ai pris des kilos à tel point que j'en avais honte. Je pensais : quand je vais revenir à Vernouillet les gens ne vont jamais croire que j'étais dans la résistance.

Tu as pris le train ?

La gare d'Ouest-Ceinture n'était pas loin.

- *Il faut que l'on gagne Montparnasse !* dit James

Un train s'arrêtait dans un bruit agaçant de freins métalliques. Cinq minutes après nous étions à Montparnasse. Maintenant, il faut gagner la gare du Maine. Nous commençons à entamer le parcours le long du quai lorsqu'un fenwick s'arrêta à notre hauteur. Le conducteur nous devisagea sans dire un mot puis soudain :

- *Mais c'est bien Suzanne que je vois ?*

Je reconnais vaguement son visage sans pouvoir y mettre un nom.

- *Ca fait un moment que je t'aie vue. J'avais du mal à te reconnaître depuis qu'ils ont supprimé les délégations.*

C'était ça, on s'était connus en délégation.

- *Vous allez au Maine ?*

- *Oui !*

- *Montez donc dans le dernier wagonnet et asseyez-vous sur les valises !*

Je pensais : quelle aubaine, j'aurais eu du mal à gagner la gare du Maine. Quelle idée d'avoir construit deux gares aussi éloignées l'une de l'autre. Il n'a pas été sans voir que j'avais maigri, le copain n'ose pas me le dire.

- *Tu nous as rendu un fier service, j'ai été malade et je suis très fatiguée.*

Je n'allais pas lui raconter toute mon odyssée ! Pensai-je

- *Je me disais aussi, j'avais du mal à te reconnaître !*

- *J'ai fait une pleurésie*

- *Ah, je comprends. A un de ces jours ; Mon train est en partance !*

Je suis incapable de lui mettre un nom

- *Je suis sûr que, lui aussi, ne se souvient que de ton prénom !* dit James.

- *C'est mieux que moi, même son prénom, je ne me souviens pas.*

Il y avait encore une demi-heure à attendre pour La Loupe Nous avons préféré monter dans le train tout de suite. J'étais moins à la vue des passants. Il y avait toujours autant de monde. Maintenant, j'avais hâte d'arriver en province.

Dire que j'ai fait ce trajet de nombreuses fois avec mes grosses valises ! Pensai-je. Le paysage se déroulait maintenant devant la fenêtre de la voiture de voyageurs. On avait quitté la banlieue avec ses pavillons côte à côte, maintenant, on parcourait la Beauce. Le blé en herbe s'étendait à l'infini.. Que c'était reposant de voir de la verdure ! Le premier arrêt fut Chartres. J'aperçus la cathédrale que j'avais si souvent admirée depuis le passage à niveau de ma mère à La Butte aux clercs.

James était inquiet, il n'était pas d'accord que j'arrive comme ça sans prévenir ! Était-ce prudent que je donne mon adresse pour qu'ils me répondent ?

- *Il ne s'agit pas d'une simple visite de compagnie !*

- *Tu t'entends bien avec Edouard,*

- *Ce n'est pas une raison !*

Nous fûmes étonnés d'être déjà arrivés à La Loupe.

Il y a combien pour gagner La Madeleine Bouvet ? demandons-nous au chef de gare

- *Environ Treize kilomètres !*

- *Ce n'est pas la porte à côté*

- *Sans vouloir être curieux, vous allez chez qui ?*

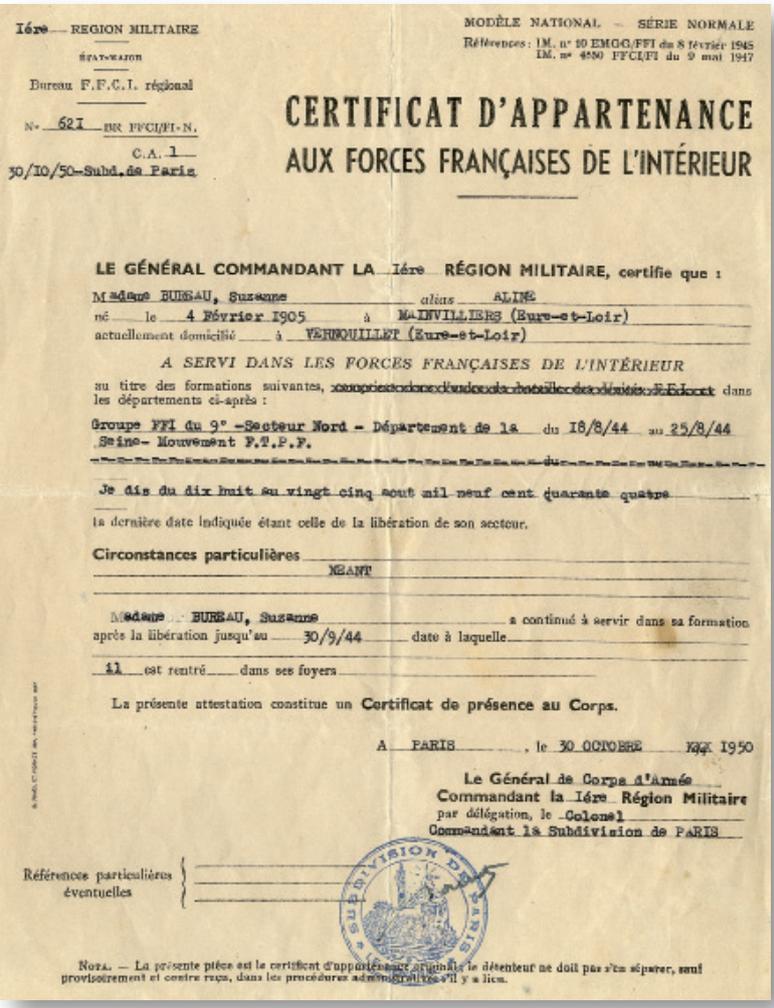
- *Chez Edouard Brouard, le fermier !*

- *Je connais, son fils est cheminot, vous pouvez téléphoner, l'épicerie, à côté de chez eux, a le téléphone : ils iront les chercher.*

Le relais marcha très bien. Deux heures plus tard, Edouard était là avec sa charrette.

- *Alors, vous partez en exode ?*

Il était à peine étonné. La jument partit au galop.



**Ton retour au travail ?
Au retour, tu as repris ton
travail de garde-barrières ?**

Oui, je suis redevenue garde-barrières de 4^e classe, la dernière.

**Garde-barrières-sous lieutenant,
ça t'a donné quelque chose
d'avoir ce grade ?**

Mon grade militaire a été homologué le 15 novembre 1944. Des années plus tard, les copains de l'ANCAC (Association Nationale des Cheminots Anciens Combattants) m'ont obtenu le droit de voyager en première classe.

J'étais à la retraite, retirée dans un hameau de mon village, Senarmont près de Bailleau-L'Évêque, à neuf kilomètres de Chartres. La ligne Dreux-Chartres avait été fermée aux trains voyageurs. Un car avait été mis à la place. Le conducteur riait bien lorsque je lui présentais ma carte de 1^{re} classe.

Certificat d'appartenance aux Forces françaises de l'intérieur (FFI), 30 octobre 1950.

Dis donc, Suzanne, tu as maigri ?

Je pris mon courage à deux mains et lui racontais toute mon histoire depuis le 22 avril 1942.

- *Ah, ben alors,* répétait Edouard à chaque anecdote. Lors que nous arrivâmes à la ferme, j'avais à peu près tout dit. Quelle fut la surprise de Lucienne de nous voir arriver. Edouard tutoyait tout le monde mais Lucienne vouvoyait. Si j'ai bien compris, j'ai deux pensionnaires de plus ? Dit-elle après qu'Edouard lui ait résumé la situation.

- *Que moi ! James retourne au travail.*
- *C'est malheureux, j'avais de quoi l'occuper. Tu ne seras pas seule, j'ai deux STO. Les gendarmes ne t'emmerdent pas trop ?*
- *Jusqu'ici, pas trop !*

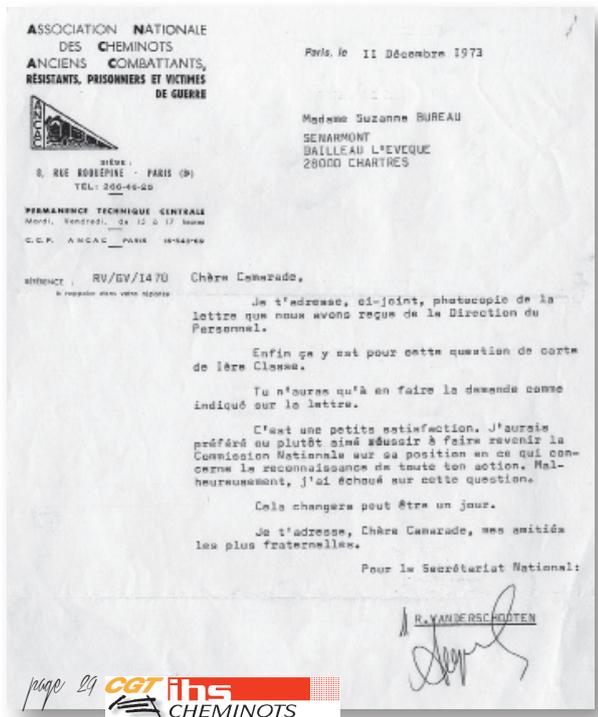
James repartit le lendemain matin, il avait fallu la camaraderie de son chef pour lui fournir du temps clandestin.

Et à la Libération ?

La Libération, tu me demandes ? Je regrette de ne pas avoir vécu la libération de Paris à cause de cette sacrée maladie qui m'a tenue hors du combat. Je suis restée à la disposition de mes chefs FTPF jusqu'au 20 septembre 1944.

Et pour ta retraite ?

Rien de plus. J'étais, de par mon poste de garde-barrières, au minimum de retraite, mais attention, pas au minimum des autres cheminots. Un minimum encore plus minimum comme disait Coluche. Tout ça était d'une confusion extrême, ils n'ont pas voulu reconnaître mon entrée dans la résistance lorsque je leur avais échappé en sautant par la fenêtre le 22 avril 1942, et encore je ne leur parlais pas des distributions de tracts, des réunions clandestines à la maisonnette depuis 1941.



Lettre de René Vanderschooten pour le Secrétariat national de l'ANCAC à Suzanne Bureau concernant sa carte de 1^{re} classe, 11 décembre 1973.

C'est incroyable ça !

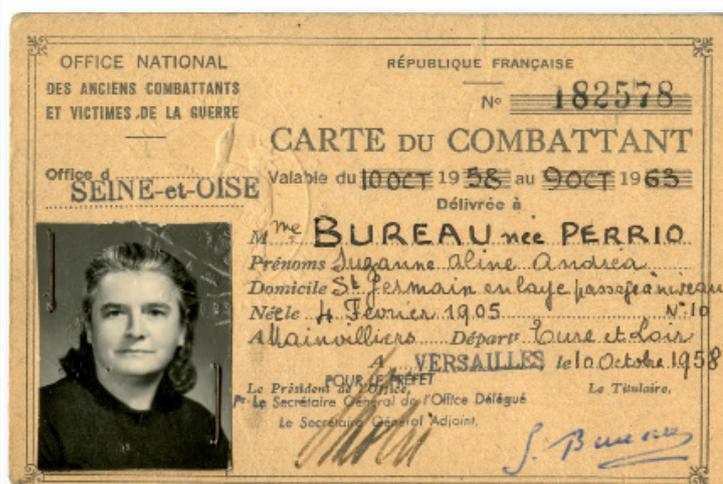
Ils n'ont reconnu que lorsque j'ai intégré les Francs Tireurs en avril 1943. Pourtant, j'ai les témoignages de Maria Rabaté et d'autres pour ma période de clandestinité avant 1943.

Et ta maladie pendant ta période de résistante ?

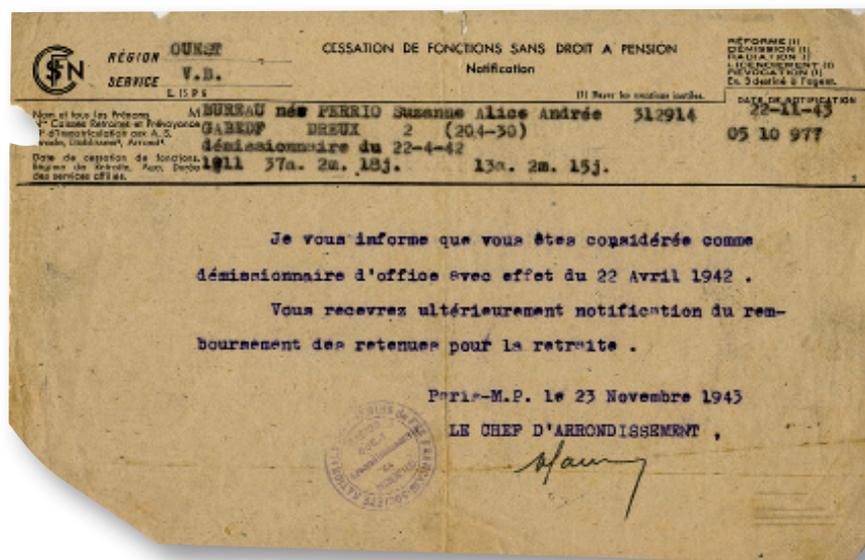
Les copains me disaient : « Fais valoir ton état de santé ». Je n'ai jamais rien demandé.

A ton retour, tu n'as pas dû chômer ?

Les femmes ont obtenu le droit de vote ; j'ai donc voté pour la première fois pour une liste socialo-communiste que nous avons élaborée dans le village. Nous avons tous été élus, ensuite les camarades de la liste m'ont élue maire de Vernouillet.



Carte de Suzanne Bureau, délivrée par l'Office national des anciens combattants et victimes de la Guerre, 10 octobre 1958.



Notification de cessation de fonctions sans droit à pension, 23 novembre 1943. Suzanne Bureau, sd.



Suzanne Bureau sd.

Jacques Bureau :

avoir 17 ans dans la résistance (Mars – avril 1942)

Lorsqu'il y a des réunions à la maisonnette, Gérard et moi prenons nos postes de guetteurs, lui par le raidillon, moi, du côté de la place.

Pénétrer sur le camp d'aviation !

Ce soir, en plus des habitués, il y a un homme que nous ne connaissons pas. Il est venu avec Paul Legrand... C'est Paul Legrand qui nous apporte le matériel de propagande (Il a été arrêté quelques jours après la fuite de ma mère). Le soir suivant, ma mère attendait la nuit et me disait :

- Jacques, on y va !

Nous mettons les tracts dans un cabas à provisions et nous descendons le raidillon qui mène au bourg. On distribue dans les boîtes à lettres ; quelquefois, on gagne l'entée de Dreux. Le collage d'affiche est plus compliqué. Au bout d'un petit quart d'heure, ma mère m'appelle :

- Jacques, viens nous voir !

Je pénètre dans le lieu de la réunion, à savoir la salle commune de la maisonnette, celle où le chef de canton, le chef de district, le chef de section peuvent entrer quand ils veulent pour interroger la garde-barrières sur les règlements entreposés dans une chemise, vérifier s'ils sont bien à jour, vérifier si la lanterne aux quatre feux est bien garnie de pétrole ou si le drapeau rouge de l'arrêt ainsi que la trompette en cuivre et encore la boîte avec ses six pétards sont bien rangés dans leur case. Cette salle commune est là aussi pour permettre aux gars de la voie de s'abriter par temps de grosses pluies et de sortir leur repas. Ce soir, ce n'est pas pour le service qu'elle sert mais pour réunir des résistants.

- Le camarade de Paris voudrait te demander quelque chose !

Le camarade en question, relativement jeune, m'explique :

- Le parti a décidé d'édiiter des tracts en allemand afin de toucher le moral des troupes de l'envahisseur. Pour leur distribution, il faut pouvoir les approcher dans les endroits où ils stationnent. Il se trouve qu'à Vernouillet, il y a un camp d'aviation où ils font de grands travaux pour faire décoller et atterrir leurs bombardiers. Ils ont besoin d'ouvriers, acceptes-tu de te faire embaucher au camp d'aviation ?



Passage à Niveau de Vernouillet, devant James, le mari de Suzanne, et leurs deux fils Jacques et Gérard, sd.

D'une manière générale, la jeunesse a soif d'aventures. Je suis tout simplement enthousiasmé par cette proposition imprévue. D'autant plus que depuis les bombardements de Dreux, je n'apprends plus rien à l'atelier de fonderie où je n'effectue qu'un travail de manœuvre.

- Comment fait-on pour être embauché sur le camp ?

- C'est l'entreprise de bâtiment Gabrielli qui a l'adjudication des travaux sur le camp ! Dit Paul Legrand

- Réfléchis bien, Jacques, ce n'est pas sans danger ! Dit ma mère.

- Tu auras à répartir les tracts aux endroits où il y a des militaires allemands. Tu auras à renseigner Paul des travaux qui s'y font. Enfin, tu devras retenir tout ce que tu peux voir ou entendre. Tout cela sans être suspecté.

Je suis embauché

Le demain, je donne mes huit jours à la fonderie, sans savoir si je serai embauché chez Gabrielli. Trois jours plus tard, je me rends au siège de l'entreprise Gabrielli qui se trouvait au carrefour de la rue St-Martin et de la rue du Bois des fosses qui monte vers la gare.

Je suis embauché le 23 janvier 1942, comme jardinier sur le camp d'aviation de Garnay-Vernouillet.

Le père Gabrielli était d'origine italienne. Il avait immigré en France à l'époque de Mussolini. Il avait commencé avec une pelle et une brouette. Son entreprise a pris de l'ampleur depuis qu'il travaille avec les chemins de fer. Avec l'arrivée des Allemands, il se vit confier les travaux pour réaliser un camp. La planche à billet marchait facilement : du jour au lendemain, je quadruplais mon salaire. Nous étions payés le samedi après-midi sur le chantier. Sa fille s'était mariée à un Français, interprète à la Kommandantur. Pour dire vrai, je ne regrettais pas la fonderie où j'effectuais un travail de manœuvre avec le maigre salaire d'un apprenti. Pour en revenir à Gabrielli, disons qu'il a profité des événements mais ce n'est pas un collaborateur tel qu'on le conçoit. J'ai su par la suite qu'il avait caché des réfractaires au Service du Travail Obligatoire (STO.)

- Les Allemands ont réquisitionné les champs autour du camp. Ils en ont réservé un après les dernières maisons de Vernouillet, près de la route de Chartres, pour créer un grand jardin. Tu verras, il y a une cabane en bois, tu embauches à 7 heures. Les Allemands te fourniront un ausweis.

Un ausweis ? Un laissez-passer. Quelle est ton adresse ? Jacques Bureau, au passage à niveau 59 à Vernouillet. Le lundi suivant, à 6h15 du matin, je pars à pied de la maisonnette et je suis en vue de la cabane en bois à 7h moins 10. Je suis le premier.

L'équipe des jardiniers

Arrive un jeune d'une vingtaine d'année, un garçon pas très grand, presque maigre, souriant.

- Bonjour tu es nouveau,

- Oui, mon nom est Jacques Bureau

- Moi, c'est Duval mais tout le monde m'appelle Dudulle !

Puis un homme apparaît, il est de grande taille, les mains dans les poches, l'air nonchalant, le visage taillé à angle droit : c'est Gaffric. Ensuite, arrive un petit bonhomme rondlet, mâchonnant un morceau de bois, sans doute pour ne pas fumer, la cinquantaine, portant un pantalon Lafond noir lui tombant sur les chaussures, la veste noire également, une casquette fatiguée sur la tête. C'est le père Beaumert. Je demande à Duval :

- Tu as été embauché chez Gabrielli ?

Comme à peu près tous ceux qui sont sur le camp !

- Il y a beaucoup d'ouvriers sur le camp ?

- Au moins, 200 !

Un camion militaire s'arrête sur la route de Chartres, un soldat, en treillis vert de gris, en descend.

- Voici Heinrich qui arrive.

- Parce que c'est un Allemand qui est avec nous ?

- Oui ! Lui, c'est le chef !

L'Allemand n'est pas très grand, trapu, la cinquantaine, bien planté sur ses jambes.

- Guten tag (Bonjour) ! Dit le militaire en arrivant

- Bonjour ! Répondirent en chœur les jardiniers.

Il ouvre la porte de la cabane et tout le monde entre.

La cabane fait environ 6 m sur 4, une table est placée au milieu, un banc de chaque côté. Chacun accroche ses vêtements à des chevilles en bois enfoncées dans une planche. Chaque planche de la cabane recouvre la précédente, ce qui fait que ni la lumière ni l'air ne passent entre les planches. Un carreau, fixé dans un encadrement, est la seule source de lumière lorsque la porte est fermée. Chacun dépose sa gamelle sur la table.

Je m'adapte

- Comment il s'appelle l'Allemand ? Demande-je à Dudulle

- Heinrich Müller

Un homme, à l'apparence de suiveur de batteuse, entre dans la cabane.

- Guten Morgen Heinrich !

- Qui est ce type ?

- C'est l'interprète, un Alsacien ! Me souffla Duval

- Guten Morgen, Johann (Jean) !

Je regarde l'interprète, vraiment il n'est pas plus correctement vêtu que nous, des bottes aux pieds, un imperméable noir qui lui descend aux genoux, la tête dénudée, les cheveux longs devenus rares qui lui pendent sur la nuque, de petits yeux perçants. Il ne me fait pas bonne impression.

- Tiens, il y a un nouveau ! Dit-il en m'apercevant.

- Comment t'appelles-tu ?

- Jacques Bureau !

- Karotte ! Dit l'Allemand en me désignant

- Tu sors les carottes du silo ! me dit l'interprète

Apparemment, l'interprète servait à répartir le travail en suivant les ordres de l'Allemand. Je prends une fourche sous l'appentis attenant à la cabane : les carottes étaient entassées en silo. Gaffric se bat avec les poireaux. Beaumert part vers les choux et Duval se dirige vers les navets. Ne sachant pas où entreposer les carottes, je les laisse sur place. Une demi-heure plus tard, je vois l'interprète disparaître en suivant la piste.

- Duval, dans les salades ne se trouve pas loin de moi.

- Mais à quoi sert l'interprète ? Lui demande-je

- A rien, il est là pour tout le camp : il y a ceux qui terrassent pour élargir les pistes, ceux qui coulent des tonnes de ciment, ceux qui construisent les grands hangars, ceux qui projettent de la peinture sur les pistes pour les camoufler. Tous ces ouvriers ont des chefs d'équipe qui parlent français, ils n'ont pas besoin de Johann.

- Il n'y a guère que l'Allemand qui a besoin de lui ?

- Mais il est rarement là !

- *Ces légumes, où partent-ils ?*
- *Ils partent pour les cuisines à l'école blanche qui est noire maintenant, le sanatorium, les bâtiments de l'école St-Martin, l'Hôtel de France, où se trouve la Kommandantur, la Sous-préfecture, tous les bâtiments réquisitionnés, et enfin toutes les cuisines autour, pour les baraquements des soldats, pour la DCA, etc.*
- *D'après toi, je les mets où les carottes ?*
- *Tu les laisses là, tout à l'heure, un camion va venir les charger.*

Nous avons froid et faim

Plus nous avançons dans le temps, plus nous avons faim. Les fêtes de Noël et du 1^{er} de l'an ont été d'une sobriété inégalée. Personnellement, le pain me manque beaucoup. Finie l'époque où je mangeais la pesée en revenant de l'école à Bailleau. Ma mère remplit l'ancienne gamelle militaire de mon oncle Victor de « fayots (c'est ce que l'on trouve le plus facilement pendant la guerre). Après venaient les topinambours, les rutabagas. Les légumes rarissimes sont très chers. La ration de pain, elle, a diminué. Elle est passée de 500g à 400g. Gérard n'a plus que 275 g au lieu de 300g. Au début de l'année 1942, la ration de pain de notre père passe de 400g à 350g par jour et celle de notre mère de 300g à 275g. Je suis sûr que mon père se prive de pain pour nous. Lorsqu'il emporte sa gamelle sur un chantier éloigné, il rapporte une partie de son morceau de pain.

Ce matin, il a gelé, je pars au boulot avec un petit trognon de pain. Le fromage, n'en parlons pas : seulement 60g par semaine. Pour le chocolat, nous n'y avons plus droit. Notre mère a trouvé sur le marché du lundi de petits lapins et des poussins à acheter : l'élevage est reconstitué. Je regarde dans ma gamelle : une patte de lapin se balade parmi les haricots secs. Au petit déjeuner, nous pouvons ajouter un soupçon de lait sur un bol de chicorée qui remplace le café mais il y a aussi l'orge que l'on trouve assez facilement dans les fermes. Suzanne la grille dans la poêle et l'ajoute ensuite aux grains de café : c'est infect. La tartine est servie avec une lichette de saindoux qui remplace souvent le beurre.

L'Allemand m'a pris à la bonne, j'arrive à me débrouiller avec les mots usuels dont Heinrich se sert. Oui, moi et les autres, l'appelons Heinrich. Lui m'appelle Jacob.

- *Du Jude (Toi, Juif) ?* M'a-t-il demandé

J'ai compris que Jude veut dire Juif et il paraît que Jacques se dit Jacob en Hébreu.

- *Mon prénom est Jacques et je ne suis pas Juif !* Lui réplique-je. Ses propos ne semblent pas insidieux, il n'a pas l'air de le dire avec le mépris hitlérien. D'un camion militaire sortent les soldats répartis sur le camp là où une mission les attend. Le matin, Heinrich descend du camion, le midi y remonte pour se rendre à son cantonnement installé dans des barques en bois avant

Marville-Moutier-Brûlé. C'est là qu'ils mangent, c'est là qu'ils dorment. Le camion les reprend après les repas. Nous, les jardiniers (enfin, nous sommes payés pour effectuer le travail de jardinier) nous installons dans la cabane pour manger. A 11h30, Gaffric installe les gamelles dans un bac à eau sur le poêle qu'il allume. Après le départ d'Heinrich, on s'installe sur les bancs autour de la table. On a presque honte de regarder ce que le voisin mange. Chacun fouille dans sa gamelle. Moi, mes haricots secs ou des feuilles de chou ou un demi rutabaga, un morceau de viande s'il y en a. Dans la partie haute de la gamelle, c'est la part avec ticket : Minime, rare, à déguster lentement : Charcuterie ou fromage ou dessert ! Gaffric engloutit des poireaux, j'aime mieux ne pas savoir où il les a pris. Dudule a aussi des haricots secs. Le père Beaumert, c'est traditionnel, après sa gamelle de légume, prend dans le fond de son sac un Rogeron, ces gros biscuits farineux qu'il obtient avec ticket mais sa femme travaille à leur fabrication dans la rue des Rochelles. Elle doit en soustraire quelques-uns à l'appétit financier du patron. Beaumert le déguste lentement, en baissant la tête, sans nous regarder puis en attrape un deuxième.

- *Tu n'en as pas un en rab ?* Demande le grand Gaffric

- *Non ! Je n'en ai plus.*

Pour revenir à l'alimentation, Heinrich a dû regarder dans nos gamelles déposées le matin sur la table de la cabane. Rien qu'à nous regarder travailler, il a dû comprendre qu'on crevait de faim.

A son retour à 13h30, il porte un sac militaire sur le dos, il a une grosse gamelle militaire à la main. Il pose la gamelle sur la table et ouvre son sac. Il en sort des morceaux de pain noir que mangent les soldats allemands. Il me fait signe de partager, chacun approche sa gamelle vide pour avoir la soupe de la grosse gamelle et je partage le plus équitablement possible les morceaux de pain. Le tout est dévoré sur l'instant. Nous avons tellement faim ! Par la suite, Müller rapporte tous les jours le rabiote des cuisines.

La distribution de tracts

Ça y est, Popaul (Paul Legrand) m'a livré les tracts en allemand. Ni moi ni ma mère n'y comprenons grand-chose. J'arrive à me débrouiller avec Heinrich à l'oral mais la lecture c'est une autre affaire. Ce matin, au lieu de prendre la route de Chartres, j'emprunte celle de Châteauneuf. A hauteur du café de la Maison Blanche, il y a une entrée avec une sentinelle dans sa guérite. J'ai remarqué qu'il y avait des aller et venues par ce passage. Des ouvriers du camp passent par là le matin. La patronne du café, Mme Maillard, doit faire des affaires. Les militaires allemands viennent aussi à son comptoir.

Ausweis !

La sentinelle est sortie pour contrôler les ouvriers qui passent. Il reconnaît certains et les laisse passer sur leur bonne mine. Dans le fond, j'ai peut-être intérêt à passer souvent par là mais pour aller à notre champ-jardin, c'est nettement plus long. Ce grand jardin est à proximité de la route de Chartres et cette entrée se trouve route Châteauneuf.

Je passe sans histoire en présentant mon ausweis. Je suis ensuite une petite piste cimentée. Les rails de Decauville qui ont suivi la route un moment prennent le même chemin, encastrés dans le ciment. Je comprends : ils desservent les hangars bâtis parmi les arbres. La piste devient immense devant les hangars avant de repartir plus loin.

Je pourrai laisser glisser quelques tracts : les pilotes, les mitrailleurs doivent y passer. Avec le Decauville, les approvisionneurs aussi.

Je regarde. Personne. Qu'est-ce-que je fais ? Je laisse glisser les tracts le long de mon pantalon ou je me baisse pour les déposer par terre. C'est peut-être plus prudent que je me baisse ? Les tracts ne vont pas s'envoler ? Et si je suis vu ? Je pourrai dire que je me suis baissé pour en ramasser un exemplaire ! Enfin, rêve.

Je me baisse comme si je laçais ma chaussure. La piste est de plus en plus large. Je me sens isolé en cet endroit. Il y a un camion d'entreprise qui me double avec six ouvriers assis dans la benne. Dans le fond, je peux distribuer ceux en français également. Légèrement enterrées, sur ma droite, des baraques en bois, elles se ressemblent toutes, les planches emboîtées les unes sur les autres, les toitures recouvertes de papier goudronné, les petites fenêtres avec volets. C'est pas mal fait. Là, c'est vraiment l'endroit idéal pour toucher les soldats : ils couchent là.

Mais il y a un problème : de temps en temps, un pilote sort pour se rendre à son hangar et puis là-bas, à l'entrée du chemin qui mène aux baraquements, il y a une sentinelle dans sa guérite. Comment vais-je faire ? Il y a une boîte aux lettres à chaque baraque, je peux faire comme on fait la nuit avec ma mère, mettre dans les boîtes aux lettres ? Non pas ici, c'est exclu !

Je me rends au pied d'un arbre et je simule une envie d'uriner, un pilote sort d'une baraque ; il n'a pas l'air étonné de m'apercevoir au pied de l'arbre, il s'éloigne, c'est bon ! Quand de nouveau la porte s'ouvre et un camarade l'appelle. Voilà mes deux pilotes qui échangent des paroles. Ils vont finir par se demander pourquoi je pisse aussi longtemps ! Tant pis, je laisse tomber entre mes jambes une dizaine de tracts. Enfin ! Le premier pilote est parti à ses occupations, l'autre est rentré dans le dortoir. Je ne sais même pas s'ils ont fait attention à moi. Lorsque je suis reparti, la sentinelle m'a demandé mon ausweis.

Entreprise ! Ai-je précisé. Il a l'air de comprendre cela. Je ne vais pas traverser la grande piste de décollage, je ne vais plus passer au pied de ses grands hangars, pour



Jacques Bureau, sd.

le moment reculés à l'orée du bois. J'en compte 5. Ils pourraient se demander ce que je fais là à roder au pied des hangars aux bombardiers.

Je vais suivre le petit sentier que les Allemands ont fait dans les bois qui bordent le camp. Maintenant, je suis aux vieux chênes, il y a pas mal d'Allemands qui sont installés dans ce pâté de maisons réquisitionnées. Je laisse mes tracts tomber de-ci de-là. Ils pourraient être tombés d'un avion.

Maintenant, je vais gagner la route de Chartres par le chemin d'Imbermais, il y a là aussi des baraques en bois et je laisse glisser quelques tracts. Sur la route de Chartres, avant Marville, il y a un groupe de baraquements, c'est là que Müller mange et dort. Ils ont fait une espèce de trottoir entre la route et les baraques, je l'emprunte. Des « gabions » (espèces de paniers en branches entrelacées remplis de terre) protègent le pied des baraquements contre d'éventuels éclats. Je passe la main par-dessus les gabions et je laisse atterrir quelques tracts. Je l'ai échappé belle : je n'avais pas vu la sentinelle dans le renforcement.

-Papier !

Je sors mon laissez-passer.

-Arbeit piste !

J'aime mieux lui dire ça plutôt que jardin.

J'ai fait un sacré détour, je suis pourtant parti de bonne heure. Heinrich n'a pas l'air content, il me montre le poignet où il porte sa montre.

- Tu as eu une panne d'oreiller ce matin ? Me demande Gaffric

- Ich Krank ! (Moi, malade)

Je ne savais pas trop quoi trouver comme excuse.

La semaine dernière, Müller a traité Gaffric de fainéant (Faul). Il faut reconnaître qu'il n'est pas très courageux. Sale Boche, lui a répondu Gaffric. Müller a compris le mot Boche, il a bousculé Gaffric mais l'affaire n'a pas eu de suite.

Ce matin, lorsque je suis arrivé, l'Alsacien était déjà là, il s'est approché et a sorti l'un de mes tracts de la poche de son éternel imperméable.

- *Tu as lu ça ?* Me demande-t-il

Je jette un coup d'œil, c'est bien l'un des tracts que j'ai distribués avant-hier.

- *Comment veux-tu que je lise ça, il est écrit en allemand !*

- *Il est bien tourné, c'est important que les Allemands le lisent !*

Il en sait plus que moi.

Qu'est-ce qu'il dit ce tract ?

- *Il dit aux Allemands ce qu'ils ne savent pas !*

Je me méfie de cet homme ! Il vaut mieux que je me taise, je bavarde trop. L'autre jour, j'ai dû aller trop loin avec Heinrich. Il m'a dit :

- *Jacob Kommunistich ?*

Mauvaise nouvelle pour Heinrich Müller

- *Je ne sais pas ce qu'ils ont ce matin ?* Dit le père Beaumert

- *Il va peut-être en Russie ?* Suppose Dudule

- *Ça serait bien fait pour sa gueule !* Lache Gaffric

- *Il n'est pas mauvais gars !* Constate le père Beaumert.

- *Pas mauvais gars mais c'est quand même un Boche !* réplique Gaffric

- *Tu l'as échappé belle l'autre jour !* Dis-je à Gaffric

- *C'est quand même un con !*

- *On n'a pas de nouvelle du front russe ?* Demande Dudule

- *Les Russes reprennent le dessus !* Dis-je

- *Les Allemands n'avancent plus là-bas, le Général Hiver a aidé les Russes*

- *Le Général Hiver ?*

- *Oui, dans le grand froid de l'hiver russe, les soldats allemands souffrent !*

- *Il fait jusqu'à -40° là-bas !*

- *Il faudrait que les Américains et les Anglais débarquent !*

Reprit le père Beaumert

- *Eux, ils vont leur casser la gueule !* Dit Gaffric

Notre Allemand venait de sortir

- *Arbeit !* Nous dit-il sans conviction.

Chacun se remet au travail, Heinrich prend une binette et commence à attaquer l'herbe sur les bas-côtés. Arrivé à ma hauteur, il se redresse, j'en fais autant

- *Heinrich, wie geht es Ihnen dir heute morgen (Comment vas-tu ce matin) ?*

- *Ich Russland (Moi, Russie) !*

Le silence de l'Allemand

Hier matin, de bonne heure, j'ai fait le tour du camp, mon ausweis en poche. Ce matin Heinrich est entré dans la cabane sans nous saluer. Cinq minutes après, la porte s'ouvre ; il m'appelle lorsque je pénètre dans la cabane. Il me fait signe de m'asseoir sur le banc en face, sort une petite feuille de sa poche et me la met sous le nez. Je connais l'un de mes tracts que j'avais laissé tomber la veille.

- *Was (Quoi) ?* Dis-je

- *Du (Toi) !*

- *Was,* répète-je, l'air étonné

L'Alsacien lui a donné son tract ? Dans ce cas, je pourrai me défendre. Est-ce un tract qu'il a ramassé au niveau de son baraquement ?

Il me montre son œil et ajoute « Camarade ». Un de ses camarades m'a vu ? Je fais rapidement le tour, je n'ai pas pensé à ça, tous les jours le camion l'emmène et le ramène. Dans ce camion, il n'est pas seul, d'autres soldats sont répartis, rien de drôle que le chauffeur ou les occupants du camion me reconnaissent.

- *Nicht mir (Pas moi) !*

- *Raus ! Arbeit (Sors, travail) !*

Je n'entends plus parler de rien.

Qu'a pu faire Heinrich Müller ?

Hier, 22 avril 1942, ma mère a sauté par la fenêtre de la maisonnette. C'est ma dernière journée au camp. Demain je file en Normandie avec mon oncle. Qu'est-ce que je fais ? J'en parle à mon copain Dudule ? Non, il ne faut pas, encore moins à Heinrich. Il a plu toute la matinée à tel point qu'Heinrich nous a laissés à l'abri dans la cabane. Il nous a montré des photos jaunies de sa famille, de ses enfants, de sa femme. Il devait les regarder souvent. Son exploitation de jardinage est en banlieue de Cologne. J'en profite pour lui expliquer que ma mère a été à Cologne quand la France l'occupait. Il se souvient de la présence de l'armée française dans ce centre industriel.

L'après-midi, la pluie s'est arrêtée, nous avons repris le travail. Il est autour de 16h lorsque l'on voit arriver à cheval, un officier. Il tire sur la bride, la monture s'arrête et glisse un peu sur le sol trempé. Il se dresse sur ses étriers et hurle :

- *Müller !*

Heinrich quitte nos rangs et se rend en courant au pied de la monture. Après avoir salué à l'hitlérienne. Il reste raide dans un garde-à-vous impeccable. Un flot de paroles de l'officier arrive jusqu'à nous. Nous nous sommes arrêtés de travailler et regardons sans rien dire, ne comprenant rien.

L'officier s'arrête de crier, Müller toujours au garde-à-vous. D'un geste rapide le gradé vient de balafrer le

visage d'Heinrich avec une cravache puis cabre sa monture et part au galop vers le camp.

- Müller !

Le coup a été donné avec une telle force que Müller est tombé dans la flaque d'eau à ses pieds. Il reste là, couché dans la boue. Nous nous regardons, ne sachant quoi faire, n'osant pas le relever. Lentement, Heinrich se redresse, l'uniforme couvert de boue, lamentable. Il passe devant nous, silencieux, le visage couvert de sang, sans nous regarder et pénètre dans la cabane.

Nous nous remettons à la tâche.

C'est Gaffric qui, le premier, parle :

- *Je n'ai jamais vu ça ! C'est vraiment un salaud, ce boche !* Apparemment, il a oublié sa rancune. Ensuite, chacun commente la scène.

Je réfléchissais : qu'a pu faire Heinrich pour recevoir une telle sanction. ? Est-il puni pour avoir journellement soustrait le rabiote de la cantine ? Ma distribution de tracts a-t-elle à voir avec cette scène ? A-t-il tenu des propos pacifistes ?

L'heure de la débauche arrive, Müller est toujours dans la cabane.

- *Il va bien falloir que l'on prenne nos affaires !* Dit Gaffric
- *Vas-y Gaffric ! C'est toi qui t'occupes des gamelles.* Dit Dudule

Au bout d'un moment, Gaffric revient avec les vêtements.

- *Alors ?*

- *Il est penché sur la table, la tête dans ses bras. Il a levé la tête, il pleure.*

- *Voilà le camion qui vient le chercher !* Dit Beaumert

Le chauffeur klaxonne et nous crie quelque chose. Rien ne bouge dans la cabane. Constatant cette immobilité, le chauffeur se décide à entrer dans la cabane, reste sur le seuil puis pénètre. Nous, nous attendons : est-ce de la curiosité ou de la compassion ? Au bout d'un moment, assez long, le chauffeur ressort en soutenant Heinrich et nous dit avec colère en passant :

- *Raus !*

Avec un geste qui veut dire : partez, ne restez pas là !

Je ne revis jamais Heinrich ni les jardiniers. Le lendemain, j'étais dans une ferme en Normandie ! Clandestin dans une ferme avec mon oncle qui, fait prisonnier, s'est évadé.



Jacques Bureau lors de son départ en retraite, en décembre 1980, à 55 ans.

LE «GRAND BABIN»



Remise de la 75^e carte CGT à André Babin, 1^{er} mai 2012, à Sotteville-lès-Rouen, salle Buddicum. Cinq générations de Secrétaires généraux du Secteur fédéral CGT des cheminots de Normandie. Assis au centre, André Babin et de gauche à droite : Dominique Lagorio, Sylvain Brière, Daniel Vézic, Grégory Laloyer. Collection syndicat CGT des cheminots de Sotteville.

C'est à l'occasion de l'anniversaire de ses 75 ans de carte syndicale à la CGT, dignement fêté le 1^{er} mai 2012 par ses camarades cheminots, qu'a été prise la décision de porter témoignage du parcours d'André Babin, dit : « Le Grand Babin ».

L'entretien a été confié à Gérard Vandenhende, ami de ses enfants, qui a découvert à cette occasion un homme exceptionnel et humble. Pour André, tout ce qui lui est arrivé n'a rien eu d'extraordinaire. Cela a été le développement naturel de ses engagements et de ses convictions. Une ligne de vie, qui a toujours fait passer le collectif, l'intérêt général et la solidarité avant sa personne.

A travers le jeune syndicaliste et communiste, le résistant qui a participé à la bataille de la poche de la Rochelle en 1944/45, et a suivi le Maréchal Leclerc et sa 2^e DB avec son régiment (le 3^e RTA) jusqu'en Allemagne, puis le responsable syndical important et le militant politique qu'il a été, croisant notamment Georges Séguy ou Roland Leroy, et à travers le cheminot passionné qui a fait la majorité de sa carrière sur des locomotives

à vapeur, son parcours, sa vie et son action sont des témoignages d'une époque qu'il convient de ne pas oublier : son histoire à travers l'Histoire. C'est pour transmettre ces valeurs qu'il a accepté de faire partager ses expériences aux plus jeunes générations. Que le « Grand », comme l'appellent ses camarades, en soit chaleureusement et respectueusement remercié.



Gérard Vandenhende

LE JEUNE RÉSISTANT

André Babin naît le 17 avril 1921 à Vanves, chez sa tante. « *Ma mère a fait ses couches chez sa sœur, où nous sommes restés seulement 8 jours* ». C'est en fait à Bois Hébert, entre Mantes et Evreux qu'habitent d'abord ses parents, agriculteurs avant la guerre de 14. Son père Gédéon, né en 1895, une fois démobilisé, entre aux « chemins de fer de l'Etat » (comme agent de la voie avant de devenir surveillant de travaux) et est muté à Epannes dans les Deux Sèvres, où sa mère (née en 1900) devient garde barrière.

L'enfance

Le chemin de fer allait marquer à jamais le jeune André, qui va alors à l'école à Niort... en train et où il obtient son certificat d'études à 14 ans. A la question rituelle de sa maîtresse d'école « *que veux-tu faire après le certificat ?* » il répond « *conduire des trains* ». Sans doute la passion est-elle née de voir quotidiennement les énormes locomotives à vapeur passer devant la maison de garde barrière située au bout des voies près de la gare.

La famille arrive ensuite à Chaniers en Charente Maritime près de Saintes, où André passe deux ans au lycée Fontaine avant d'entrer à l'école d'apprentissage des chemins de fer. Il se classe 2^e au concours de sortie à 17 ans, mais doit patienter encore un an, n'ayant pas encore l'âge légal (qui était de 21 ans, ou de 18 ans avec une autorisation parentale). De 17 à 18 ans, il passera donc un an en atelier comme ajusteur, où il se familiarise avec l'entretien des machines à vapeur, « *ce qui m'a beaucoup aidé par la suite* ».

On est alors en 1939 et c'est pendant la guerre qu'André commence ses stages pratiques, qu'il débute le 19 avril (soit deux jours après ses 18 ans « officiels » !) le stage de chauffeur (« *à la butte* »), puis de trains de manœuvres avant de passer aux trains de voyageurs (« *omnibus puis directs* ») et enfin ses stages de « *mécanicien de route* » en novembre 1940.

Jusqu'en 1941, tout semble aller pour le mieux pour André qui ne ressent pas vraiment la guerre (on est encore en zone libre). Mais les choses vont bientôt très vite se compliquer.

Il faut préciser que dès 1937, André a adhéré à la CGT et tout de suite après aux Jeunesses Communistes.

Au défilé du 1^{er} mai 1937, il défile avec son père, les ouvriers en tête et les apprentis en fin de cortège. A l'apéritif offert après la manifestation (un vin blanc pour les adultes, une limonade pour les élèves !) il retrouve son père en discussion avec son directeur de centre d'apprentissage... et apprend qu'ils sont tous les deux à la CGT et au Parti Communiste. Le lendemain, le 2 mai, André prend sa carte syndicale, un geste normal, naturel dans la famille : son père était « receveur » du syndicat (trésorier) et chaque mois, à la paye, « *les gars faisaient 100 mètres en quittant leur service et passaient chez mon père payer leurs timbres syndicaux* ».

La fuite

Fin 1942, l'armée d'occupation arrive en zone libre et les difficultés commencent : les allemands recherchent les jeunes communistes et deux camarades d'André, Drujan et Daubier, sont arrêtés en pleine nuit. Le lendemain matin à l'embauche, son chef de bureau Mahis, qui, responsable du réseau « Rail fer » chargé de la protection des jeunes communistes, lui dit de se sauver et fait des papiers comme quoi André a démissionné et n'appartient plus aux chemins de fer...

André rentre chez lui aussitôt et prend conseil de ses parents : où aller ? Il prépare sa valise et va chez son oncle, le frère de son père, cultivateur à Celles sur Belle dans les Deux Sèvres entre Niort et Saintes où les allemands ne sont pas encore. Il va vivre là pendant plus d'un an jusqu'en février 1943 avec son lit aménagé dans un recoin entre les bottes de foin au dessus du bétail.

Son père venait le voir en train tous les dimanches mais André garde un souvenir difficile de cette période « *je voyais mon père mais ma mère et ma sœur me manquaient* ». D'autant qu'il avait laissé aussi derrière lui, sans avoir eu le temps de lui dire quoi que ce soit, une jeune fille qui lui avait plu, rencontrée au bal de Saint Porchaire. « *Vivre caché et coupé des siens à 20 ans n'a rien effectivement de réjouissant* » dit-il ému.

La Résistance

Cette vie de reclus ne convient pas à André. Et quand les allemands arrivent à nouveau dans le secteur, occupant désormais la zone libre, ne se sentant pas plus désormais en sécurité chez son oncle que chez son père, il décide de rentrer chez lui, de nuit, sa valise sur le porte-bagages de son vélo.



Carte syndicale CGT, Fédération des chemins de fer, 1937
Collection pièces isolées, archives IHS CGT cheminot

Mais là encore il faut rester caché à la maison, restant enfermé la plupart du temps et ne sortant juste que pour voir quelques voisins. Cela va durer six mois encore. Le temps que son père, qui sait qu'il y a de la résistance organisée, se renseigne discrètement, prenne des contacts, et trouve un foyer de résistance FTP dans un coin perdu de campagne que va rejoindre André. C'est par l'intermédiaire du boulanger qui faisait des tournées dans la campagne, que le contact se fait. Un samedi soir une « fête » est organisé par le Maire, en fait pour enrôler les jeunes dans la résistance. Ce petit « nid » de corps francs, le « triangle 20 », lié au noyau de résistance que constitue le « 114^e régiment d'infanterie » avec à sa tête le colonel Ouzaneau, va prendre de l'ampleur. Chaque maquisard signe un engagement au 114 ou alors est renvoyé dans ses foyers. Le 1^{er} bataillon (issu du maquis de la zone de Niort) et le P.C. du régiment sont formés à Niort. Le 2^e bataillon (issu de la zone Nord) et le 3^e bataillon (issu de la zone Sud) sont mis sur pied à Saint-Maixent. Les unités élémentaires sont elles-mêmes issues des « triangles » de la clandestinité. Le régiment compte 159 officiers, 369 sous-officiers et 2 305 soldats, soit 2 833 hommes.

La Poche de la Rochelle

Avec d'anciens militaires constituant l'Etat-major, le 114 rassemble ses troupes dans les anciens bâtiments désaffectés de l'école militaire de Saint-Maixent.

Avec 119 de ses camarades, André y reçoit les rudiments de la lutte armée, du maniement des armes, et des manœuvres tactiques.

Côté « confort », le couchage se résume à de la paille et une couverture, « mais on n'a manqué de rien du point de vue nourriture » précise André : « le ravitaillement était parfait et tout le monde allait aux peluches. Quant à l'habillement, j'ai dû attendre huit jours pour toucher mon paquetage car il n'y avait pas ma taille ni ma pointure ! ».

Les journées se passent donc essentiellement à la formation armée et aux réunions d'information sur les événements en cours : « on sentait bien qu'on ne faisait pas ça pour rien, quelque chose se préparait ». Et ce quelque chose, ce sera la Poche de la Rochelle : tout autour de la ville, les paysans avaient évacué et emmené leur bétail, et c'est dans leurs fermes que les jeunes du 114 vont « à la ronde », de nuit, par compagnie de 14 individus. « On dormait dans les granges ou les

écuries mais on n'avait pas le droit d'entrer dans les maisons... C'est là qu'on a appris comment les paysans se chauffaient l'hiver : avec des bouses de vaches et du pied de choux séchés ! » André est de la 11^e compagnie, équipée de cartes et d'une paire de jumelles pour observer le terrain et la situation des Allemands.

Des Allemands de plus en plus nombreux au fil du temps : harcelés par les sabotages de voies ferrées et des routes, et ils se retrouvent encerclés dans la Poche de la Rochelle.

Si André n'a pas participé directement aux actions armées et aux sabotages (« c'étaient les artificiers qui faisaient ça »), les missions d'observation confiées à ses camarades et lui étaient évidemment indispensables pour les services de renseignements. Pas en 1^{re} ligne et « pas plus courageux que les autres », André espérait chaque nuit qu'il n'allait rien se passer. Car le danger était bel et bien là, comme ce 1^{er} février 1945, où André sera blessé au poignet droit par l'éclatement d'une grenade lancée par l'ennemi à Marans.

Et il se souvient d'avoir, avec deux camarades, fait un prisonnier allemand à Courson d'Aunis, un jeune homme comme lui, qui comme lui, guettait la nuit au fond d'un trou et s'était trompé de chemin en rentrant de sa garde.

no. 2447

GOVERNEMENT PROVISOIRE
de la
REPUBLIQUE FRANÇAISE
FORCES FRANÇAISES DE L'INTERIEUR
DEPARTEMENT DES OCEANS-VERTS

Institutionn. transmise n° 224/CAB du 26 Septembre 1944
du Ministère de la Guerre.

CERTIFICAT INDIVIDUEL

MONSIEUR (nom et patronyme) Babin André
Né à La Roche-sur-Yon le 17 Avril 1921
Grade : 2^e Classe, a servi

VOLONTAIREMENT ET AVEC HONNEUR
classé des

FORCES FRANÇAISES DE L'INTERIEUR
du 15 août au 1^{er} octobre 1944

Fonction exercée : Corps franc Triangle 20
Actions auxquelles l'intéressé a pris part :

Blessures :
Citations :

A , le , 1944.

Le Président
de la Commission Départementale de Contribution
et le Qualifié de l'Armée de l'Intérieur

(Sceau rouge circulaire : FORCES FRANÇAISES DE L'INTERIEUR)

Certificat d'appartenance aux FFI, 1944. - Archives familiales.

« On ne comprenait évidemment rien de ce qu'il disait et lui non plus ne nous comprenait pas mais il a jeté son fusil et on l'a arrêté et remis à notre capitaine ». Et, tient à préciser André : « il n'a pas été maltraité ».

Les Allemands se retrouvent donc coincés autour de la Rochelle par les actions de sabotages qui empêchent leur circulation et leur ravitaillement. André raconte : « côté sud, à 20 km de Saintes, il y avait deux ponts, une route et un chemin de fer, ce sont eux qui ont sauté en premier... Ca faisait mal au cœur de voir de beaux ouvrages comme ça détruits, mais c'était la guerre... » soupire-t-il.

Côté nord, le pont sur la Charente à Gabarriot a lui aussi été détruit. « Notre rôle à nous du 114 était d'empêcher les allemands de sortir la nuit pour se ravitailler dans les campagnes, et de participer à leur encerclement... on avançait, mais on avançait trop vite sans nous préoccuper de notre sécurité sur les flancs ou sur nos arrières, et parfois on a été piégés par des champs de mines. Six camarades ont sauté et sont morts et plusieurs autres blessés. En même temps, la population s'était soulevée et des allemands ont été tirés par des civils. Puis il y a eu une dernière offensive, une attaque d'infanterie qui a duré une journée et demie. Et les allemands se sont rendus. Tout s'est fait par l'infanterie, il n'y avait pas d'avia-

tion. Nous, on allait à pieds, les camions étaient utilisés pour déplacer des pièces d'artillerie, on n'avait pas de canon, notre plus grosse arme était le fusil mitrailleur. Et quand on est entrés, le 8 mai 1945 dans la Rochelle, l'accueil a été très chaleureux, mémorable. On était invités partout pour manger mais on n'est restés que trois jours puis on est repartis ». La Rochelle est la seule poche de l'Atlantique à n'avoir été libérée que par des troupes françaises.

L'armée jusqu'en Allemagne avec la 2^e DB

Après la libération de la Rochelle, André prend le train direct pour Molsheim où le 114 rejoint alors l'armée du général De Lattre de Tassigny en Alsace. En juin 1945, il est intégré dans le 3^e RTA (régiment des tirailleurs algériens) de la 3^e DIA de la 1^{re} armée. Il continuera ainsi son épopée militaire jusqu'à Frankenthal, en Allemagne, où le régiment est dissous le 21 octobre 1945. « C'est là qu'on a fini, qu'on a été démobilisés. On n'avait plus d'habits civils et on est rentrés en uniformes militaires. C'est à la caserne de Saintes que j'ai rendu mon paquetage, avant d'être réintégré aux chemins de fer... et de retrouver par hasard celle qui deviendra ma femme ».

Mobile N° 80 N° 45 4046
29.11.45

FICHE DE DEMOBILISATION

N° de la fiche : 5278
N° de l'exemplaire : -/

Organisme démobilitateur : *RII - 114^e R.O.I.*

1. NOM : les lettres soulignées d'impression **BABIN** Prénoms : *André*

2. Bureau de recrutement :

3. N° Matrioule :

4. Classe de recrutement : *194*

5. Classe de rattachement : *19 mois* années de service ; *19 mois* années de présence aux armées :

6. Date et lieu de naissance : né le : *11 avril 1911* à *Yvesville*

7. Département : *Seine*

8. Nationalité (1) : Français de naissance

9. Adresse avant les hostilités (2 3 20) : Commune *Charente* Rne n° Département *Charente Inférieure* Commune Rne n°

10. Adresse ou se retire l'intéressé : Commune *id.* Rne n° Département

11. Situation de famille (1) : *Célibataire, marié, veuf, veuve*

12. Nombre d'enfants vivants ou ayant vécu simultanément

13. Profession principale : *Mécanicien*

14. Arme : *Soforteur* Subdivision d'arme

15. Dernier corps et unité d'affectation : *2^e RTA*

Fiche de démobilisation d'André Babin, 27 novembre 1945. - Archives familiales

21. Conditions d'appel ou de rappel sous les drapeaux : *Chauffeur*

22. A perçu ou n'a pas perçu (1) la prime de démobilisation de : (montant) *1400 F*

Date de démobilisation : *22 Novembre 1945*

Signature des deux parties : *André Babin*

Signature de l'intéressé : *André Babin*

Officier chargé, de : (date) *27 Novembre 1945*

Le commandant de l'organisme démobilitateur, (Grades et noms) : *Capitaine Colonne Major*

C'est en effet par hasard qu'il retrouve la jeune fille (Rose) qu'il avait rencontrée au bal de Saint-Porchaire avant de prendre le maquis sans pouvoir lui donner d'explications : *« A la foire de la Saint Eutrope, je la revois : elle ne s'était pas mariée entre temps et 4 ans après, elle m'a juste dit : « pourquoi tu ne m'as pas écrit ? » je lui ai expliqué, et on ne s'est plus quittés depuis. On s'est mariés à Saint-Porchaire où elle habitait. Ça a duré 59 ans et demi... jusqu'à son décès »*



Mariage de Rose Guerin et André Babin, Saint-Porchaire (Charente-Maritime), 9 mars 1948. Archives familiales.

LE CHEMINOT

André retrouve donc son travail aux chemins de fer en 1945. Son travail et sa passion.

Tout petit, il voulait déjà conduire des trains et c'est à Saintes qu'il a commencé son apprentissage en 1939 à l'école des chemins de fer de l'Etat, tout juste deux jours après ses 18 ans.

La formation

Il commence d'abord par le stage de chauffeur, passage obligé avant de pouvoir devenir plus tard conducteur, c'est-à-dire mécanicien : le chauffeur, c'est lui qui donne à manger à la machine

à vapeur et André apprend d'abord comment on procède pendant un mois *« à la butte »*, c'est-à-dire quasiment sur place (sur une petite colline), avant trois autres mois sur les machines des *« trains de manœuvres »* (de marchandises) puis encore trois mois, *« plus difficiles »* sur les trains de voyageurs, d'abord les *« omnibus »* puis les *« directs »* (les rapides), plus difficiles car les distances étaient plus longues et l'entretien du feu plus délicat.

En fin de stage, un chef chauffeur accompagnait l'apprenti et donnait son accord ou pas. Un petit carton *« apte »* était alors donné, *« c'est comme ça qu'on était reçu à l'examen »*.

Le « mécanicien de route »

Aussitôt le certificat de chauffeur en poche, André prépare tout de suite son examen de mécanicien : six nouveaux mois de formation, facilités par le fait que lors de son stage de chauffeur, certains mécaniciens lui avaient déjà passé le manche.

C'est ainsi qu'André a passé la quasi-totalité de sa carrière *« à la vapeur »*. Il n'a jamais mis les pieds sur un autorail diesel, et n'a passé que ses cinq dernières années d'activité sur les machines électriques de 1966 à 1971, après l'électrification de la ligne Paris – Rouen. *« Tout le monde voulait aller aux électriques parce que c'était moins dur que la vapeur. Mais il ne fallait alors que huit conducteurs et ce sont les plus anciens qui ont été pris et les jeunes nous en ont un peu voulu »* raconte André, qui se souvient être retourné un mois en formation, à Clichy, sur un moteur électrique d'essai, en salle, avant de passer en grandeur nature sur *« les caisses à savon »* comme il appelait les motrices électriques à l'époque : en effet, elles avaient été conçues sans penser aux conducteurs *« quand on était assis sur le strapontin, on avait le dos contre le placard à fusibles et les pieds sous le pupitre : pas question de bouger ! Et encore sur les premières électriques on était deux : le conducteur et l'aide conducteur. Ensuite on a été plus qu'un seul conducteur par machine, qui était dotée d'un téléphone, et c'est ce que j'ai regretté le plus. Car à la vapeur, ce qui était primordial, c'était la camaraderie entre le mécanicien et le chauffeur. On était presque comme un couple »*. D'ailleurs, précise André, après l'arrivée des électriques, le titre de *« mécanicien »* a disparu au profit de celui de conducteur. *« Seuls quelques anciens comme moi ont gardé leur grade de mécanicien de route »*.



Tournage du film *La bête humaine*, adapté du roman d'Emile Zola, par Jean Renoir, 1938. Photographie prise sur la ligne Paris Saint-Lazare - Le Havre avec Jean Gabin et Jean Renoir, au centre, côte à côte. Collection IHS-CGT cheminot.

La vapeur

Quand on revoit le film « la bête humaine » on ne peut qu'être impressionné par ces monstres de fer qu'étaient les locomotives à vapeur et on comprend la fascination qu'elles ont pu exercer sur le jeune André quand elles passaient quotidiennement devant la maison familiale de garde barrière. André conserve d'ailleurs encore chez lui une maquette d'une « Pacific » dont le nombre d'essieux fournissait le chiffre qui lui était accolé : une Pacific 231 avait ainsi 2 petits essieux directionnels à l'avant, puis 3 gros essieux « moteurs » au milieu et 1 dernier essieu « porteur » à l'arrière. 12 roues qu'il fallait graisser avec toutes leurs bielles d'accouplement avant chaque départ. C'était le travail du mécanicien, qui durait au moins une heure car il fallait graisser l'extérieur mais aussi l'intérieur en passant sous la loco par la fosse. *« C'est le service de la lampisterie qui amenait les bidons d'huile et il fallait au moins 5 à 6 burettes car on ne mettait pas 3 gouttes mais un verre entier dans chaque réservoir de bielle »*. Mais il fallait aussi vérifier tout le matériel avant le départ :

Les pompes. Celle à air d'un côté pour le freinage de la loco et du train entier avec les wagons. Puis à eau de l'autre côté de la loco, pompe qui prenait l'eau du tender et l'envoyait dans la machine pour faire la vapeur.

Les sablières (2 cylindres de chaque côté) car il fallait jeter du sable devant les roues motrices pour éviter le patinage au démarrage (*« et parfois même dans les montées comme près de Bréauté-Beuzeville en allant sur le Havre car un secteur boisé laissait beaucoup de feuilles qui faisaient glisser les trains »*).

Le réservoir de vapeur sèche puisqu'elle passait avant dans des tubes surchauffant le régulateur de pression, les deux soupapes de sûreté...

Pendant ce temps, une heure également, le chauffeur non plus ne chômait pas. Certes c'était les surveillants de dépôt qui faisaient le plein du tender en eau et en charbon, et qui allumaient le feu de la loco avec des fagots de bois puis des briquettes de charbon pour amener la machine en pré pression à 7 bars (il fallait 14 bars lors des déplacements).

Mais c'était au chauffeur de s'occuper du foyer de la locomotive : évacuer les cendres et les mâcheferes du voyage précédent par une grille située sous le foyer à l'avant et nettoyer le cendrier avec un tuyau arroseur percé de trous. A l'arrière cette fois, il fallait « *faire un talon* » c'est-à-dire une couche d'un mètre d'épaisseur de briquettes de charbon sur les cendres chaudes puis l'étaler à la pelle sur le foyer.

En fait de briquettes, se souvient André, « c'étaient de gros morceaux de 10 à 20 cm d'épaisseur sur 40 à 50 cm de long qu'il fallait casser. J'ai pourtant de grosses paluches mais je ne pouvais en prendre qu'une seule par main ! »... « Quand l'attelage locomotive - tender était fin prêt, (un ensemble de quelques 132 tonnes !) on pouvait sortir du dépôt puis on prenait les rames à la gare de Sotteville (les rames ne restaient pas à Rouen car il n'y avait que 4 voies).

Revenons un instant sur l'attelage loco tender : si la Pacific se chauffait « *manuellement* » par pelletage à la main du chauffeur, par la suite l'alimentation en charbon s'est faite mécaniquement avec ce qu'on appelait « *les charbonnettes* », (les TR 141) : une grille devant le tender arrêta le charbon et 2 vannes permettaient d'envoyer le charbon dans le foyer de la locomotive par un tuyau en entonnoir qui éjectait le charbon sur toute la largeur du foyer.

André a eu très peu de machines à vapeur à alimenter à la pelle car avec la crise du canal de Suez, le charbon est redevenu nécessaire pour suppléer les diesels, et les « *charbonnettes ont repris de la carrière* ». A Sotteville, c'est André qui comme « *chef chauffeur* », a appris à ses collègues comment on se servait d'une charbonnette. Comme quoi entre les fonctions de chauffeur et de mécanicien, il y avait des passerelles.

« *Heureusement* », évoque André avec nostalgie, « *sur une machine le couple, chauffeur - mécanicien, c'était idéal, c'était la vie de famille du travail, et bien souvent les deux familles se retrouvaient en dehors du boulot* ».

« *Le couple existait aussi avec les premiers caissons électriques, mais quand les nouvelles machines électriques avec téléphone sont arrivées, on n'était plus que tout seul. Pendant les trois dernières années, seul je m'emmerdais...* ».

La conduite

C'est donc un véritable tandem complémentaire qui prend chaque service... debout tout le long des voyages !

Le chauffeur surveillait en fait un seul manomètre, celui de la pression de la machine à maintenir à 14 bars, « *ça a l'air simple comme ça, mais ça dépendait de la qualité du charbon (quand on arrivait au fond de la réserve du tender, on avait presque autant de terre que de charbon !)* Les deux niveaux d'eau étaient aussi à surveiller dans la cabine, un côté chauffeur et un côté mécanicien : « *il fallait être à mi-niveau du renouveau, sinon on n'avait pas de vapeur sèche. Quand il y avait trop de pression, on activait les deux soupapes de sûreté situées au-dessus de la loco...* »

Pour le mécanicien, le rôle était de surveiller l'appareil enregistreur de vitesse « *l'appareil Flamand* » du nom de son inventeur : une bande se déroulait au fur et à mesure du voyage indiquant la vitesse, les temps d'arrêt, etc... « *On appelait ça le « mouchard », qui était relevé à chaque terminus et analysé ensuite par les gens du dépôt... il fallait avoir l'œil assez souvent dessus car le chemin de fer, ça n'est pas plat comme on pourrait le croire : il y a des rampes et des pentes, il faut donc doser sans arrêt. Sur la fiche horaire donnée au départ de chaque voyage, étaient indiquées les gares à desservir avec les heures de passage, le mécanicien devait se débrouiller pour respecter les horaires en fonction du terrain et par exemple des nécessités de ravitailler en eau le tender en cours de route. Les trous d'homme situés de chaque côté permettaient de recevoir l'eau des réservoirs situés de place en place le long des voies, avec des manches. On les appelait les grues et on disait qu'on s'arrêtait à la grue quand on ravitaillait en eau* ».

« *A Lery, il y avait un autre système (c'était le seul endroit où ça existait) : une rigole toujours remplie d'eau qui permettait de faire le plein avec une écope située sous le tender. C'était du ravitaillement en marche, avec une vitesse maximum de 60 Km/h...* »

Enfin, l'équipage devait aussi surveiller le manomètre de pression d'air pour le freinage du train entier (5 bars) : une perte d'air et le train s'arrête, c'est le principe du signal d'alarme.

« *Sur les trains de marchandises, personne ne pouvait tirer le signal d'alarme heureusement* », se souvient André et « *si le système se mettait en panne, c'est qu'un boyau à air crevait (boyau qui reliait toutes les voitures), ils avaient des dates de remplacement programmées, mais les gars attendaient bien souvent*

que ça casse pour les remplacer par des boyaux de rechange. Moi, ça ne m'est presque pas arrivé, mis à part leurs désaccouplements entre les wagons ».

Pendant des années, André a sillonné toute la Normandie : *« on faisait 72 heures par semaine de présence à suivre »* précise André. *« Il y avait des tournées où on était partis trois jours, comme par exemple à Argentan avec les carrières où les mines à Caen... Il y avait des réfectoires tout au long des lignes à proximité des dépôts... il fallait notre panier pour la journée et des sous dans le porte-monnaie pour payer ! »*

Il y avait aussi pour les nuits de grands dortoirs avec des chambres de deux (pour le mécanicien et le chauffeur). *« Ce n'était pas de la bonne literie comme maintenant, et il fallait emmener ses draps, les « sacs à viande » fournis par la SNCF, tout comme les chaussures de sécurité et les bleus : deux bons de deux bleus par an qu'on allait chercher à l'économat à Sotteville. Il n'existe plus maintenant et était situé sur le terrain vague avant d'arriver à la gare ».*

« On avait un livret d'économat et on payait chaque fin de mois. Il y avait aussi un économat à Saint-Etienne-du-Rouvray, à la cité des familles : c'était une coopérative avec de la belle marchandise » soupire André, nostalgique de ces formes de solidarité sociale ouvrière.

« L'esprit de camaraderie, du collectif, ça existait à l'époque. Je me souviens même que lors des grèves de 1953, des camarades sont revenus de vacances (qu'ils n'avaient pas finies) par leurs propres moyens pour faire la grève ! Oui, l'esprit d'équipe, ça existait et je me souviens encore de mon dernier voyage : si t'avais vu tous les copains qui m'attendaient c'était mémorable ! D'ailleurs, c'est moi qui ai souhaité que ça se passe au dépôt et pas à la gare pour que les copains puissent être là... et on était plus près de la Maison du peuple où on a fêté ça ! »

LE MILITANT

Le Militant politique

C'est parce qu'il était syndicaliste et jeune communiste qu'André a dû prendre le maquis (FTP) comme on l'a dit. A la CGT, il est devenu un important responsable syndical. Au Parti Communiste, il a été *« simple militant »*, bien que sa carrure athlétique lui ait souvent permis de jouer les « gardes du corps » pour le député de la circonscription, Roland Leroy : *« avec Pinot, Avenel*

et Chupin, on était souvent tous les quatre toujours derrière Roland pour assurer sa sécurité dans ses meetings ». Son gendre, Lionel, se souvient aussi avoir participé à une nuit de garde dans la 404 au pied de l'immeuble Garibaldi à Sotteville, où Roland Leroy avait son appartement.

« Mais je ne jouais pas les gros bras : je me souviens juste qu'une fois, on inscrivait des slogans à la peinture, quand on a été surpris par les flics. Un copain docker a balancé un képi que j'ai piétiné avant de filer !... Le lendemain, les flics tournaient autour de la maison mais je n'ai finalement pas été inquiété. Ça faisait partie des petites anecdotes que tous les militants ont un jour... »

Plus sérieux était l'habitude qu'André avait prise de prendre tous les ans une semaine de congés pour monter les stands à la fête de l'Humanité au parc des Chartreux à Petit Quevilly. *« On était 8, on était nourris le midi, c'était déjà bien, et on venait pour bosser, pas pour bessailer !... C'étaient de belles fêtes qui attiraient du monde ! Henri Levillain était Maire et il venait toujours nous voir au repas du midi... Avec un ancien maçon de la Ville de Sotteville, on montait le grand stand où on prenait les repas. On a fait ça des années et des années... et je ne parle pas des kilos d'affiches que j'ai pu coller. Je me souviens d'une nuit où j'ai collé avec mon fils avec la voiture à Georgette Gosselin. On a collé tous les deux toute la nuit, le lendemain Saint-Etienne-du-Rouvray était tout rouge ! »* Saint Etienne était son terrain d'action mais aussi Sotteville, où il a même été candidat aux élections municipales avec Roger Decocq... sans succès !

Mais c'est comme syndicaliste qu'André s'est particulièrement engagé...

Adhérent à la CGT au lendemain du défilé du 1^{er} mai 1937 (quoi de plus normal alors, d'autant que le père Babin venait en quelque sorte de lui donner sa « bénédiction » !) c'est en 1949 qu'André commence à prendre des responsabilités, comme élu suppléant au comité mixte local des agents de conduite du dépôt de Saintes. Il s'est marié en mars de l'année précédente, habite Chaniers et est encore chauffeur. Mais c'est ailleurs qu'il va prendre de l'envergure.

En 1951, un chef mécanicien l'informe que les grosses machines diesel vont arriver à Saintes et que, s'il veut devenir mécanicien (vapeur), il ne faut pas rester. Toujours chauffeur mais examen de mécanicien en poche, un soir d'avril, il prend le train, (malgré les réticences de sa femme), et débarque à Rouen puis arrive en bus à Sotteville-lès-Rouen, encore sous les décombres. Pourquoi Sotteville ? *« C'était Sotteville ou Batignolles qui*

offraient des postes de mécanicien et je ne me voyais pas à Paris... »

La rencontre avec le chef de dépôt est positive. André peut être nommé, il pourra loger dans les baraquements de la rue du bois de Grammont construits spécialement pour les agents de conduite et ses frais de déplacements sont garantis pendant un an (*« ça doublait presque la paye »*). On l'attend donc au plus vite... mais il reste une condition à satisfaire : obtenir l'accord de sa femme.

Une fois rentré, *« le week-end n'a pas été formidable »* confie André, *« le dimanche, c'était la soupe à la grimace ! »* Finalement au bout de 8 jours à revenir sur la question de cette mutation, elle finit par lâcher : *« fais ce que tu veux ! »*. Le 6 mai, chez ses beaux-parents, la chose est entendue, la lettre de demande de mutation est écrite puis envoyée. Quelque temps après, il reçoit la réponse : *« vous pouvez partir et voilà votre feuille de route »*.

C'est ainsi que le 24 mai 1951 André arrive avec sa grosse valise à Sotteville, que le chef de dépôt l'envoie à un certain Monsieur Vigouroux chargé de la gestion des baraquements des agents de conduite : *« une chambre, un WC et une pièce de cuisine, ça me suffisait pour débiter... c'étaient deux rangées de bâtiments en bois, bruyants avec les chaussures de sécurité, mais j'étais logé, chauffé, éclairé et pas de loyer à payer »*.

Les conditions de travail sont même adaptées pour les mécaniciens venant de l'extérieur, comme André, pour qu'ils puissent bénéficier de périodes plus longues de retour vers leurs familles restées sur place.

« Monsieur Feuillepain, le chef de la feuille m'avait concocté des périodes de travail de 13 jours suivis d'un repos de 3 jours, et à la fin du trimestre, on avait 4 ou 5 jours de repos en plus ».

« Ça a duré 3 ans comme ça, puis en 1953 il y a eu des logements plus grands disponibles avec deux chambres ». De quoi pouvoir faire enfin venir

sa femme... et la petite Geneviève qui était née en février 1949. Ils vont vivre là tous les trois jusqu'en 1954 avant de déménager pour un rez-de-chaussée d'un petit immeuble conçu pour les cheminots à Saint-Etienne-du-Rouvray cité des familles. *« C'était bien, tranquille, en bordure de forêt, avec les commerçants, le chauffage central... »* C'est là que naît sa seconde fille Laurence en mars 1956. Mais fin 1955 début 56, par le garde champêtre de Sotteville, André apprend que des maisons vont se construire à Sotteville... André choisit son terrain... et arrive le 1^{er} juillet 1957 avec sa petite famille dans la maison qu'il habite encore... depuis 55 ans, rue de Quatre-mares ! C'est dans cette maison qu'est né André, son 3^e enfant en 1961.

Des enfants qui en fait n'auront pas beaucoup profité de leur père finalement, tant il était absorbé par l'action syndicale en plus de son activité professionnelle. Cela ne les a pas empêché de recevoir une éducation et des valeurs, eux-mêmes étant devenus syndicalistes. Et parmi ces valeurs, la première sans doute est la solidarité.

Ainsi pendant la grève unitaire des mineurs français du 1^{er} mars au 4 avril 1963, la solidarité nationale et internationale, l'unité syndicale et politique, le militantisme des membres du Secours Populaire Français, celui de l'Union des Femmes Françaises et de syndicalistes solidaires ont permis à 12 000 enfants de mineurs de partir pour les vacances de Pâques dans des familles d'accueil.

André, accompagné de Robert Guérout, cheminot comme lui et responsable des colonies de vacances de l'UD-CGT sont allés en car chercher une cinquantaine d'enfants. De nombreuses familles les ont accueillis.

Bien entendu, André et Rose en ont fait partie. Deux sœurs ont séjourné chez eux pendant deux semaines. André avait dit *« quand il y en a pour cinq, il y a en pour sept »*.

Essieu offert à André Babin, réalisé par Hervé Leroy, Secrétaire général du Syndicat CGT des cheminots de Sotteville, compagnon de l'atelier du matériel de Quatre-Mares à Sotteville-lès-Rouen.
Collection syndicat CGT des cheminots de Sotteville.



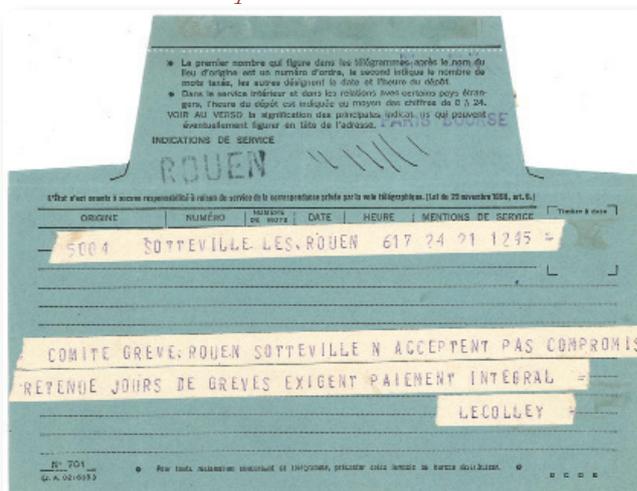


André Babin, au dernier rang, lors du 29^e congrès fédéral, 17-20 novembre 1970, Paris, palais de la Mutualité. - Archives familiales.

Le responsable syndical

Arrivé à Sotteville en 1951, André s'acclimate bien aux « gens du Nord » qui l'accueillent chaleureusement.

« La CGT était déjà bien implantée et l' « os » arrive en 1953 avec les décrets Lagnel (Ministre de droite RPF) qui voulait faire passer l'âge de la retraite de 50 ans à 55 ans pour les roulants et de 55 à 60 ans pour les autres cheminots ».



Télégramme du Comité de grève de Rouen Sotteville adressé à la Fédération le 21 août 1953. Fonds des luttes, archives IHS CGT cheminot.

La grève durera du 3 au 26 août « on était 700 au dépôt, et les grévistes ont tenu bon. Rien ne circulait plus. On prenait des tours de permanence et il y avait des volontaires ! Le 23 août, les discussions s'ouvrent enfin... et le gouvernement retire son projet ! Sacrée victoire, pas encore remise en cause » juge André. L'année suivante en 1954, il est élu titulaire aux élections au comité mixte local (l'équivalent des CE actuels). « La CGT était forte à l'époque,

on représentait une force formidable... dès qu'un problème se posait, on n'hésitait pas à monter à la direction régionale à Rouen, rue du champ des oiseaux. Et on n'y montait pas à 2 ou 3 ! Il y avait du monde : on partait du dépôt de Sotteville à pieds, et en chemin on « ramassait » les gars de Buddicum, du dépôt Orléans et ceux de l'Exploitation, il faut voir les défilés que ça faisait alors ! »

En 1959, André est nommé secrétaire de secteur, poste laissé par Roger Decocq qui prend des fonctions politiques à la fédération du PCF de Seine Maritime. Il fait la connaissance de Georges Séguy. Le secteur allait du Tréport à Alençon, englobait les 5 départements normands avec 49 syndicats ! « Ça faisait un gros morceau et à ma première réunion à Caen, je me suis demandé si je n'avais pas mis les pieds à côté de la planche ! Heureusement je n'étais pas seul et dans les gros centres comme Argentan ou Caen, il y avait de sacrés militants » se souvient André : « c'était pas de la paille ! Par contre, dans d'autres coins c'était plus faible, il fallait y aller plus souvent, comme à Alençon ou Saint-Lô ».

André a donc écumé la Normandie pendant un an, faisant beaucoup de tournées. « Je n'étais pas beaucoup chez moi, même avec le système de délégations d'heures ».

Aux élections professionnelles de la même année, il fait partie des représentants CGT au comité central des activités sociales.

Il se souvient du dépouillement du vote : « on en aurait pleuré, en Lorraine et en Alsace on faisait 40 % à 45 %, Toulouse était arrivé en 2^e place, 3^e Lyon, et le 1^{er} c'était le nôtre, où la CGT avait fait 62 % (61 % au plan national) et 65,04 % à Sotteville !

En mars 1961, au congrès des cheminots CGT à la Mutualité, il reste médusé avec son camarade Marcel Rivault, secrétaire du syndicat de Rouen :

ils venaient de gagner la campagne d'adhésions lancée à l'occasion du congrès :

1^{er} syndicat : Rouen

1^{er} secteur : Normandie (2^e Marseille, 3^e Toulouse)

« Avec remise des coupes » se souvient André, tout fier. « On est monté tous les deux à la tribune chercher nos deux coupes qu'on a gardé à la main pendant tout le voyage du retour. C'est des souvenirs ça ! »

Il y a eu des luttes : *« des grèves de 24 à 48 heures il y en a eu quasiment tous les ans, à motif local ou régional. Mais les archives ont disparu et je n'ai plus assez de mémoire pour me les rappeler toutes... Je me souviens de la grève de l'été 63 où Roland Leroy et Célestin Dubois étaient venus nous soutenir. Mais j'ai toujours fait le distinguo entre le syndicat et le Parti, d'ailleurs Roland n'est jamais rentré dans le dépôt... La dernière grande bagarre ça a été bien sûr la grève de 1968 »* et André en a un souvenir singulier : *« non pas d'affrontement entre la police et cheminots, mais plutôt... avec les étudiants ! »*

« On n'a jamais eu de problèmes avec les forces de l'ordre car nos piquets de grève étaient costauds. Mais avec les étudiants, il y a eu des altercations car ils voulaient la paralysie totale du trafic... en mettant par terre les feux des machines. Nous, on restait à protéger le matériel jour et nuit. Avec Jean Louis Leroy, on a même occupé la chambre réservée au chef de dépôt qui avait un téléphone, pour pouvoir prévenir en cas d'urgence. Finalement les CRS sont intervenus et les jeunes ont tous fui ».

André se souvient aussi de la fin de la grève : *« on a tellement passé de nuits dehors avec les postes de garde, que pour la reprise, à la fin du conflit, quand le chef de dépôt nous a dit dès 21 heures, on a dit : à Sotteville, on ne reprend que le matin ! Et c'est ce qu'on a fait, à 8 heures. Mais, deux camarades ont été suspendus. On n'a pas voulu les laisser sanctionner et on a décidé à main levée de continuer le mouvement ».*

« On est resté dans le bureau toute la journée et le soir le chef de poste a fini par nous dire, qu'il réintégrait les camarades sanctionnés et nous a demandé de reprendre le travail. On lui a répondu : ok, mais demain matin ! On est restés une nuit de plus à la maison ! D'ailleurs, tant que j'ai été responsable syndical au secteur (pendant 12 ans), après une grève, tout le monde retrouvait son lit ! On ne reprenait jamais le soir ! »

On reconnaît bien là le caractère bien trempé d'André, toujours campé sur ses principes et intraitable jusqu'au détail. Ses successeurs au sec-



teur, Jean Louis Leroy puis Daniel Vezie ne démentiront pas ! Ni même Georges Séguy qui, lors d'un comité national avec tous les secrétaires de secteurs, a pu mesurer la détermination d'André :

« le camarade de l'Est ne voulait pas engager de grève. Je lui ai volé dans les plumes et je me souviens que le camarade de Lyon était d'accord avec moi pour la grève. On a voté et on a été battus. Déçu, je suis rentré à Sotteville, mais le lendemain, les camarades de terrain ont décidé quand même la grève, contre la consigne nationale ».

Averti par sa femme chez lui à Champigny, Georges Séguy, remonté, cherche à joindre André... mais il est au piquet de grève. Pendant ce temps, le camarade de Lyon apprenant à la télévision que Sotteville s'était mis en grève, exhorte ses troupes à se lancer aussi dans la grève... *« et c'est comme ça que ça a fait tache d'huile dans tout le pays »* rayonne André, même si *« à la réunion suivante, j'ai pris une avoinée par Séguy pour qui ma conduite n'était pas une méthode, mais il fallait forcer le destin et je voyais bien que les gars voulaient y aller !... »* CQFD !

Et comme pour se justifier peut être encore, André se souvient des paroles de Roland Leroy qui disait *« s'il n'y avait pas les cheminots, il n'y aurait pas de luttes »* : et c'est vrai qu'à l'époque, il y avait des forces ! 1 200 à Quatre-Mares, 700 à Buddicum, 700 au dépôt, plus l'Exploitation et le Magasin...

Et c'est avec la même force de conviction, la même ténacité, qu'André a mis en œuvre ce qui lui importait le plus : Informer les cheminots.

André Babin, au fond à droite, lors d'un congrès fédéral. - Archives familiales.

Conférence nationale des
jeunes cheminots,
Le Havre, 1969.

A partir de la 3^e personne en
partant de la gauche : Pierre
Pinot, André Babin
et Jean-Pierre Grimoid.



« *Ma première préoccupation comme responsable syndical, ça a été la « propagande », l'information des cheminots pour leurs droits. La télévision commençait à se répandre et avec elle la désinformation* ». Le premier journal est sorti du dépôt de Sotteville après la grève de 53 et s'appelait « le Rail de la Vie » (alors que le journal patronal c'était la Vie du Rail). C'est au cours de son premier conseil national à Paris, qu'est décidée la création, en plus de « *La tribune* », de journaux syndicaux locaux pour les agents de conduite avec les comptes rendus des organisations nationales, régionales et locales, les questions posées (au recto) et les réponses apportées (au verso).

« *Le journal paraissait tous les deux mois, et les camarades du comité de secteur ont pris modèle sur celui de Sotteville pour faire le leur à Caen, pour tous les cheminots, puis deux mois après celui d'Argentan naissait à son tour* ».

Peu de temps après, le journal s'étend aux ateliers de Quatre mares avec Olivier Goubert. Un simple recto verso pour commencer, puis cela

a pris de l'ampleur également à Buddicum avec Michel Grandpierre.

C'était des bénévoles volontaires qui tapaient les articles, « *si Mammy (sa femme) était là, elle pourrait dire combien de papiers j'ai pu écrire à la maison, même qu'elle rouspétait lorsque je mettais le son de la télé trop bas !* ».

« *En période de croisière ça représentait 140.000 exemplaires pour toute la Normandie et c'est Pierrot Pinot, chef de train qui se chargeait de la distribution y compris dans les coins les plus reculés de l'Orne* ».

On le voit, le syndicalisme cheminot a été une pépinière fertile pour la confédération CGT, à l'exemple de Georges Séguy et de Bernard Thibault pour qui André à un grand respect, il a donné aussi deux maires à Saint-Etienne-du-Rouvray : Olivier Goubert puis Michel Grandpierre... qui a pris exemple bien plus tard sur le travail d'André pour créer le premier bulletin municipal de la Ville.

André se souvient même d'une réunion avec Michel Grandpierre et le secrétaire de mairie Robert Prévost, pour organiser la distribution de ce journal municipal avec... des cheminots en retraite.

« *On avait coupé la ville en deux, le haut et le bas, et je me suis chargé de la distribution à la cité des familles et au château Blanc pendant des années... Saint Etienne, confie-t-il, c'était mon fief et mes idées. J'allais chercher les journaux à la Mairie, les ramenaient chez moi et les pliais pendant une journée entière, puis j'allais les donner tout pliés aux autres camarades et on distribuait dès cinq heures du matin pour passer avant les publicités... J'ai arrêté en 1983* ».

Toujours compter avec les cheminots

Jeu­di 21 mars, à Saint-Etienne-du-Rouvray, salle festive, les cheminots étaient réunis pour débattre, discuter, à l'appel de la CGT, en présence de Bernard Thibault, secrétaire général du syndicat CGT des cheminots.



Extrait d'un article du journal municipal de Saint-Etienne-du-Rouvray, mars 1996. Sur la photo de gauche à droite : Bernard Thibault, Daniel Vézic, Jacques Ras, André Babin et Michel Grandpierre. - Archives familiales.

LA RETRAITE : « LA DEUXIÈME CARRIÈRE »



S'il a arrêté toute activité en 1983, c'est en 1971 qu'André a pris sa retraite de cheminot. Après 12 ans à la tête du secteur CGT Normandie des actifs, il a encore été 12 ans responsable du syndicat des cheminots retraités de 1971 à 1983.

Et à sa nouvelle fonction de distributeur du bulletin municipal de Saint Etienne du Rouvray, il faut encore lui accorder la fonction de colleur d'affiches pour le Maire Olivier Goubert... avec l'ancien corbillard de la Ville !

Mais sa principale nouvelle activité a sans conteste été de s'occuper de son jardin.

A la place du triage de Sotteville actuel, s'étendaient 700 jardins ouvriers *« mais pour agrandir le triage, on a curé la Seine et remblayé dans les années 64/65. Il fallait agrandir pour répondre aux trafics des ports du Havre, de Rouen et de Dieppe. Et ça fait mal au cœur de voir qu'aujourd'hui le triage crève et devient un cimetière à locomotives ! »*

André se souvient bien du *« train de marée »*, qui venait tous les jours avec son chargement de bananes. *« Autrefois, il y avait du trafic et des cheminots à Dieppe »* soupire-t-il avec nostalgie.

Mais le sourire lui revient quand il raconte comment il a récupéré des régimes entiers de bananes, cloués aux poutres de la cave de la maison : *« les clous y sont encore »* dit-il, en se rappelant comment il s'est fait *« réprimander »* par son chef de dépôt pour avoir, comme tout le monde, pris des bananes destinées à pourrir et à servir d'engrais aux maraîchers de la Vallée de l'Andelle.

« Les bananes qui arrivaient par bateau de la Martinique à Dieppe étaient inspectées par un comité de salubrité : seules celles du dessus étaient pourries mais des lots entiers étaient transabautés



Dernier train d'André Babin, le samedi 17 avril 1971, jour de ses 50 ans. - Archives familiales.

dans des wagons. Alors, plutôt que de les laisser toutes pourrir... ».

Le jardin d'André s'est donc trouvé éloigné. Ses 3 parcelles se situaient près de l'aiguillage de Saint Etienne. *« Il y avait un château d'eau près du pont de Quatre-mares pour alimenter le réfectoire, et une canalisation en partait pour alimenter la piste d'aiguillage de Saint Etienne... Un samedi et un dimanche, des copains ont creusé et ont raccordé les jardins à la canalisation ! Evidemment la polémique a commencé avec les autres jardiniers qui eux devaient amener l'eau dans leur parcelle dépourvue « d'eau courante ». Et c'est vrai que c'était le chemin de fer qui payait notre eau »* convient André. *« Mais l'orage est passé et on n'a jamais été ennuyé ».*

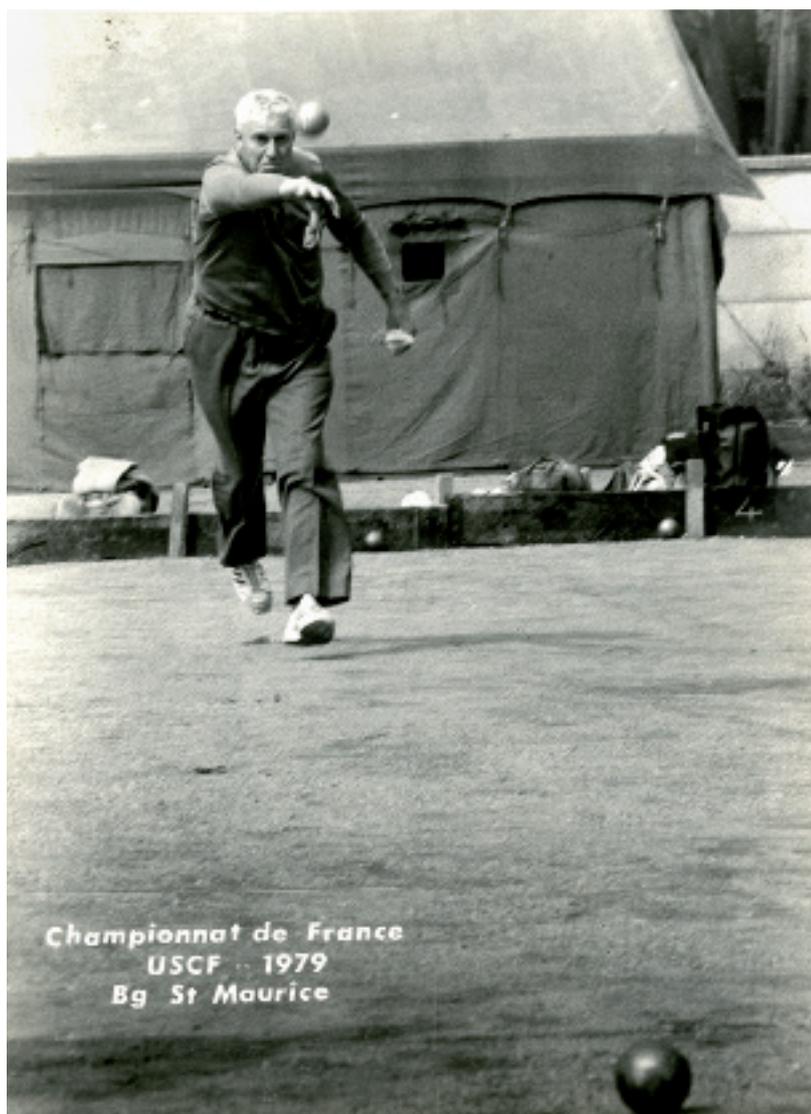
On reconnaît bien là le caractère d'André : droit et honnête, sans être naïf. Travailleur aussi, et exigeant, avec lui comme avec les autres.

Avec son vélomoteur et sa remorque, il a rapporté régulièrement sa « production » à la maison : « *qu'est-ce qu'elle a pu faire comme conserves la Mamy !... Il y avait au moins 150 bocaux en permanence dans la cave* ». D'ailleurs, ses filles aussi s'en souviennent, des conserves !

Une autre remarque d'André en dit également long sur lui : « *la cabane, c'était une cabane de jardinier, pas un débit de boisson !* »

Et comme si tout cela ne suffisait pas, André a eu encore une autre passion : la boule lyonnaise. Dans les années 70/80 André est devenu un fêru de jeux de boules, pas la pétanque mais la lyonnaise, beaucoup plus sportive selon lui.

Avec le stade sottévillais cheminot club, une véritable équipe de copains cheminots s'entraîne assidûment et participent régulièrement à des tournois. La récompense suprême arrive en 1979 avec le titre de champion de France à Bourg-Saint-Maurice. Il se souvient avoir remis, avec ses coéquipiers, le trophée au directeur des ateliers de Quatre-Mares.



André Babin au championnat de France de l'Union Sportive des Cheminots de France (USCF), 1979, Bourg-Saint-Maurice

« Mamy » l'a quitté en 2005. L'été, on le voyait lire son journal sur le pas de sa porte (sans lunettes !) et faire quelquefois un petit tour du pâté de maisons. Avec le temps, il est devenu un grand vieux Monsieur solitaire choyé par ses enfants et sa voisine qui a été bien plus qu'une auxiliaire de vie pour lui. Aujourd'hui, on ne le voit plus devant sa maison de la rue de Quatre-mares. Hospitalisé, ses jambes ne le portent plus, mais sa stature fait que dans son lit, il apparaît toujours debout. Lucide, se tenant quotidiennement informé de l'actualité, celle des cheminots, de son quartier et de la CGT, il l'est dans sa tête ! Le Grand a 94 ans depuis quelques jours. La lecture de ses souvenirs, de ses « mémoires » comme il dit, est précieuse pour les plus jeunes et procurera, à n'en pas douter, émotion et joie pour ses amis, camarades et compagnons de route.

Merci à ses enfants et à Gérard Vandenhende de nous avoir permis de puiser dans le témoignage du Grand Babin, afin de léguer aux lecteurs de nos cahiers son parcours militant. Avec pour rails, l'audace, une formidable ligne de vie et de courage, un sens profond de l'organisation et de la lutte pour sortir des conditions de « la bête humaine »...

Saint-Etienne-du-Rouvray, octobre 2012 / Montreuil, mai 2015.

Morceaux choisis

Y'a toujours un passage à niveau

Y'a toujours un passage à niveau
Qu'on ait une huit cylindres
Ou un simple tacot
Au but qu'on veut atteindre
On n'arrive pas plus tôt
Qu'on passe comme une torpille
Ou qu'on se traîne comme un veau
On se retrouve en famille
Devant le passage à niveau
Y'a toujours un passage à niveau
Qui barre la route
Ça vous dégoutte
On arrive ou trop tard
Ou trop tôt
On passe tout de suite
Ou on fait le poireau
La barrière est en bas
Ou en haut
Ceux qui ont de la veine
Passent sans peine
Les pas vernis
Restent le bec dans l'eau
Y'a toujours un passage à niveau
Y'a toujours un passage à niveau
Qui barre la route
Ça vous dégoutte
On arrive ou trop tard
Ou trop tôt
On passe tout de suite
Ou on fait le poireau
La barrière est en bas
Ou en haut
Ceux qui ont de la veine
Passent sans peine
Les pas vernis
Restent le bec dans l'eau
Y'a toujours un passage à niveau

Y'a toujours un passage à niveau
(1936) Paroles de Jean Boyer -
Musique de Georges Van Parys
du film Prends la route. (Tabet et
Brassens l'ont aussi chanté)

Charles Trenet

Je fais la course avec le train

J'aime le passage à niveau
Et leurs maisons sous le lierre,
J'aime cueillir des coquelicots,
Sur la bouche des garde-barrières,
J'aime les disques et les signaux
Et les poteaux télégraphiques
Et quand je suis sur mon vélo
Dans la campagne magnifique

Je fais la course avec le train,
Pour ça, je me lève de bon matin
Voir des visages ensommeillés
Que le p'tit jour a réveillés
Tous ces visages sont mes amis
Leurs yeux me parlent de Paris
Et gentiment, je leur souris
Je leur souris beaucoup beaucoup
J'oublie la route et tout à coup
Je m'casse le nez sur un caillou
Je fais la course avec le train
Oui mais le train est déjà loin

1943
In Caracalla, Petite anthologie de
la poésie ferroviaire, Paris, La table
ronde, La petite vermillon, 2004, 171p.
(p. 154-155)

Michel Boujut

« - C'était mon mur, vous
comprenez ! Il aurait pas fallu
qu'on y touche ! Je savais manier
la fourche !...
Après avoir quitté la ferme
familiale, à la mort de ses
parents, Suzanne est devenue
garde - barrière, à Jarnac.
Garde-barrière et garde
rouge !...Elle me montre des
photos d'elle, au dos desquelles
elle a juste noté : « J'ai dix-
huit ans », « J'ai vingt ans »,
« J'ai vingt et un ans ». Sur la
dernière, calot sur la tête, bras
nus, elle pose fièrement, montée
à cru sur l'un de ses deux
boeufs. »

Boujut (Michel), Le Jeune homme
en colère, récit, Paris, Arléa,
1998, 122 p., couv. III. [photo nb
Paul Strand], p.80

CGT **ihs**
CHEMINOTS

les cahiers de l'institut



N° 16 spécial

2^{ème} trimestre 2002

L'histoire vraie des gardes-barrières

Préface de Claude Marache
Avant-propos par Bernard Bourdet
et Jacques Bureau

INSTITUT D'HISTOIRE SOCIALE DE LA FÉDÉRATION DES TRAVAILLEURS
CADRES ET TECHNICIENS DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS CGT

Le cahier IHS N° 16
spécial Gardes-barrières
est disponible à l'IHS-CGT Cheminots